# LA CARAVANE D’ESCLAVES

# DU MÊME AUTEUR
# DANS LA MÊME COLLECTION

WINNETOU, L'HOMME DE LA PRAIRIE.

LE JUSTICIER.

COUVERTURE ET ILLUSTRATIONS
DE
MARGUERITE FIORA

CHARLES MAY

—

# LA CARAVANE D'ESCLAVES

Récit soudannais

ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR

Droits de traduction, d'adaptation et de reproduction
réservés pour tous les pays.
Copyright 1933
by Ernest Flammarion

# LA CARAVANE D'ESCLAVES

---

## CHAPITRE PREMIER

### LE « PÈRE DES QUATRE YEUX »

HAÏ es sala ! s'écria le cheik el Djémali, le pieux chef de la caravane ; c'est le moment de la prière. Il est trois heures après midi !

A son appel, les hommes s'approchèrent, et se prosternèrent sur le sol brûlé par le soleil. A défaut de l'eau prescrite par le Coran, ils faisaient glisser dans leur paume le sable brûlant, et s'en frottaient le visage en prononçant en même temps les versets de la Fathkha[1], la première soura du Livre sacré. A chaque mot, ils se prosternaient, presque à plat sur le sol, continuaient à se laver le visage avec les grains fins et secs du sable, et ne se relevèrent qu'au moment où le Cheik leur fit signe que la cérémonie était terminée.

Ce n'était sans doute pas dans le Sahara, le grand, l'immense désert, ni au Hammada, qui ressemble avec ses dunes ondoyantes à une mer mouvementée, que se trouvait la petite caravane ; mais c'était quand même le désert, et aussi loin que pouvait aller la vue, on n'apercevait qu'une seule chose : le sable, rien que le sable. Pas un arbre, pas une plante, pas même un brin d'herbe pour reposer l'œil, dans cette vaste étendue aride. Le soleil dardait ses rayons ardents, et pour se défendre contre leurs brûlures, aucune ombre que celle projetée par un groupe de rochers émergeant du sable et qui évoquait, par sa silhouette déchiquetée, les ruines d'une forteresse.

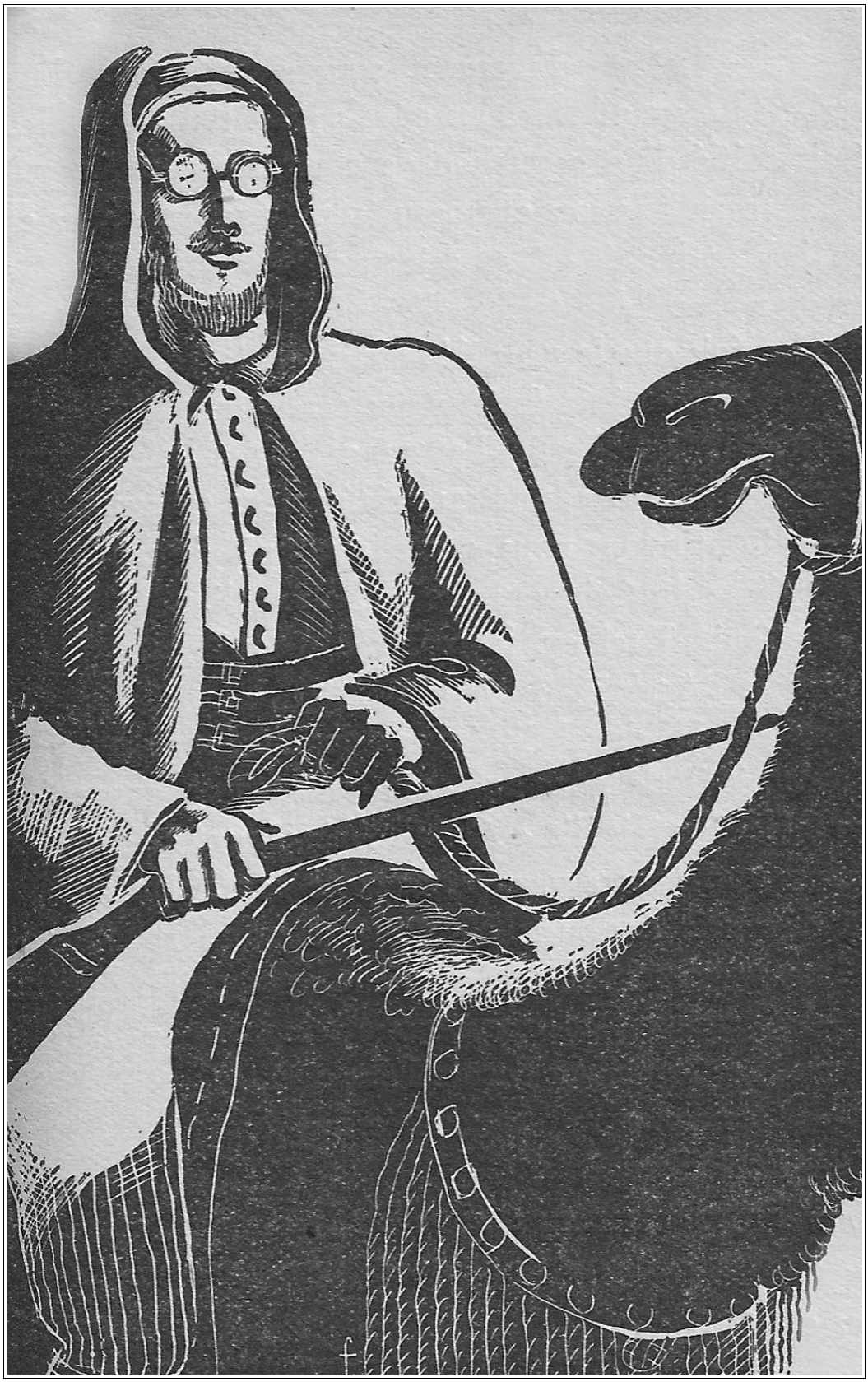
La caravane n'était guère nombreuse ; six hommes seulement la composaient, et autant de chameaux. Cinq des voyageurs étaient des Arabes du Homr, réputés pour la rigueur de leur foi musulmane ; aussi bien le cheik, terminant sa prière, avait-il chuchoté à ses compagnons : « Allah ïénarl el kelb, el nousrani — Allah fasse périr le chien, le chrétien ! » Et en prononçant ces mots, il avait jeté un regard de travers du côté du sixième voyageur, qui se tenait près du rocher et était occupé à plumer un oiseau.

Cet homme n'avait point les traits durs, aigus, de ses compagnons arabes, il n'en avait pas non plus la stature grêle. En s'apercevant que la caravane s'apprêtait à partir, il se leva à son tour, et alors, son grand corps aux épaules larges et aux membres robustes, comme ceux d'un cuirassier de la Garde, se dressa dans toute sa puissance contre le rocher. Ses cheveux étaient châtains, ses yeux bleus, et les traits de son visage d'une douceur inconnue en Orient.

Il était vêtu exactement comme ses compagnons arabes ; un grand burnous enveloppait son corps, et il était coiffé d'un capuchon de couleur claire. Comme il se hissait sur son chameau, son burnous découvrit ses jambes bottées ; à sa ceinture, les crosses de deux revolvers et le manche d'un poignard scintillaient chaque fois que le vent déployait son large vêtement, et à sa selle étaient fixées deux carabines : l'une, plus petite, pour les oiseaux, l'autre, grande et lourde, pour le gros gibier. Des lunettes protégeaient ses yeux.

---

1 Note winnetou.fr : le nom correcte de cette sourate est « Al-Fatiha ». Dans la version allemande Karl May écrit « Fathha » et cite toute la sourate.



Il était vêtu exactement comme ses compagnons arabes.

— Continuons-nous notre chemin ? demanda-t-il, en dialecte du Caire, au cheik el Djémali.

— Oui, si tel est le plaisir d'Abou'l Arba Iyun, répondit l'Arabe.

Les paroles du cheik étaient choisies, mais en vain s'efforçait-il de donner à son visage une expression agréable. Il avait dit « Abou'l Arba Iyun », c'est-à-dire « père aux quatre yeux », et cette expression imagée ne désignait personne d'autre que notre roumi[2] lui-même, à qui ses lunettes faisaient deux paires d'yeux.

[--- Exemple de texte non traduit -- ]

Ces noms commencent généralement par Abu ou Ben et Ibn, par Omm ou Bent, ce qui signifie père ou fils, mère ou fille. Il y a donc des noms comme père du sabre, un homme courageux, fils de la raison - un jeune homme intelligent, mère du couscous - une femme qui sait bien préparer ce plat, fille de la conversation - une fille bavarde. Il existe une habitude similaire dans d'autres pays non-orientaux, comme aux États-Unis pour le mot Old. Old Firehand, Old Shatterhand, Old Coon sont des noms bien connus des célèbres chasseurs des Prairies.

[----- ]

— Quand est-ce que nous atteindrons le Bahr el Abiad ?[3] se renseigna encore l'étranger.

— Demain, avant la tombée de la nuit.

— Et Fachoda ?

— En même temps, si Allah le permet, car nous atteindrons le fleuve au point même où se trouve cette ville.

— Parfait. J'espère que vous connaissez bien la région et que vous ne nous égarerez point, car moi, je la connais très mal.

—Les Beni-Homr ne s'égarent jamais. Ils connaissent comme personne le pays entre la Djésira, Sennar et le Wadaï. Le « Père des Quatre Yeux » n'a aucune raison de se faire des soucis.

Il prononça ces dernières paroles d'un ton présomptueux, et jeta en même temps un regard ironique vers ses compagnons ; regard qui eût paru bien suspect au Roumi, s'il avait pu le voir.

—Et où passerons-nous la nuit ? demanda celui-ci.

—Au Bir Aslan[4], que nous atteindrons une heure après le crépuscule.

— Ce nom n'a rien de rassurant. Y aurait-il des lions dans cette région ?

— Plus maintenant. Mais il y a plusieurs années, un lion s'y était établi avec sa famille. Bien des hommes et des bêtes furent sa proie, et tous les guerriers et chasseurs, qui s'étaient mis en tête d'avoir raison du fauve, s'en revenaient les vêtements déchirés et les membres écorchés Encore y en eut-il bon nombre, qui n'en sont jamais revenus. Qu'Allah maudisse son âme et celles des descendants. Mais voilà qu'un jour, arriva un étranger de France, qui eut l'idée d'envelopper du poison dans un morceau de viande. Il déposa celui-ci près du puits, et le lendemain matin, le lion gisait, mort, près de l'eau. Sa femelle, effrayée, s'en fut avec ses enfants ; où? personne ne le sait, sauf Allah.

Depuis, on n'a plus vu de lions près du puits, mais le nom lui est resté.

L'étranger sourit un peu en écoutant le récit du cheik, d'un sourire qui voulait dire que ce n'était point lui qui se fut laissé dévorer par le « maître à la grande tête »[5].

Pendant ce temps, les Beni-Homr étaient occupés à recharger les chameaux, chose qui n'était point facile, et ils n'avaient pas encore fini, que le Blanc, monté sur son méhari, prenait déjà le départ. Il ne connaissait guère la région, mais il savait dans quelle direction allait le chemin.

— Ce chien ne s'est pas même retourné, pendant que nous faisions nos dévotions, proféra le

2 Note winnetou.fr : Roumi est le nom par lequel les musulmans désignent un chrétien, un Européen. Dans le texte d'origine Karl May utilise « Fremden » qui se traduit par « étranger ».

3 Le bras occidental du Nil.

4 Le puits du lion.

5 Nom que les Arabes donnent au lion.

cheik d'une voix courroucée. Il n'a pas daigné joindre les mains, ni remuer ses lèvres. Qu'il rôtisse dans le trou le plus profond de la Géhenne.

— Pourquoi ne l'y as-tu pas déjà envoyé ? grogna un de ses hommes.

— Si tu ne comprends pas ça, c'est qu'Allah ne t'a pas donné de cervelle. Est-ce que tu n'as pas vu les armes de ce Chrétien ? Est-ce que tu n'as pas remarqué qu'avec chacun de ses deux revolvers, il peut tirer six coups sans recharger ? Et dans ses carabines, il a quatre balles. Cela fait, en tout, seize cartouches. Et nous, nous ne sommes que cinq hommes.

— Alors, nous n'avons d'autre ressource que de le tuer pendant son sommeil.

— Non, je suis un guerrier, pas un lâche. Je ne tue pas un homme sans défense. Mais nous ne pouvons rien faire contre seize cartouches, c'est pourquoi j'ai dit à Abou-el-Mot (père de la mort), que nous atteindrions aujourd'hui le Bir Aslan. Qu'il fasse là-bas ce qui lui plaira, et nous, nous partagerons avec lui.

— S'il y avait au moins quelque chose à partager. Qu'a-t-il, sur lui, ce chien de Chrétien ? Rien que des peaux de bêtes et d'oiseaux, qu'il veut empailler, des bouteilles pleines de serpents, des scorpions et des lézards — qu'Allah le fasse rôtir avec eux — et des fleurs, des feuilles et des herbes, qu'il écrase entre deux feuilles de papier. Je crois qu'il reçoit de temps en temps la visite du diable, qu'il nourrit avec toutes ces bagatelles.

— Et moi je crois que tu as vraiment perdu la tête. Ou bien n'en as-tu jamais eu ? Etais-tu sourd, quand cet Infidèle nous a expliqué ce qu'il faisait avec ces choses ?

— Pour moi, elles ne peuvent être d'aucun usage. Aussi n'ai-je guère fait attention à ce qu'il disait.

— Mais cependant, tu sais bien ce que c'est qu'une médressé[6] ? Hein ?

— Oui, j'en ai entendu parler.

— Eh bien, ce chien est professeur dans une médressé de son pays. Il enseigne les formes des animaux et des plantes, et il est venu chez nous chercher ceux qui vivent dans notre pays, pour les rapporter chez lui et les montrer à ses élèves. Il veut en charger des caisses entières, et en faire cadeau au sultan de son pays, qui a de grandes maisons[7] où il garde toutes ces choses-là.

— Mais à quoi tout cela peut-il servir ?

— A beaucoup de choses. A plus de choses que tu ne penses. Est-ce qu'on fait à un sultan des cadeaux sans valeur ? Non. Alors, les plantes et les bêtes que ce ghiaour[8] vient chercher ici doivent être d'un grand prix dans son pays. Est-ce que tu ne comprends pas ça ?

— Parbleu. Allah et toi, vous éclairez tous deux ma religion, railla l'homme.

— J'ai donc pensé que cela valait la peine de lui prendre toutes ces choses et de les vendre à Khartoum. On pourrait en obtenir un bon prix. Et n'as-tu pas vu ce qu'il avait encore sur lui ?

— Oh si. Il a toute une caisse de tissus et d'objets, des perles de verre et autres bagatelles, en échange desquelles on peut avoir chez les Nègres de l'ivoire et beaucoup d'esclaves.

— Et puis, quoi encore ?

— Quoi encore ? Mais, rien. Je n'ai rien vu d'autre.

— Tu n'as rien vu d'autre parce que tes yeux sont aveugles. Ses armes, ses bagues, sa montre, tout ça, ça n'a pas de valeur pour toi, hein ? Et puis il a encore un petit sac en cuir sous sa veste. Une fois qu'il l'ouvrait, j'y ai vu de grands papiers avec une écriture étrangère et avec des timbres. J'ai vu une fois à Khartoum, chez un riche marchand, un papier de ce genre, et j'ai appris qu'on peut obtenir beaucoup, beaucoup d'argent de la personne dont le nom est inscrit sur ces papiers. Au partage, te vais exiger tous ces papiers, ainsi que ses armes, sa montre et tout ce qu'il a sur lui. Et le chargement des chameaux par-dessus le marché. Avec tout cela, nous deviendrons riches. Quant aux chameaux et à la collection de plantes et d'animaux, je les laisserai à Abou-el-Mot.

— Mais est-ce qu'il sera d'accord ?

---

6 Médressé = Université.

7 Musées.

8 Note winnetou.fr : Giaour est le terme péjoratif par lequel les Turcs désignaient les non-musulmans.

— Oui, il y a déjà consenti, et m'a donné sa parole.

— Mais est-ce qu'il viendra, aussi ? Aujourd'hui, c'est le dernier jour. Le ghiaour nous a engagés pour le guider jusqu'à Fachoda. Si nous y arrivons demain, notre plan est dans l'eau, car il continuera son voyage sans nous.

— Il n'y arrivera pas, décida le cheik d'une voix sombre. Je suis certain qu'Abou-el-Mot nous suit de près. C'est cette nuit, peu avant l'aube, que devra avoir lieu l'agression. A deux heures après minuit, je ferai six cents pas dans la direction de l'ouest, partant du puits, et j'y trouverai le vieux.

— Tu ne nous as rien dit de tout cela ? S'il t'a promis ça, c'est qu'il viendra sûrement, et à nous le butin ! Nous sommes des Beni-Arab, nous vivons dans le désert, et c'est lui qui nous nourrit. Tout ce qui vit ici, est notre bien. Donc, ce ghiaour galeux aussi, qui ne s'incline même pas quand nous prions Allah.

Pendant cette conversation, ils avaient mis en marche leurs chameaux, et s'apprêtaient à rejoindre le Roumi. Celui-ci ne se doutait guère que sa mort était chose réglée, et il s'occupait de tout autre chose que de ses compagnons, qui le vouaient à l'Enfer. Il regardait en effet un objet qui se trouvait à quelque distance, et brusquement, il lança au chameau un « Khé, khé ; » qui fit arrêter sa monture et la mettre à genoux. Le Roumi descendit de la selle et prit une de ses carabines.

— Allah ! s'écria le cheik. Y aura-t-il un ennemi là-bas ? En prononçant ces paroles, il regarda attentivement autour de lui.

— Non, répondit le voyageur, en montrant du doigt un point dans l'espace. Ce n'est qu'un oiseau.

Les Arabes suivirent le regard du Roumi, et aperçurent deux oiseaux sombres, qui tournoyaient au-dessus de leurs têtes.

— Mais c'est un hedj et sa femelle, s'exclama le cheik. Vous n'en avez pas dans votre pays ?

— Pas de cette espèce. Nous n'avons chez nous que des corbeaux ordinaires. Aussi je tiens à capturer un de ces hedj, comme vous les appelez.

— Tu veux en tuer un ?

— Parbleu !

— Mais c'est impossible, répliqua le cheik d'un air sarcastique. Aucun homme n'est capable de tuer un de ces oiseaux, fût-ce même avec le meilleur fusil du monde.

— C'est ce que nous allons voir, dit en souriant l'étranger.

Les deux hedj avaient suivi la caravane à la manière des oiseaux de proie, en planant toujours au-dessus d'elle. Maintenant que les voyageurs s'étaient arrêtés, ils se rapprochèrent à leur tour de la terre, en décrivant de larges cercles à une certaine distance du groupe. L'étranger se plaça le dos au soleil, visa pendant quelques secondes, en suivant le vol des oiseaux avec le canon de son fusil, et soudain, il appuya sur la gâchette.

Une petite secousse fit dévier le mâle dans son vol ; il ramena les ailes près de son corps touché, se redressa pendant une seconde, et finit par tomber raide sur le sol. Le Roumi accourut, ramassa le volatile et considéra attentivement sa proie. Peu après, les Arabes étaient à ses côtés ; ils lui prirent le hedj d'entre les mains et se mirent à examiner la bête avec une curiosité intense.

— Allah akbar ! — Dieu est grand, s'écria le cheik au comble de l'étonnement. Tu avais donc chargé une cartouche ?

— Oui, une cartouche, pas de chevrotine.

— Et malgré cela, tu l'as touché ?

— Comme tu vois ! La balle est entrée dans sa poitrine, exactement comme je l'avais voulu. Je suis content d'avoir réussi le coup ; comme cela, le plumage est resté intact.

— Tuer un hedj, avec une cartouche, et à cette distance ! Et le toucher à la poitrine ! Effendi, tu es un tireur extraordinaire ; chez nous, les professeurs des médressés ne s'y connaissent pas aussi bien. Où as-tu appris ça ?

— Mais, à la chasse.

— Tu as donc déjà chassé des oiseaux ?

— Des oiseaux, oui, et des ours, des chevaux sauvages, des buffles et bien d'autres bêtes encore.

— Il y a de tout cela dans ton pays ?

— Oh non. J'ai chassé aussi dans un continent qui s'appelle l'Amérique.

— Je n'ai jamais entendu parler de ce pays-là... Dis-nous, faut-il mettre le hedj avec les autres bagages ?

— Oui. Je vais l'écorcher ce soir près du feu de notre campement. Si, toutefois, il y aura du feu.

— Il y en aura, effendi. Près du Bir Aslan, il pousse des tas de chardons.

— Dans ce cas, gardez-le. C'est un mâle. C'est un meilleur morceau que la femelle.

La caravane continua sa marche à travers le désert. Après quelques heures les voyageurs aperçurent, au nord et au sud de la direction qu'ils avaient prise, quelques montagnes arides, qui incitèrent le roumi à bien examiner l'horizon. En se retournant, il vit au lointain, dans l'espace, quelques points noirs qui semblaient planer dans l'air sans se déplacer. Il sortit une longue-vue de la poche de sa selle et regarda pendant plusieurs minutes dans cette direction.

— Ecoute, cheik, est-ce que cette piste est très fréquentée ?

— Pas du tout. Si nous avions pris le chemin ordinaire des caravanes, nous aurions dû faire un grand détour, qui nous aurait coûté deux jours de retard.

— Alors, tu crois qu'il n'y a aucune caravane sur notre chemin ?

— Aucune, effendi ! La piste que nous suivons n'a pas de puits utilisables pendant la saison sèche. Aussi l'évite-t-on. Voyez, notre provision d'eau à nous est elle-même près d'être épuisée. Les outres sont déjà presque vides.

— Mais au Bir Aslan, nous en trouverons sûrement ?

— Ah, ça, vous pouvez en être certain.

— Hum, curieux !

L'étranger eut soudain l'air si préoccupé, que le cheik ne put s'empêcher de lui demander :

— A quoi penses-tu, maître ? Y a-t-il quelque chose qui te contrarie ?

— Bien sûr. Tu viens de me dire qu'il n'y a aucune caravane sur notre piste. Et pourtant, des hommes nous suivent.

— Des hommes derrière nous ? Impossible. Nous devrions les voir, dans ce cas.

— Pas forcément.

— Comment peux-tu affirmer cela, effendi ?

— C'est que je ne vois pas les hommes, mais bien leur trace !

— Effendi, tu plaisantes ! répliqua le cheik d'un ton supérieur.

— Mais non, c'est tout à fait sérieux.

— Comment quelqu'un peut-il voir les traces d'hommes qui marchent derrière lui ?

— Cheik, tu ne penses qu'aux traces que les hommes et les bêtes impriment au sable qu'ils piétinent. Mais il y a aussi des traces dans l'air.

— Dans l'air ? Allah akbar ! — Dieu est grand ! Il peut tout, car tout lui est possible. Mais qu'il nous ait rendus capables de laisser des traces dans l'air, cela, je ne l'ai jamais entendu dire.

Ce disant, il examina le Roumi d'un regard scrutateur et méfiant, comme cherchant à se rendre compte si son compagnon n'avait pas perdu la raison.

— Et pourtant, c'est comme ça, conclut le Roumi. Les traces sont bien là, il n'est que d'avoir de bons yeux. Pense au hedj que je viens de tuer.

— Mais qu'a-t-il à faire avec les traces des hommes ?

— Beaucoup, car il pouvait être, lui-même, notre propre trace. Ne l'as-tu pas observé avant que je le tue ?

— Oh si. Le couple nous suivait depuis le matin. Et lorsque nous nous sommes arrêtés pour la sieste, il planait toujours au-dessus de nos têtes.

— Tu admets donc qu'au-dessous de l'endroit où volent des hedj, il doit y avoir une

caravane ?

— Presque toujours.

— Alors, regarde en arrière. Regarde, ce deuxième couple, auquel vient de se joindre la femelle dont j'ai tué le mâle.

Le cheik suivit le conseil du Roumi et aperçut en effet, de ses yeux exercés, le couple de hedj dont parlait l'étranger.

— Oui, je les vois, acquiesça-t-il.

— Alors, une caravane doit suivre nos pas.

— Très probablement, c'est vrai.

— Et pourtant, nous nous trouvons sur une piste qui n'en est, en somme, pas une, pendant la saison sèche. Tu l'as dit toi-même. Ces hommes nous poursuivent donc dans un but quelconque.

— Il se peut qu'ils ne connaissent pas très bien le chemin. Alors, ils se laissent guider par nos traces.

— Tu crois ? Une caravane a toujours un cheik-el-djémali à sa tête, qui connaît les pistes du désert.

— Le meilleur khabir[9] peut parfois se tromper.

— Sans doute. Mais cela arrive dans le grand Sahara. Pas ici, dans cette région au sud de Dar-Four, qui n'est même pas un désert, à proprement parler. Le cheik de la caravane qui nous suit connaît le chemin aussi bien que toi. Il doit le connaître. Et s'il a quitté la grande piste des caravanes, c'est qu'il tient absolument à nous suivre.

— A nous suivre ! Effendi, quelle idée ! Crois-tu peut-être que ces gens ont l'intention de nous... Il ne prononça pas le mot, cachant sa gêne avec peine.

— Tu voulais dire que ces gens appartiennent peut-être à un Djich[10].

— Allah kérim — Dieu est miséricordieux. Quelle idée, effendi. Il n'y a pas de Djichs dans cette région. Il n'y en a que dans le nord de Dar-Four.

— Peuh, je n'ai aucune confiance en ces gens. Pourquoi nous suivraient-ils ?

— Oui, effendi, il nous suivent, mais ne nous poursuivent pas. Ne pourraient-ils pas avoir le même but que nous ?

— Raccourcir ? Ma foi, c'est bien possible.

— Cela est non seulement possible, mais même certain. Mon cœur est loin de redouter une agression. Je connais ce pays et sais qu'on y est aussi en sûreté qu'au sein de notre prophète, que Dieu le protège !

Le Roumi lança au cheik un regard soupçonneux, qui ne plut guère à ce dernier.

— Pourquoi me regardes-tu ainsi ?

— J'ai regardé dans tes yeux, afin de voir dans ton âme.

— Et qu'y trouves-tu ? La vérité ?

— Non !

— Par Allah ! Quoi donc, alors ? Le mensonge ?

— Oui.

A peine le Roumi avait-il prononcé ce mot, que le cheik saisit son poignard et s'écria :

— Sais-tu que tu viens de m'offenser gravement ? Un Ben Arab vaillant et courageux ne saurait supporter ces paroles !

Le visage de l'étranger avait soudain changé d'expression. Il semblait que ses traits fussent

9 Guide.

10 Pirates du désert. - note winnetou.fr : en histoire, troupe de fidèles, du Maroc. Dans le texte original : Gum qui peut-être traduit par Goum.

devenus plus durs, plus tendus. Un fier sourire glissa sur son beau visage viril, et il dit d'un ton dédaigneux :

— Rengaine ton poignard. Tu ne me connais pas. Je ne peux souffrir que quelqu'un me parle d'offense, la main sur un couteau. Si tu ne fais pas disparaître cette lame, je vous abats tous en moins d'une minute.

Le cheik lâcha le manche de son poignard. Il était aussi furieux que dépité, et il ne put s'empêcher de répondre :

— Dois-je permettre qu'on m'accuse d'être menteur ?

— Oui, car j'ai dit, moi, la vérité. Et de même que je n'ai eu aucune confiance dans cette caravane qui nous suit, je n'en ai maintenant aucune en toi-même.

— Et pourquoi cela ?

— Pourquoi ? Parce que tu t'efforces de défendre le djich et de me bercer dans l'illusion de la sécurité.

— Allah hah fédak — Allah te protège, effendi, car ta raison s'égare. En quoi les hommes qui nous suivent peuvent-ils bien me concerner ?

— En bien des choses, il me semble, car dans le cas contraire, tu n'aurais point essayé de détourner par un mensonge les soupçons que j'ai à leur égard. N'as-tu pas prétendu que dans cette région on était plus en sûreté qu'au sein du Prophète ?

— Je l'ai dit, et il en est réellement ainsi.

— Tu dis ça parce que tu sais que je suis un étranger. Tu t'imagines que je ne connais pas le pays ! C'est vrai, ses pistes ne me sont pas familières, encore qu'avec l'aide de mes cartes, je sois probablement fort capable de m'y retrouver. Je n'ignore pas plus le reste que toi. Je sais fort bien que l'on n'y est pas aussi en sûreté que tu le prétends. Beaucoup de sang a coulé dans ces parages. Ici même, à l'endroit où nous nous trouvons, des tribus de Nuehr, de Chillouk et de Dencah se sont livré des combats meurtriers. Des Agehr, des Eliab et des Abgalang s'y sont rencontrés, pour s'entre-tuer, s'entre-massacrer et aussi, peut-être, pour s'entre-dévorer.

Le cheik était figé d'étonnement.

— Effendi, s'écria-t-il du haut de son méhara : tu connais donc tous ces peuples, tous ?

— En tout cas mieux que toi. Et je sais encore que là où nous passons actuellement, on peut voir se traîner, la nuit, l'horrible ghasouah[11], qui cherche à échapper au pacha de Fachoda, qui n'est pas très tendre pour les chasseurs d'esclaves. Et tu prétends encore que c'est là une région aussi sûre que le sein du prophète. Est-il possible de proférer un plus grossier mensonge ?

Le cheik fixait d'un regard sombre le sable qui fuyait sous les pieds de son méhari. Il se sentit vaincu, mais ne voulait, ne pouvait l'admettre. Aussi répliqua-t-il après quelques secondes d'hésitation.

— Je n'avais pas pensé à la ghasouah, effendi. Je ne pensais qu'à toi, et à ta sécurité. Tu te trouves ici sous notre protection, et je voudrais bien voir celui qui oserait toucher à un seul de tes cheveux.

— Ne t'emballe pas. J'y vois très clair, et je sais fort bien ce que je dois penser. Et ne parle pas de protection, surtout. Je vous ai engagés pour transporter mes affaires jusqu'à Fachoda, et c'est tout.

Je n'ai nullement compté sur votre protection. Et je crains que vous n'ayez plutôt vous-même besoin d'être protégés.

— Nous ?

— Parfaitement. As-tu peut-être oublié les gens de la tribu des Chillouk, qui ont enlevé des

11 Bande de racoleurs d'esclaves.

hommes de ta race et les ont emmenés au Dar-Four pour les vendre comme esclaves ? N'avez-vous pas juré vengeance de sang contre cette tribu ? Et oublies-tu que nous nous trouvons en ce moment même sur le territoire de ces Chillouk, qui, s'ils vous voyaient, vous attaqueraient sans la moindre hésitation ? Pourquoi avez-vous quitté la grande piste des caravanes ? Pour abréger le chemin, comme tu dis ? Que non pas. Tu m'a amené dans ces parages solitaires uniquement pour échapper aux Chillouk. Ou bien y a-t-il encore une autre raison ?

— Une autre raison ? demanda le cheik, qui se sentait deviné dans ses pensées secrètes, et osait à peine lever les yeux vers le Roumi.

— Mais oui, qui sait ? Me massacrer, peut-être !

— Allah, Wallah, Tallah ! s'exclama l'Arabe. Quelles pensées nourris-tu dans ton âme !

— Toi-même en est la cause. Pense à la caravane qui nous suit. C'est peut-être le djich qui veut m'assaillir. Vous convoitez mes bagages, mais sachez que vous n'aurez mes biens que lorsque je serai mort. Vous me conduisez par cette région inhospitalière vers le Bir Aslan, afin qu'aucun témoin ne puisse trahir les assassins. Et si l'on y trouve mon cadavre, on en déduira que le crime a été commis par les Chillouks sur leur propre territoire. Comme cela, vous aurez atteint du même coup deux buts : voler mes biens, vous venger des Chillouks.

Le Roumi avait dit cela d'un ton indifférent, aimable même, comme s'il se fût agi de quelque chose d'agréable ou de banal. Mais ces paroles firent une impression extraordinaire sur les Arabes. Faire usage de leurs armes, ils ne l'osaient guère, car ils ne pouvaient se mesurer avec l'étranger, qui possédait des engins dix fois supérieurs à leurs vieux fusils à pierre. Cependant, il fallait qu'ils entreprissent quelque chose, pour marquer qu'ils se jugeaient insultés par les accusations du Roumi. Aussi arrêtèrent-ils leurs chameaux et déclarèrent qu'ils ne feraient pas un pas de plus et qu'ils déchargeraient sur les lieux mêmes les bagages de leur compagnon européen.

Mais celui-ci éclata de rire.

— Vous ne ferez pas ça, dit-il. Comment voulez-vous vous en retourner sans une goutte d'eau ? Il faut absolument que vous veniez avec moi jusqu'au Puits du Lion. Et puis, si vous ne m'accompagnez pas jusqu'à Fachoda, vous n'aurez pas un centime. Sachez que je ne vous crains pas. J'ai eu affaire à des gens bien plus redoutables que vous. Mais si, par contre, mes suppositions devaient s'avérer fausses, je vous en fais mes excuses d'avance. Et pour vous prouver ma reconnaissance, une fois arrivés à Fachoda, je ferai dépecer un bœuf entier, que je partagerai entre vous.

Et par-dessus le marché, je vous donnerai un bakchich avec lequel vous pourriez acheter des bijoux à vos femmes et à vos filles.

Les Arabes étaient persuadés que le Roumi ne verrait pas le prochain lever du soleil. Mais pour s'assurer de sa personne, ils consentirent à l'accompagner plus loin, à condition qu'il renonçât à ses soupçons et qu'il tînt sa promesse. L'étranger se déclara d'accord mais prouva, l'instant d'après, qu'il n'avait nullement confiance, car il quitta sa place en tête de la caravane, et se plaça à l'arrière-garde. Le cheik ne dit rien, et fit semblant de ne pas y attacher d'importance. Mais au Homr qui se tenait à ses côtés, il ne put s'empêcher de dire :

— Ce chien est plus malin que nous ne l'avions cru. Il connaît le pays, tous ses habitants et tous les événements qui s'y sont déroulés.

— Et de plus, il a deviné toutes nos intentions, ajouta l'homme. Que le Diable l'emporte, et l'emmène en Géhenne.

— Je voudrais le faire moi-même !

— Qu'est-ce que tu attends pour cela ? L'un de nous ne peut-il pas rester en arrière et lui envoyer une balle dans le dos ?

— Essaie. Ce serait sans doute le mieux. Comme cela, nous n'aurions pas besoin d'attendre

jusqu'à l'aube de demain, ni de partager le butin avec Abou-el-Mot. Nous abandonnerions son cadavre, irions jusqu'au puits, remplirions nos outres et retournerions chez nous la nuit prochaine. Demain, nous serions déjà loin d'ici, et personne ne saurait quelle balle aura frappé ce chien.

— Dois-je le tuer ?

— Je n'aurais pas voulu qu'il mourût de nos mains. Mais puisqu'il nous a fait rougir tout à l'heure comme des enfants convaincus de mensonge, qu'il meure de ta balle !

— Que me donneras-tu ?

— La chaîne d'or de sa montre.

— En plus de la part du butin qui me reviendrait ?

— Naturellement.

— Alors, Inchallah ! Je vais lui envoyer la balle de si près, qu'elle en ressortira par la poitrine.

L'Arabe arrêta son chameau et mit pied à terre. Il fit semblant de vérifier son harnachement, jusqu'à ce que les autres l'eussent dépassé. Mais le Roumi s'arrêta à son tour, et venant près de lui, l'admonesta amicalement :

— Tu devrais savoir qu'on fait cela avant de partir. Par ton étourderie, tu ne fais que ralentir notre avance. Enfin ! Quand tu auras fini rejoins-nous, rapidement. Tiens ! ton fusil est presque tombé sous le ventre de ta monture. Tu pourrais facilement l'abîmer comme ça. Donne-le-moi, en attendant que tu finisses d'arranger ta selle. Et en parlant ainsi, il attrapa l'arme avec le bâton qui lui servait à conduire son chameau, et la mit sur son épaule. Sur quoi il partit au trot, maîtrisant avec peine un sourire ironique.

L'Arabe demeura ahuri.

— Ah, fils de chien, grogna-t-il, mais je t'aurai cette nuit. Je te viserai dans l'obscurité, et je te tuerai quand même avant d'arriver au Puits.

Et remontant en selle, il suivit le groupe qui s'était déjà éloigné. En arrivant aux côtés du Roumi, celui-ci lui rendit le fusil avec ces mots pleins de sollicitude :

— La pierre est tout à fait cassée. Tu ne pourras plus tirer aujourd'hui. Mais demain je t'en donnerai une neuve. J'en ai dans mes bagages...

# CHAPITRE II

## UNE DJÉLABA

IL était évident que le Roumi avait dévissé la pierre à fusil, et une fois de plus, le cheik dut s'avouer vaincu. Aussi avait-il une envie folle de faire égorger l'étranger, ou même de lui envoyer de ses propres mains une balle dans la peau. Mais le ghiaour suivait la caravane le plus tranquillement du monde, tout en tenant maintenant sa carabine à la main, prêt à faire face à toute attaque.

Des heures passèrent. Le pays devenait maintenant accidenté. Une chaîne de collines s'étendait du nord au sud, donnant au paysage un peu plus d'imprévu. Mais la caravane l'eut vite franchie, et de nouveau, elle avança dans une plaine qui n'était marquée ça et là que de quelques touffes de chardons complètement desséchés par le soleil brûlant. L'astre commençait déjà à baisser vers le couchant, et lorsqu'il eut atteint la ligne d'horizon, le cheik arrêta son méhari et cria de la voix chantante d'un muezzin :

— Haï es sala — c'est le moment de la prière ! Le soleil s'engouffre dans la mer de sable, et l'heure du moghreb est venue.

Ses compagnons arrêtèrent à leur tour leurs chameaux, descendirent, et firent les mêmes dévotions que l'après-midi. Lorsque la fathkha fut dite, ils remontèrent tous, continuant la marche au milieu de l'obscurité grandissante. Le « Père des quatre yeux », qui était resté en selle pendant la prière du soir, pressait maintenant vivement ses compagnons de voyage, Car la nuit avançait à grands pas. Une demi-heure à peine s'était écoulée lorsque la caravane aperçut un groupe qui venait du nord, et se dirigeait sur elle en angle aigu. C'était une djélaba, une de ces nombreuses caravanes de commerce, qui sillonnent sans cesse les déserts de l'Afrique. Celle-ci était assez insignifiante et même tout à fait pauvre, à en juger par le petit nombre des hommes, et par la faible quantité de marchandises qu'elle transportait.

Les huit hommes qui la composaient ne montaient point de superbes chevaux, ni même des méhara aux longues jambes. Ils cheminaient dans le désert à dos d'âne, et n'étaient vêtus que de quelques hardes.

Les nouveaux arrivants ne furent point les bienvenus des Arabes et le cheik put à peine réprimer un juron. Par contre, le Roumi fut enchanté de tomber sur ces gens ; il se dirigea vers eux, et en les saluant de quelques paroles de bienvenue, il leur demanda où ils allaient.

— Le soleil est couché, mes amis. Ne voudriez-vous pas vous arrêter avec nous pour la halte de nuit ?

Bien que ces hommes fussent misérablement vêtus, ils avaient l'air courageux et satisfaits. Ils n'appartenaient pas tous à la même tribu, et parmi eux, il y avait même plusieurs nègres. A leur tête avançait un petit homme trapu, couvert seulement d'une culotte, et portant sur son épaule un énorme fusil. Ses cheveux drus lui tombaient en mèches denses sur le dos, et il évoquait, par sa

figure et son maintien, les bohémiens qui parcourent l'Europe centrale. Ce fut lui qui répondit au Roumi :

« Nous venons de Dar-Takaka, et notre but est Fachoda. Cette nuit, nous restons au Bir Aslan, au Puits du Lion.

— C'est précisément ce que nous allons faire nous-mêmes, répondit le Roumi. Ainsi, nous pourrions cheminer de compagnie.

— O maître, comment pourrions-nous, pauvres djélabis, oser boire l'haleine de votre souffle ? Nous installerons notre camp loin de vous, et tout ce que nous vous demanderons, c'est de nous permettre de prendre un peu d'eau pour nous et nos animaux !

— Tous les hommes sont égaux devant Allah ! Vous allez dormir près de nous. J'y tiens.

Le Roumi avait dit ces mots d'un ton ferme, mais le djélabi s'étonna, croyant avoir mal entendu :

— Tu plaisantes, ô maître ?

— Nullement. Je parle sérieusement. Soyez les bienvenus.

— Le serons-nous aussi pour tes hommes ?

— Pourquoi pas ?

— Vous êtes des Beni-Arab ? demanda le djélabi au cheik. Puis-je savoir à quelle tribu ?

— De la tribu des Homr.

— Allah kérim — Dieu est miséricordieux ! Mais pas les Homr ! Permets que nous nous tenions loin de vous.

— Quelles raisons as-tu pour parler ainsi ?

— Nous ne pouvons avoir confiance en vous.

Le djélabi croyait visiblement que le Roumi était lui aussi un Homr, et il le tenait même pour le chef du groupe entier. C'était d'autant plus courageux de sa part de tenir un pareil langage. L'Européen répondit :

— Nous tiens-tu pour des voleurs ?

— Les Homr sont les ennemis des Chillouks, sur le territoire desquels nous nous trouvons, expliqua le djélabi en éludant la question. Il peut donc facilement se produire une rencontre. Aussi préférons-nous nous éloigner.

— Ton cœur ne semble pas renfermer beaucoup de courage. Quel est ton nom ?

Le petit homme se redressa sur sa selle et répondit :

— Si mon cœur renferme ou non du courage, cela n'est guère ton affaire, et si tu veux savoir mon nom, descends de ta monture et viens l'apprendre ici.

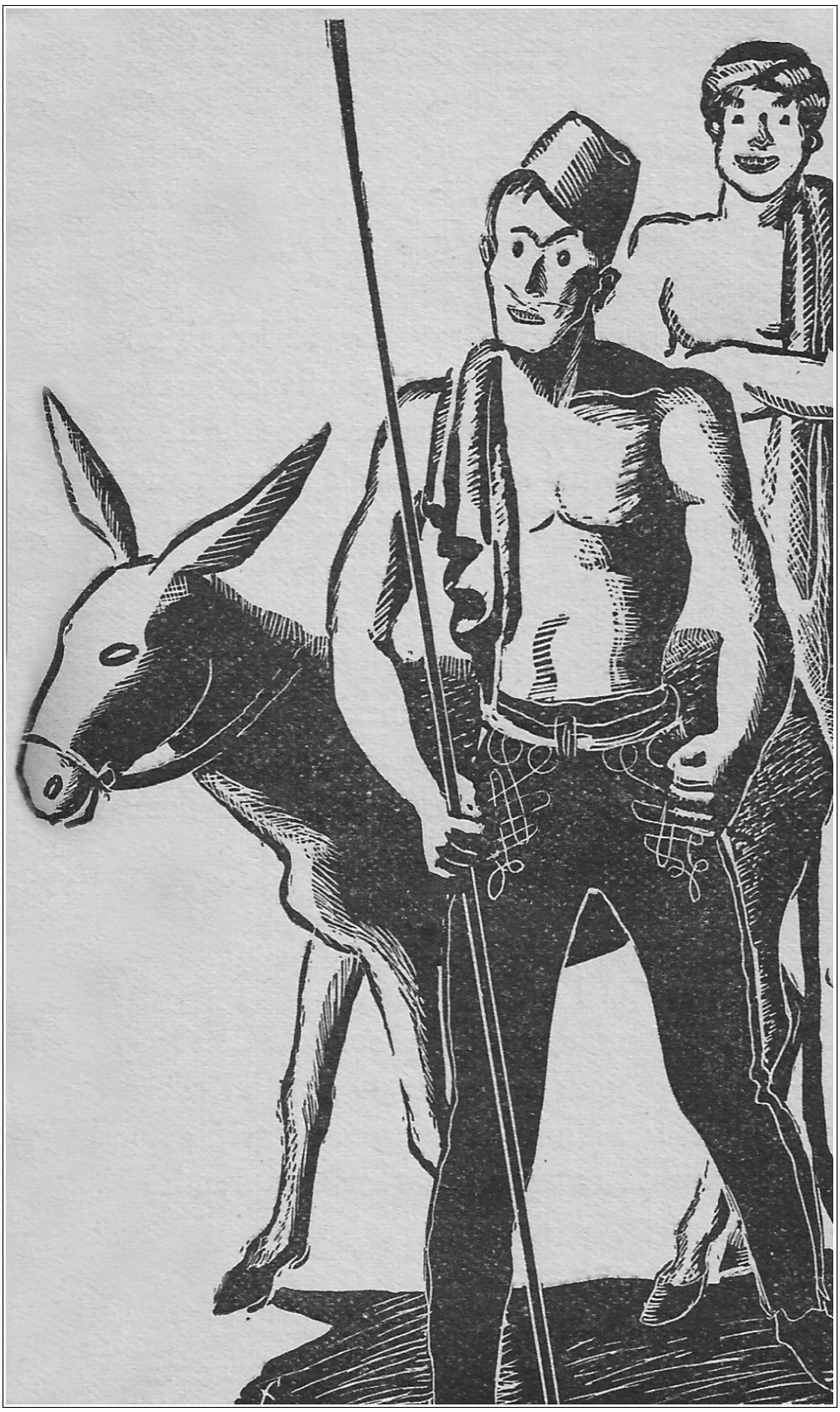
A ces mots, il descendit lui-même de son âne, et sortit son couteau.

Pendant ce temps, les Homr étaient repartis, et seuls les hommes de la djélaba guettaient attentivement la suite des événements. Derrière le djélabi qui avait provoqué le Roumi, se tenait un jeune homme, encore plus petit de taille, qui redoutait visiblement que les choses ne prissent une tournure plus grave. Pour l'éviter il s'avança et hasarda quelques mots :

— Pardon, seigneur, cet homme a toujours des paroles hautaines à la bouche, et pourtant, ce n'est qu'un petit homme qui ne comprend jamais rien. Nous l'appelons Ibn el Djidri, Fils de la petite vérole, ou encore Abou el hadacht charine, le « Père des onze poils ».

— Pourquoi ce dernier nom ? s'enquit le Roumi.

— Parce que sa moustache n'a que onze poils : six à droite, cinq à gauche. Cela n'empêche pas qu'Ibn el Djidri en soit extraordinairement fier et qu'il la soigne avec autant d'amour, qu'une négresse Nuehr son champ de dourrha.



A ces mots, il descendit de son âne et sortit son couteau...

De toute évidence, le second djélabi essayait de donner à l'affaire une tournure plus plaisante, mais il n'eut aucun succès auprès de son camarade, qui lui lança, furieux :

— Tais-toi, père de la sottise. Ma moustache est cent fois plus précieuse que toute ta tête. C'est toi qui glapis comme un renard ! Tu t'enorgueillis de tes aïeux, mais personne n'y croit.

C'était là une injure que l'autre ne pouvait supporter.

— Que sais-tu de mes aïeux ? cria-t-il. Qu'est-ce que ton nom auprès du mien ?

Et se tournant vers l'étranger, il continua :

— Seigneur, permets-moi de te dire qui je suis. Je m'appelle Hadji Ali ben Hadji Iskak al Farési Ibn Hadji Otaïba Abou'l Asher ben Hadji Marwan Omar el Gandesi Hafid Iacoub Abd'Allah el Sandjaki.

Plus un nom arabe est long, et plus son possesseur en est fier. Aussi notre Hadji Ali regardait-il le Roumi avec orgueil, sûr que son nom, long comme un boa-constrictor, serait accueilli avec admiration.

— Tu t'appelles donc Hadji Ali ? demanda le « Père des quatre yeux ». Et ton père était Hadji al Farési ?

— Oui seigneur. As-tu entendu parler de lui ?

— Non. Ton grand-père s'appelait Hadji Otaïba Abou'l Asher ?

— C'est ainsi, seigneur. L'as-tu connu ?

— Non plus. Et ton arrière-grand-père était Hadji Marwan Omar el Gandési ?

— Exactement, seigneur. De celui-là, tu as sûrement entendu parler.

— Malheureusement non. Et enfin, celui-ci était à son tour arrière-petit-fils de Iacoub Abd'Allah el Sandjaki, le porte drapeau ?

— Oui, seigneur, il a porté le sandjak[12] du prophète dans mainte bataille.

— Son nom, je l'ai lu dans un livre. C'était, paraît-il, un combattant plein de courage.

— C'était un héros, dont aujourd'hui encore les chants de notre tribu relatent les prouesses ! confirma Ali gonflé d'orgueil.

— C'était peut-être un héros, mais sûrement pas ton ancêtre ! intervint le premier djélabi. C'est comme pour ton nom. A Ali, tu t'adjoins le surnom de Hadji. Or, tout le monde sait que tu n'as jamais été ru pèlerinage à la Mecque !

— Toi non plus !

— C'est vrai. Mais je ne me vante pas de l'avoir fait !

— D'ailleurs, tu ne le pourrais pas puisque tu es chrétien. Et un chrétien qui entrerait à la Mecque ferait condamné à mort !

— Comment, tu es chrétien ? demanda, étonné, le Roumi au premier djélabi.

— Oui, seigneur, répondit celui-ci. Je ne m'en cache pas, car c'est un péché de renier sa foi. Je suis, en effet, chrétien, et je le demeurerai sans doute jusqu'à la fin de mes jours.

Jusque là, le « Père des quatre yeux » avait écouté la discussion des deux djélabis avec amusement, car, bien qu'à chaque mot, on eût pu croire qu'ils allaient en venir aux mains, ils semblaient être, au fond, les meilleurs amis du monde. Mais le Roumi devint brusquement sérieux, et dans les paroles qu'il prononça, perçait une profonde gravité :

— Tu as parfaitement raison. Aucun chrétien ne doit renier sa foi, jamais ! Ce serait un péché contre le Saint Esprit, dont le kitab el mouk-kadas[13] dit qu'il ne ferait jamais pardonné.

— Un péché contre le Saint Esprit ? Tu en as donc entendu parler, ô seigneur ?

12 Drapeau.
13 Le livre sacré, la Bible.

— Oui.

— Tu connais aussi la Sainte Ecriture ?

— Un peu.

— Et quoique musulman, tu me conseilles de conserver ma foi ?

— Je ne suis pas musulman, mais chrétien, comme toi.

— Chrétien ? Copte, sans doute ?

— Non. Je ne suis pas Homr non plus. Je ne suis pas Arabe, mais Européen.

— Mon Dieu, est-ce possible ? Moi aussi, moi aussi.

— De quel pays es-tu ?

— De Hongrie. Je suis magyar. Et...

— Tu me parleras de tout cela plus tard. En attendant, mes compagnons sont déjà loin, et je n'ai aucune raison d'avoir confiance en eux. II me faut les rejoindre au plus vite. Maintenant que tu sais que je suis Européen, accepteras-tu de camper avec moi ?

— Certes, de tout mon cœur. Quel bonheur de t'avoir rencontré ici. Je pourrai enfin parler du pays. Allons vite, rejoignons les Homr, et hâtons-nous d'atteindre le puits.

Toute la caravane s'ébranla, et l'on avança aussi vite que pouvaient trotter les ânes.

[--- Exemple de texte non traduit ---]

Et ils trottaient fort bien. Ces animaux sont dans les régions du sud des créatures très différentes de chez nous. Un âne égyptien peut porter l'homme le plus lourd et galoper longtemps avec lui, comme s'il n'avait pas de charge à porter. Au bout d'un quart d'heure, nous arrivâmes près des arabes. Ils n'adressèrent aux Dschelabi aucune parole, pas même une mot de salutation. Maintenant que ces huit hommes étaient présents, il était impossible d'abattre l'étranger, comme cela avait été prévu auparavant.

[------]

Pendant la course, le Hongrois se tint coi, et il lui eût été d'ailleurs assez difficile de s'entretenir avec le Roumi, qui était perché sur son grand méhari, alors que lui-même ne montait qu'un tout petit bourricot.

Les étoiles de l'Equateur étaient déjà toutes visibles, et leur lumière éclairait le paysage presque autant que le clair de lune. Bientôt, le groupe arriva en vue d'une petite butte aux flancs escarpés, à laquelle le scintillement des astres donnait un aspect fantastique.

— Voilà le Bir Aslan, s'écria le Hongrois. Dans cinq minutes, nous serons arrivés.

Au même moment, la djélaba rejoignait les Homr, et le cheik, qui avait entendu les derniers mots du petit djélabi, le tança rudement :

— Tais-toi, va-nu-pieds. Tu n'y arriveras que quand nous le voudrons bien. Pour le moment, nous ne t'avons pas encore invité.

— Ma foi, nous n'avons pas besoin de ton invitation. Nous y irons de toute façon.

— Quand nous te l'aurons permis !

— Vous n'avez rien à nous permettre. Le puits est là pour tout le monde, et puis, vous êtes en pays ennemi.

— Allah iharkilik— qu'Allah te brûle les entrailles ! murmura le Homr, et il se tut.

Dès le début, le djélabi avait montré qu'il n'avait pas froid aux yeux, mais depuis qu'il avait appris que l'étranger, qu'il avait considéré d'abord comme un cheik arabe, était, comme lui, un Européen chrétien, il ne se sentait plus d'humeur à subir la tutelle des musulmans...

# CHAPITRE III

## AU « PUITS DU LION »

Le « Bir Aslan » n'était point un cours d'eau régulier ; c'était un petit étang situé au pied d'un rocher, qu'alimentait une source souterraine. Tout autour se pressaient des touffes denses de mimosas, et n'était la butte toute proche, calcinée par les rayons brûlants du soleil, on se serait cru dans quelque coin d'Europe.

Tout le monde mit pied à terre et tandis que les uns s'empressaient d'abreuver les bêtes déchargées de leur fardeau, les autres ramassaient des branches sèches pour allumer du feu. Lorsque les flammes jaillirent dans la nuit, les Homr s'assirent tout autour en cercle serré, de sorte qu'il ne restait aucune place pour les djélabis.

Le Hongrois fit semblant de ne pas s'en apercevoir. Il porta du bois de l'autre côté de l'étang, y alluma à son tour un feu, et cria d'une voix forte, que tout le monde put entendre :

— Eh, Père des Quatre yeux, c'est le moment de te décider. Avec qui veux-tu camper ? Avec eux ou avec nous ?

— Avec vous, répondit promptement le Roumi. Prenez ma selle ; dans la poche il y a de quoi manger. Vous êtes mes hôtes, et comme, demain, nous serons à Fachoda, nous pouvons manger toutes nos provisions.

— C'est en quoi il se trompe, chuchota le cheik aux siens. Il nous dédaigne et préfère ces cochons. Faisons semblant de ne rien remarquer. Mais avant l'aube, ce chien hurlera dans les flammes de la Géhenne.

Ce disant, il sortit à son tour les provisions — de la viande sèche et quelques gâteaux durs de dourrha que les Arabes mastiquèrent lentement en les humectant d'eau, puisée dans le Bir à même la main.

Pendant ce temps, l'étranger inspectait les abords du puits. La petite butte était l'unique hauteur émergeant de la plaine. Aucun être humain n'était visible dans les environs, et la région semblait être parfaitement sûre. Il n'y avait aucune trace de bêtes sauvages, et tout ce qu'on pouvait redouter était sans doute l'ombre du lion empoisonné, si tant est qu'elle daignât hanter ces lieux.

Lorsque le Roumi fut de retour au campement, les chameaux et les ânes, désaltérés, s'attaquaient déjà aux jeunes branches des mimosas. Il fit porter tous les bagages à proximité du campement des djélabis, et disposa le tout au pied de la butte, de façon qu'il pût surveiller chaque mouvement de ce côté-là. Quant au Hongrois, il avait vidé la poche de la selle, et étalé tout son contenu devant lui. II y avait là des dattes, des gâteaux de dourrha et plusieurs pintades, que le Roumi avait abattues le matin même au delà de la piste des caravanes.

Les djélabis plumèrent les volatiles, dépecèrent la viande en petits morceaux, qu'ils disposèrent sur la pointe aiguisée de quelques branches maintenues au-dessus des flammes. En dix minutes, la viande était rôtie, et le kébab croustillant disparut rapidement dans les gosiers des voyageurs affamés. Cependant, le Hongrois, parlant toujours arabe, demanda au Roumi :

— Et maintenant, seigneur, puis-je savoir de quel pays tu es ?

— Dis-moi d'abord, de quel côté de la Hongrie es-tu originaire ?

— Je suis de Nagy-Mihaly, du côté d'Ungvar.

— D'Ungvar ? Mais alors, tu n'es pas Hongrois, mais Slovaque.

— Oui, c'est exact ; mais je suis né quand même en Hongrie. Tu connais donc mon pays ? Tu y es allé ?

— Sans doute.

— Tu parles alors le hongrois, ou le slovaque ?

— Je ne parle aucune de ces langues. Aussi ne pourrons-nous, hélas, nous entendre dans ta langue maternelle. Mais dis-moi, comment es-tu venu en Afrique, en Egypte et jusqu'au Soudan ?

— Je suis venu avec mon maître.

— Qui était ton maître ?

— Matthieu Wagner, un Hongrois comme moi.

— Je l'ai connu de nom. Il a eu bien des aventures pendant sa vie. Il est allé en Egypte, en Arabie et en Abyssinie. Il a parcouru plus tard tout le Soudan oriental, et si je ne me trompe, il est mort l'année dernière à Khartoum.

— Je vois que tu connais toutes ses aventures. La dernière fois que j'étais avec lui, c'était pour aller au Kordofan, chercher des plumes d'autruches. Au retour, nous dûmes nous séparer et peu de temps après, il mourait à Khartoum. Depuis, les malheurs s'abattirent sur moi les uns après les autres, et maintenant, je suis obligé de mener l'existence d'un pauvre djélabi.

— As-tu eu de la chance dans tes affaires ?

— Que veux-tu dire par chance ? J'ai commencé avec six écus, et j'en possède maintenant une trentaine. Avec ça, on ne devient pas grand-vizir.

— Pour cela, il aurait fallu qu'Allah te donnât assez d'intelligence, intervint le second djélabi.

— Tais-toi, Abou Dikh[14], répliqua le Hongrois. C'est à une haute fonction qu'Allah m'a destiné, mais toi, tu n'es même pas capable de devenir un hamal[15], malgré ton faux arbre généalogique !

— Il n'est pas faux, te dis-je. Dans mes veines coule le sang du porte-drapeau du prophète. Veux-tu que je te dise mon nom ?

— Malheur. Tais-toi, pour l'amour d'Allah. Il n'est plus un seul âne dans toute l'Afrique qui ne l'ait déjà entendu. Et je parie que tous les oiseaux du Soudan l'ont appris par cœur, et le sifflent à qui veut l'entendre.

— C'est ce qu'il faut aussi, car mon ancêtre était un homme de grand renom. A côté de mon nom, le tien ne vaut pas une datte pourrie. A propos, je l'ai même tout à fait oublié.

— Menteur. Je m'appelle Ouskar.

— Qu'est-ce que cela signifie en Arabe ?

— Kelb[16].

— Ha, ha, ha. Quel nom ! Comment un fils d'homme peut-il porter le nom d'un animal si méprisable ? Et ton père, comment s'appelait-il ?

— Ouskar, comme moi.

— Et ton grand-père ?

— Toujours Ouskar.

— Et tous tes ancêtres ?

— La même chose.

---

14 Père du rire.
15 Porte-faix.
16 Chien.

— Allah, Allah ! Et tu appelles ça un arbre généalogique ? Kelb ben Kelb Ibn Kelb Hafid Kelb partout, et rien que Kelb. C'est un miracle que tu parles, au lieu d'aboyer. Mon nom à moi, c'est Hadji Ali ben Hadji Iskak el Farési...

— Assez, assez, assez, s'écria le Hongrois en se bouchant les oreilles pour ne plus entendre le nom kilométrique de son compagnon. Je ne veux plus le voir sortir de ta bouche ; quand je l'aspire, il me semble que j'avale un ver solitaire, qui s'enroule dans mes entrailles et me dévore par-dedans. Qu'est-ce que ton nom auprès de mes connaissances et de mon expérience ? Ton nom, tu l'as hérité de ton père sans aucun mérite ; mon savoir, je l'ai acquis par mes propres moyens. Sache que je connais la langue de toute sagesse, le latin, tu entends ? Je l'ai appris de mon maître.

— Et toi, sache que je connais tous les pays, toutes les villes, tous les villages de l'univers, répondit l'autre.

— Tu plaisantes. Comment pourrais-tu connaître la géographie ? Qui te l'aurait apprise ?

— Qui ? Mon oncle, qui a vécu à Stamboul, et qui est allé ensuite à Leipzig, où il a vendu pendant des années du miel au coin d'une rue. il a fait fortune chez les Nemtchés[17], et quand il est revenu à la maison, il m'a tout appris. Et quand j'eus fini d'étudier, je suis allé en Afrique comme soldat, et j'ai poussé jusqu'au Soudan.

— Oh, Abou dikh, éclata le Slovaque. Et tu crois que c'est un honneur de vendre du miel au coin d'une rue ? Ton oncle a peut-être aussi appris le latin à Leipzig ?

— Il a tout appris, tout, tout, tout ! Et tout ce qu'il savait, je le sais aussi. Seul Allah connaît les millions de pays et de villes qui se trouvent dans ma tête. Toi, tu ne sais rien, tu n'es que le « Fils de la petite vérole » et le « Père des onze poils ». Tu connais mon nom. Comment peux-tu m'appeler Abou-Dikh, le « Père du Rire ? »

Les deux djélabis s'échauffaient de plus en plus, et ils ne s'épargnèrent aucun sobriquet qui pût s'appliquer à leurs défauts physiques. Le visage du Slovaque était en effet si labouré par les cicatrices de la variole, qu'on s'étonnait encore comme d'un miracle que la maladie eût laissé une place pour les quelques poils de sa moustache. Quant au second djélabi, il souffrait d'un mal qui, à des intervalles réguliers et surtout aux moments d'émotion, faisait courir sur son visage d'affreuses grimaces, qui faisaient croire à son entourage qu'il se tordait de rire. Ce dont le « Père du rire » ne s'offusquait guère, car il était content de voir autour de lui des visages réjouis par sa plaisante infirmité.

— Et quand bien même tu aurais dans ta tête les noms de tous les pays et de tous les peuples de la terre, tu n'en sais pas, pour cela, un seul mot de latin, conclut, sentencieusement, le Slovaque. Et s'adressant au Roumi :

— Seigneur, lui dit-il, comprends-tu le latin ?

— Un peu, fit le « Père des quatre yeux », un sourire au coin des lèvres.

— Et où l'as-tu appris ?

— A Paris. A l'Université. Ce sont mes maîtres qui me l'ont enseigné.

— Tes maîtres ? Tu as donc étudié ?

— Mais oui, j'ai étudié la médecine.

— Alors tu es docteur ?

— Ma foi oui. J'ai même enseigné la médecine pendant trois ans dans une faculté, en France.

— Alors, tu es Français ? Tu parles français ? Moi aussi, je le parle un petit peu. C'est une cuisinière qui me l'a appris quand j'étais petit. Allah, un raïs-et-tibb[18] ! Alors, on pourra parler français !

17 Les Allemands.
18 Docteur en médecine.

Et le visage radieux, il continua, solennel, en français :

— Père à moi, était musique. Faisait tin-tin-tin, tin-tin-tine.

— De quel instrument jouait-il ?

— Jouait clarinette : ti-ti-ti-ti, tu-tu-tu-tu.

Le Slovaque tenait ses doigts devant la bouche, et imitait à la perfection les sons de la clarinette.

— Et toi, tu ne joues d'aucun instrument ?

— Moi, pas. Mon bouche à moi était pas bonne pour clarinette.

— Et quel est ton petit nom ?

— J'appelle moi Istvan.

— Ouskar Istvan, ou en français, Étienne Lechien. Un nom qui sonne mal dans un pays musulman, où le mot chien est la plus grave injure. Aussi tu n'aurais pas dû dire le sens de ton nom à tes compagnons.

— Vous avoir raison, moussié le docteur. Et comment appeller-vous ?

— Je m'appelle Emile Lenoir[19], et suis venu en ce pays pour étudier la faune et la flore, dont je veux rapporter des spécimens.

— Faune et flore. Ah, ah, trrrès bien. C'est latin, ça. Moi appris latin avec mon maître Wagner. Faune c'est plantes, et flore c'est animaux. Ha, ha.

— Ou vice-versa, fit Lenoir en éclatant de rire.

— Vice-versa aussi exact. Tous deux exact. Je suis beaucoup été dans Soudan. J'ai vu toute flore et toute faune. Si moussié le docteur ont besoin serviteur, moi serai serviteur à lui.

— Vraiment ?

— Oui, moussié. Je ne vouloir plus être djébali, et faire commerce dans Soudan. Je servirai à vous trrrès bien, et avec mon savoir latin, je mettre des étiquettes sur vos flacons.

— Cette offre ne m'est pas désagréable, et je...

Au lointain, un son se fit entendre, qui attira tout de suite l'attention des hommes.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda le Roumi en arabe, aux djélabis qui l'entouraient. Cela ne peut être le tonnerre. Il n'y a pas d'orages, maintenant en plein sef[20].

— Non moussié, c'était pas tonnerre, répondit le Slovaque. Et continuant en arabe, il dit :

— C'est un aslan, le roi des troupeaux.

Un aslan ? Un lion ? Il y en a donc encore, par ici ?

— Il me semble, et le « maître à la grosse tête » viendra sûrement de ce côté-ci, car il a vu nos feux.

— Si tôt ? Moi, je croyais que le lion ne quitte jamais son gîte avant minuit.

— Quand il a faim, il le quitte bien plus tôt.

Toutes ces questions et réponses avaient été prononcées d'une voix haute et distincte. Aussi le cheik des Homr accourut-il vite et dit aux djélabis d'une voix suppliante :

— Pour l'amour d'Allah, ne criez pas si fort. Le lion nous entendrait, et s'il vient vers nous, nous sommes perdus. Ecoutez !

Le rugissement se fit de nouveau entendre. Il ressemblait au roulement d'une lourde voiture, traversant un pont au tablier de bois. Les chameaux tremblaient de tous leurs membres, et les ânes s'étaient blottis les uns contre les autres.

---

19 Note winnetou.fr : Emile Lenoir s'appelle Emil Schwarz dans la version originale.

20 Saison sèche et chaude.

— Un lion ! murmura Lenoir, se parlant à lui-même. Enfin, il m'est donné d'entendre la voix du lion en liberté !

— Oh non, ce n'est pas encore sa véritable voix, remarqua le Slovaque qui avait entendu les paroles du Roumi. Il ne fait que l'essayer pour le moment. Il a faim et est de mauvaise humeur ; il grogne seulement.

— Tu l'as déjà entendu plusieurs fois ? demanda Lenoir.

— Entendu et vu bien souvent. Mais je n'ai jamais été attaqué. Il y a en réalité peu de lions courageux et fiers, et la plupart sont lâches. Ceux-ci s'approchent de leur proie en rampant, sans faire de bruit, et ils enlèvent leur victime sans qu'on entende le moindre bruit. De sorte que ce n'est que le lendemain qu'on s'aperçoit que la bête choisie par l'aslan a disparu.

Pour la troisième fois, on entendit le grognement du fauve. A en juger d'après le son, il ne devait plus être très loin, et les Arabes-Homr, venus un à un, s'étaient maintenant tous blottis près du feu des djélabis.

— Il vient vers nous, il vient vers nous, répétait le cheik d'une voix blanche, étranglée par la peur.

— Tu m'as donc encore trompé, fit Lenoir. Tu m'avais dit qu'il n'y avait plus de lions par ici, au Bir Aslan.

— Est-ce que je pouvais savoir ? II n'y est sûrement que depuis peu de jours. Si nous étions arrivés avant la tombée de la nuit, nous aurions certainement vu ses traces dans le sable. C'est ici qu'il s'abreuve, car en dehors du puits, il n'y a aucune source, jusqu'au fleuve.

— C'est donc en pleine campagne qu'il gîte ?

— Oh non, maître. A trois-quarts d'heure de distance d'ici, il y a un amas de rochers, qu'il a dû choisir pour s'abriter. C'est en effet de cette direction que sont venus tout d'abord ses rugissements. J'ai observé beaucoup de lions dans ma vie, et je sais comment ils s'y prennent. Celui-ci n'approche que très lentement, mais dans une demi-heure il sera à quelques pas de notre campement. Et alors, gare à nous.

— Tu crois qu'il s'attaquera aux animaux ?

— J'en suis absolument certain, effendi. Il nous l'a annoncé, et il tiendra parole. Je te conseille de faire recharger les chameaux, afin que nous quittions tout de suite cet endroit dangereux.

— Comment ? Tu me conseilles de fuir ? Quatorze hommes, fuir devant ce gros chat ?

— Ce n'est pas un chat, effendi !

— Que ceux qui ont peur s'en aillent. Mais les chameaux resteront ici, je te les ai loués.

— Mais il m'en dévorera un !

— Je te le paierai !

— Il peut me dévorer moi-même !

— Dans ce cas, tu ne feras qu'entrer plus vite au paradis d'Allah ; j'en serai fort aise.

— Moi, je m'en vais. Je ne suis pas encore fatigué de la vie.

— Eh bien, fiche le camp, s'il en est ainsi. Mais en l'éloignant des feux, tu ne fais que t'exposer davantage. Dans l'obscurité, tu ne verras pas le fauve, et il tombera sur toi sans même que tu t'en aperçoives.

— Allah, Allah ! Il ne nous reste donc rien d'autre à faire que de rester ici et attendre qu'il vienne nous attaquer ?

— N'aie aucune crainte. Je l'aurai abattu avant.

— Toi ? Personne ne t'aidera.

— Mais qui te dis que je veux être aidé ?

— Quoi, tu veux te mesurer avec le lion tout seul ? Effendi, tu es fou !

— Pas du tout. J'ai abattu des bêtes beaucoup plus dangereuses. Il est vrai que je n'ai encore jamais en affaire à un lion. Mais j'espère que nous nous entendrons. Je veillerai d'ailleurs à ce qu'il ne vous fasse aucun mal.

A ce moment, le lion éleva de nouveau la voix. Ce n'était plus un grognement, mais un son bref, terrifiant, qui fit dresser les cheveux sur là tête des hommes.

— Il est tout près, se lamenta le cheik. Il a déjà fait la moitié du chemin ; Dans un quart d'heure il sera là. Oh, mes chameaux, mes beaux chameaux !

— Chameau toi-même ! fit le Roumi d'un ton impatient. Prenons tout de suite les mesures nécessaires. Nous devons l'obliger à se diriger vers le point où je me propose de l'atteindre. Il ne peut venir du côté de l'eau. C'est donc à notre droite ou à notre gauche qu'il s'avancera, puisque nous nous trouvons avec les animaux entre le rocher et l'étang. Poussez le feu ici, afin qu'il ne puisse nous aborder de ce côté. Pour ce qui est des chameaux et des ânes, attachez-les aux branches, pour qu'ils ne s'enfuient pas. Et vous, si vous voulez, cachez-vous derrière les bagages.

— Et vous, moussié, demanda le Slovaque en français, qu'allez-vous faire ?

— Moi, je vais de l'autre côté. J'éteindrai le feu, et comme rien n'empêchera le fauve de s'approcher de ce côté-là, je l'y attendrai.

— Vous, tout seul ?

— Tout seul. Je n'aurai probablement besoin de personne. Lenoir donnait tous ces ordres avec le sang-froid d'un officier qui instruit ses soldats, et les Arabes et djélabis s'empressèrent d'agrandir le feu et d'attacher les animaux. Maintenant, à l'exception du Slovaque et d'Ali, ils se pressaient tous entre les bagages, tandis que le Roumi, aidé par ces derniers, s'employait à éteindre le feu à l'autre bout de l'étang. A peine avaient-ils terminé leur besogne, qu'un formidable rugissement se fit entendre à proximité ; cette fois-ci, c'était le véritable cri de guerre du roi des animaux, et Lenoir comprit pourquoi les Arabes appelaient le lion « le Père du tonnerre ».

— Il n'est plus qu'à mille mètres, dit le cheik. Allah il Allah, Mahomet ressoul Allah. Priez tout bas et dites la sainte fathkha. Puis, à haute voix, récitez la « soura du déchirement », qui est la quatre-vingt-quatrième du Coran. Nous avons encore cinq ou six minutes avant que la bête ne fasse irruption dans le camp.

Les chameaux ne cessaient de trembler et de gémir de peur. Ils se tenaient assis à terre, blottis les uns contre les autres, leurs cous collés au sol. Quant aux ânes, ils ruaient et essayaient à tout prix de s'échapper.

Lenoir avait pris sa carabine lourde, le Slovaque son fusil gigantesque, tandis que Ali s'était armé d'une lance très longue, terminée par une pointe de fer.

— Retirez-vous, chuchota le Roumi aux deux autres.

— Seigneur, tu ne pourras en avoir raison tout seul, lui répondit le Slovaque.

— Ne t'inquiète pas pour moi. Je peux te dire, pour ta tranquillité, que j'ai surmonté en Amérique les dangers bien plus terribles.

— C'est possible. Mais je t'aime bien, et je ne te quitterai pas.

— Tu me gêneras avec ton gros fusil à pierre.

— Oh non, maître. C'est mon katil elfil[21], et une balle tirée avec ça traverse le corps d'un lion de part en part. Quoi que tu dises, je resterai près de toi.

Le ton dont il prononça ces mots était si résolu, que Lenoir comprit qu'il lui serait impossible de l'en dissuader, et que le petit bonhomme courageux et fidèle ne s'en irait pour rien au monde.

21 Carabine d'éléphant.

Aussi bien, le moment décisif approchait, et il n'était plus possible de perdre une seule seconde en discussions inutiles.

— Bon, conclut le docteur, reste, mais ne tire pas avant que j'aie tiré moi-même deux balles.

Il examina son fusil une dernière fois, avança d'une dizaine de pas, et se coucha par terre, le coude gauche appuyé sur le sol, de façon que l'avant-bras ait un point d'appui ferme pour viser. Le Slovaque prit la même position que son maître, tandis qu'Ali se plaça derrière eux, à genoux, et tenant la lance des deux mains, prêt à affronter le fauve.

— Tu trembles ? demanda le Slovaque à son maître.

— Non ! répondit celui-ci.

— Moi non plus. Il peut venir !

Lenoir avait enlevé ses lunettes et surveillait avec une attention extrême le passage dans lequel devait s'engager le lion. A gauche s'étendait la nappe d'eau, à droite se dressait le rocher, derrière, on apercevait la lueur du feu autour duquel se tenait la caravane. Soudain, un nouveau rugissement retentit, si proche, qu'il fit sursauter les trois hommes.

— Maintenant, attention ! chuchota le Slovaque.

Le danger acérait leurs regards. A ce moment précis, on entendit s'élever vers le ciel la voix du cheik, qui récitait la quatre-vingt-quatrième soura du Coran.

— Que la peste l'emporte, pensa Lenoir, qui eût préféré le silence, afin de mieux surveiller la situation. Mais à peine eut-il achevé sa pensée qu'une forte odeur se répandit autour d'eux, l'odeur de fauve pénétrante, si bien connue des chasseurs. Une seconde après, ils aperçurent le lion lui-même, qui avançait d'un pas majestueux et sûr, comme un maître dans son royaume, qui dédaigne d'obtenir par la ruse ce qu'il sait pouvoir obtenir par sa seule volonté. Ses yeux grands ouverts scrutaient le bord du taillis touffu de mimosas, et ils cherchaient un passage vers la proie que le fauve sentait toute proche. Mais soudain son regard tomba sur les trois silhouettes immobiles. L'animal eut un mouvement brusque et se mit à ramper, afin de ne pas offrir à l'ennemi sa poitrine facilement vulnérable.

Les étoiles brillaient avec une telle intensité, qu'on pouvait parfaitement voir le superbe lion. Contrairement à ce que Lenoir avait lu dans les livres de chasse, la bête tenait ses yeux grands ouverts, baissait légèrement la tête, en l'appuyant sur ses pattes de devant, et tenait sa queue raide et droite. Puis, lentement, il dressa sa croupe comme s'il voulait prendre son élan.

— Tire, lui chuchota le « Père des onze poils ». C'est le moment !

— Pas encore, attendons, répondit Lenoir.

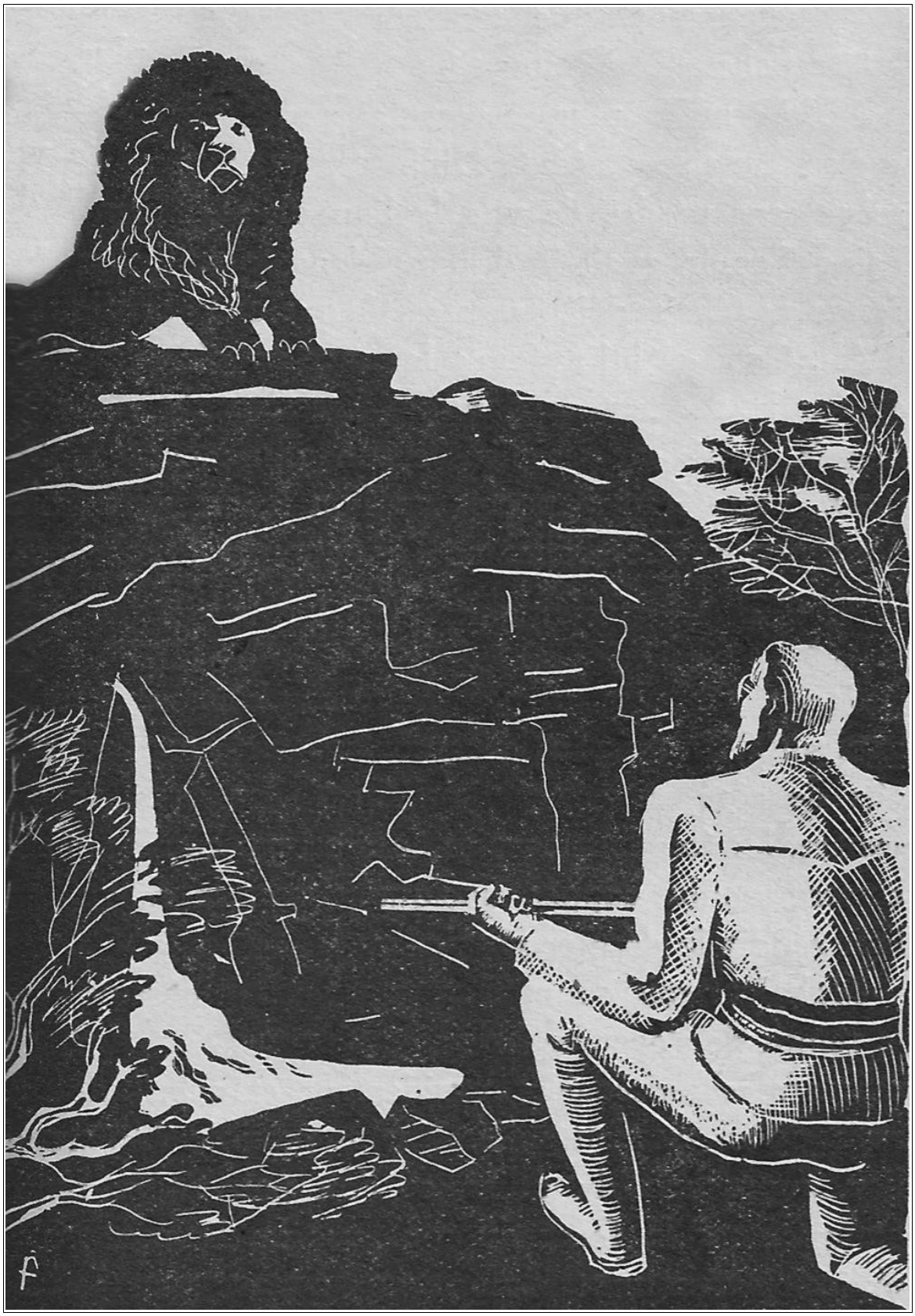
— Alors c'est moi qui tirerai, sinon, il sera trop tard.

— Pour l'amour de Dieu, attends encore, parce que...

Mais il n'achevait pas sa phrase que le Slovaque appuyait déjà sur la gâchette et tirait. Malheureusement, soit que les pièces du fusil n'aient pas été graissées depuis longtemps, soit que les ressorts fussent abîmés, le petit bonhomme fit dévier le canon en tirant. Il jura en slovaque, car la crosse vint le heurter à la tête, et pensant tout d'abord à sa douleur, il sembla avoir oublié le lion. Celui-ci s'était redressé en un clin d'œil. Ouvrant ses yeux largement, il poussa un rugissement qui fit trembler la terre, et prit son élan. Heureusement, Lenoir n'avait pas perdu son sang-froid. Il visa l'œil gauche du fauve et cria en même temps au Slovaque :

— Vite, saute de côté !

C'est ce que ce dernier fit promptement, s'aplatissant presque contre la paroi du rocher. Le docteur n'eut pas le temps de se rendre compte si son coup avait porté. Déjà, le lion sautait, pour, la seconde d'après, s'abattre sur lui. Lenoir visa de nouveau, et envoya une balle dans la région du cœur de l'animal ; au même moment, il exécuta un bond de côté, si impétueusement, que son corps vint buter contre les branches des mimosas.



Ouvrant ses yeux largement le lion poussa un rugissement qui fit trembler la terre...

Il n'y avait plus, à leur ancienne place, que le « Père du rire », Abou Dikh, qui avait suivi toute la scène sans perdre de vue le lion un seul instant. A peine Lenoir avait-il disparu dans le taillis, que le fauve touchait déjà la terre, à quelques centimètres d'Ali. Celui-ci lui enfonça la lance en pleine poitrine et recula prestement dans la direction du taillis où Lenoir, remis sur ses pieds et un grand couteau à la main, s'apprêtait à porter au lion le coup de grâce, pour peu que les balles ne l'eussent pas touché mortellement.

Par bonheur, c'était inutile. L'animal, traversé par la lance, s'affaissa et poussa un rugissement bref et expirant. Un frisson le parcourut, son corps se pencha de côté, et ramenant d'abord les pattes sous le ventre, les étendant ensuite de nouveau comme si elles eussent voulu happer quelque chose, le magnifique lion rendit le dernier soupir.

Mais les trois courageux voyageurs n'eurent guère le temps de s'occuper de son cadavre. D'autres rugissements se succédaient rapidement et avec une telle rage, qu'aucun doute n'était plus possible. Un second lion approchait du puits, et l'on pouvait se rendre compte, par la force du son, que la distance qui le séparait des hommes diminuait à chaque seconde.

— Allah il Allah ! se lamentait la voix du cheik. Assad bey, le dévorateur de troupeaux, a tué les trois téméraires et maintenant il s'apprête à les manger. Il avait sa femelle près de lui, qui a entendu les coups de fusil, et qui accourt maintenant pour prendre part au festin. Elle se ruera sur nous et nous dévorera comme les autres. Vos corps sont perdus, amis, mais sauvez vos âmes, en récitant avec moi la soura du croyant qui est la vingt-troisième du Coran !

— Tais-toi ! lui cria Lenoir de l'autre côté du rocher. Nous sommes en vie, et le lion est mort. Par tes lamentations, tu attires sur toi la sultane, qui ne tardera pas à te bouffer tout vivant.

— Allah kérim. Dieu est miséricordieux, répondit le lâche. Je me tais, mais tuez-la, de grâce, et qu'elle aille rejoindre son mâle dans le coin le plus obscur de l'enfer !

— C'est certainement la lionne qui arrive, précisa le Slovaque. Il me faudra recharger mon fusil. Mais où diable ai-je mis ça ? Il cherchait ses munitions dans les poches et Lenoir, impatienté, lui lança : C'est absurde. D'ici à ce que tu aies fini de recharger ton fusil, la lionne sera déjà là. Mettez-vous tous les deux en sûreté. Ta lance est brisée, Abou Dikh, allez, fichez le camp, et laissez-moi seul.

— Mais ma balle pèse une demi-livre, alors que la tienne...

— Allez ouste ! et vite, interrompit Lenoir. Sinon, tu es perdu !

Il avait chargé sa carabine et se plaça au même endroit où il avait abattu le lion. Absorbé par sa besogne, il ne remarqua pas que des deux autres, seul Ali était parti. Ouskar Istvan, lui, n'avait pas quitté la place. Il s'était dissimulé dans le taillis, où il finit, non sans peine, par retrouver sa balle dans une poche de sa ceinture et recharger son énorme engin de chasse.

Maintenant, la voix de la lionne était toute proche. La bête, furieuse et rugissant sans arrêt, suivait les traces de son compagnon. Elle fit le tour des touffes et apparut soudain à l'angle du puits. Lenoir se dressa, afin que le fauve pût le voir ; et en effet, la lionne l'aperçut, et d'un bond, elle s'aplatit contre le rocher pour mieux calculer son élan. Au même moment, l'explorateur pressa la détente. Un quart de seconde après, l'animal bondissait et recevait une seconde balle en pleine poitrine. Lenoir fit un saut et culbuta presque deux fois. Il se trouvait maintenant derrière la bête, ce que celle-ci comprit fort bien, et elle s'apprêtait déjà à se ruer sur son ennemi, lorsqu'un nouveau coup partit de l'intérieur du taillis. Ouskar déchargeait son fusil presque à bout portant, et la lionne, qui rugissait de douleur et de rage, reçut la demi-livre de plomb dans sa gueule grande ouverte. Elle s'abattit sur le sol, reprit une seconde son aplomb, mais ce ne fut que pour recevoir sur son crâne les coups furieux que le Slovaque lui assénait avec la crosse de son arme.

— Allah rhinalek, criait celui-ci, Allah iharkilik, ïa afrid el afrid ! Ech khalak, ïa kelb, ïa kelb, ïa omm el kilab. Allah te maudisse, Allah te brûle, Satan : Comment te sens-tu, maintenant, chienne, mère de chienne ?

Il s'approcha de la bête et voulut la toucher de son poing. Mais Lenoir, qui examinait la lionne, retint son bras et lui dit :

— Attention, ces bêtes ont la vie dure. Achevons-la d'abord.

Et en prononçant ces paroles, il déchargea encore une balle dans le front du félin.

En ce moment même, Abou Dikh, qui avait entendu leurs voix, revint vers eux et leur demanda :

— Avez-vous vaincu ? Peut-on venir ?

— Oui, répondit le Slovaque. Nous avons vaincu. Nous avons envoyé le dévorateur des troupeaux et sa femelle au pays de la mort. Nous les avons percés de part en part, et abattus avec la crosse de mon glorieux katil-elfil auquel personne ne saurait résister.

Abou Dikh saisit les pattes du lion et les balança à droite et à gauche, afin de s'assurer qu'il était bien mort.

— Tu vois, comme ils se laissent faire ! dit Ouskar, fier comme un paon, et tortillant les onze poils de sa moustache. Il suffit d'avoir parlé à ces bêtes avec nos balles, pour que maintenant, ils se laissent taquiner comme de jeunes chats.

— Hadji Ali a eu aussi sa part dans la lutte, rappela Lenoir au Slovaque. Nous saurons bientôt qui, de nous trois, a donné aux fauves le coup de grâce, car c'est à celui qui les a achevés qu'appartiendra leur peau. Maintenant, apportez une flammèche, pour que nous allumions le feu.

Quoique les Arabes et les djélabis n'eussent pas perdu un mot, ils n'osaient encore approcher du lieu où gisaient les lions. Ce ne fut que lorsque les deux hommes apparurent pour emporter quelques branches enflammées, que les plus courageux sortirent enfin de derrière les bagages, et que le cheik se hasarda à demander :

— Êtes-vous encore en vie ?

— Que non pas. Tu ne vois pas que nous sommes morts ? lui lança le Slovaque. Allez, venez, et contemplez notre œuvre. Sans nous, le roi du désert et sa gozé-el-assad[22] vous eussent dévorés comme des moutons. Nous les avons tués sans qu'ils aient osé toucher à un seul de nos cheveux !

Le groupe des Arabes et des djélabis le suivirent, non sans hésitation et quand ils aperçurent les cadavres des fauves, ils restèrent immobiles. Ils attendirent que le feu fût rallumé, et lorsque les flammes éclairèrent le pelage luisant des lions, et que les trois chasseurs improvisés les prirent par les pattes, ils se décidèrent enfin à s'approcher tout à fait, et à examiner les bêtes mortes. Leur peur disparut comme par enchantement, et le cheik, levant ses deux bras vers le ciel, prononça d'une voix solennelle :

— Allah il Allah, vé Mohamet ressoul Allah. Il a créé le Ciel et la Terre, les plantes et les animaux, et à la fin les hommes. Gloire à lui !

[--- Exemple de texte non traduit ---]

Et quand tout a été créé, il créa le musulman, afin qu'il soit le seigneur de toutes les choses créées. Même les animaux les plus puissants lui sont soumis, et s'ils ne lui obéissent pas, il les tue d'une main vigoureuse. Ce tueur de chevaux, de chameaux, de bovins et de moutons qui est couché devant nous avait faim. Au lieu de se contenter de la chair d'un halouf[23] ou d'un wawi[24] impurs, il a eu l'audace de vouloir nous dévorer, nous les préférés du Prophète qui règne au Paradis. Il avait amené sa femme, qui n'est même pas sa femme légitime, car quand il l'a épousé, aucun kadi n'a signé l'acte de mariage. Ils voulaient notre sang. Ils se réjouissaient de notre viande et du bon goût de nos os. Ils voulaient nous dévorer sans Chall et

22 La femelle du lion.
23 Sanglier.
24 Chacal.

Zet[25], sans Zibd et Bahahr[26], tout comme un Racham[27] qui dévore une Dibb[28]. Mais Allah était près de nous. Nous avons prié la sainte Fatiha et la sourate Yâ Sîn[29], dont les paroles protègent le croyant en danger. Puis viennent sur nous le courage des héros et la force de la victoire. Nous avons pris les armes et envoyé le diable mangeur d'homme et sa diablesse en enfer, où ils rôtissent maintenant dans le feu éternel et personne ne les mangera. Nous triomphons, et les enfants de nos enfants ainsi que leurs petits-enfants et arrière-petits-enfants nous loueront. Dans toutes les villes et les villages, on parlera de nous et en plus, les Musikadschi taperont sur les timbales et joueront de toutes les cordes. Mais maintenant, nous voulons profiter de notre victoire et retirer les peaux. Mais avant nous devons leur montrer à quel point nous les méprisons et que pour nous, les grands héros qui n'ont jamais connu la peur, ils sont des saletés et des vers de terre !

[------]

Ayant dit, il cracha sur les deux cadavres. Les Homr et les autres djélabis suivirent son exemple, et manifestèrent leur joie en piétinant et en frappant sauvagement les corps inanimés. Après cette cérémonie qui dura près d'un quart d'heure, le cheik sortit un grand couteau et dit :

— Ils ont maintenant senti et entendu combien ils sont méprisables à nos yeux. Il est temps maintenant que nous leur enlevions la peau pour nous en le vêtir comme d'un ornement. C'est aux vainqueurs qu'appartient la peau des vaincus. Quand nous serons de retour aux tentes des Homr, les hommes nous envieront, et les femmes nous accueilleront avec des louanges.

Les autres Arabes avaient également dégainé leurs couteaux, mais d'un geste, Lenoir les arrêta.

— Halte ! s'écria-t-il. Certes, nous allons dépouiller ces bêtes. Mais à qui revient donc les peaux ?

— Aux vainqueurs, je l'ai dit ! répondit le cheik.

— Et qui sont les vainqueurs ?

— Nous tous !

— Nous tous ? Les peaux devront alors être coupées en quatorze morceaux ?

— Non, car alors elles n'auraient plus aucune valeur. Mais tu sais que je suis le cheik ! Et c'est le cheik qui reçoit les peaux !

— C'est curieux. Te prendrais-tu pour le vainqueur ?

— Naturellement. N'étais-je pas présent ?

— Et même le plus noble des vainqueurs ? Là, tu te trompes, cheik. Ne sais-tu pas qui je suis ?

— Oui, tu es un effendi, dit le cheik d'un ton un peu dédaigneux.

— Il y a cent catégories d'effendis, expliqua Lenoir.

J'ai, sous mes ordres des effendis sans nombre, et le dernier d'entre eux a bien plus de mérite que toi. Le plus noble des vainqueurs, c'est moi, cheik, car avant que ces animaux ne meurent, tu voulais fuir. Personne ne chantera tes prouesses et ton courage !

— Effendi, tu m'offenses de nouveau !

— Non, cheik, je ne t'offense pas ; je veux seulement t'avertir que rien ne vaut d'être présomptueux. Ces lions n'appartiennent qu'à trois personnes ici, à moi, à Hadji Ali et à Ibn-el-Jidri. Personne d'autre n'a le droit sur leurs peaux.

— Nous ne pouvons admettre ceci. Tu peux même être l'effendi de tous les effendis, tu n'en

25 Vinaigre et huile.
26 Beurre et épices.
27 Vautour.
28 Hyène.
29 Note winnetou.fr : sourate 36.

es pas moins un ghiaour, et les ghiaours n'ont aucun droit dans ce pays. Nous sommes les serviteurs d'Allah, et c'est nous qui prendrons les peaux. Et si tu t'y opposes... Le cheik s'arrêta et jeta un regard circulaire.

— Et si je m'y oppose ? demanda le Roumi.

— Nous t'y forcerons ! conclut le cheik d'un ton menaçant, en avançant la main dans laquelle il tenait encore son couteau.

A ces mots, Lenoir se dressa devant lui, et lui posant la main sur l'épaule, il lui dit d'un ton ferme :

— Vous vous êtes cachés à la vue du lion, tandis que nous, nous avons lutté et vaincu. Crois-tu vraiment que nous ayons peur de vous ? Si vous ne remettez pas tout de suite vos couteaux dans vos poches, je vous abats comme des chiens.

Il sortit son revolver, et à l'instant même, tous les couteaux disparurent.

— Et il y a encore une chose que je tiens à te dire, continua-t-il. De même que tu tiens ta religion pour la seule vraie, moi, c'est la mienne que j'estime telle. Chacun a le droit, et même le devoir de penser ainsi. Aussi je n'essaie point de combattre ta foi, et je ne te mésestime pas parce que tu as une religion différente de la mienne. Mais j'ai le droit de demander la même chose de ta part. Et si tu m'appelles encore une fois ghiaour, je répondrai à cette offense par quelques coups de cravache. Tu peux y compter, car je tiens toujours ma parole !

Menacer un bédouin de coups de cravache est la pire des offenses. Le cheik sursauta ; ses hommes firent entendre un murmure.

— Effendi, s'écria-t-il, sais-tu ce que tu dis ?

— Oui, je le sais, et ce que je dis, je le fais. Tu m'as traité de ghiaour, et moi je t'ai menacé d'un coup de fouet. Nous sommes quittes !

Les Arabes n'osèrent plus dire un mot ; ils se retirèrent et s'écartèrent du foyer. Ils s'assirent plus loin et tinrent des conciliabules à voix si basse qu'on ne distinguait aucune de leurs paroles ; seuls leurs regards parlaient clair, et ils ne promettaient rien de bon.

Les huit djélabis, qui avaient pris parti pour le Roumi, durent employer toutes leurs forces à traîner les cadavres jusqu'au campement. Là, on les écorcha et l'on commença l'examen des corps pour déterminer laquelle des blessures avait été mortelle. La chose n'était guère facile, et l'on tomba finalement d'accord pour que la peau du lion revînt à Lenoir, et que Ouskar et Ali se partageassent la peau de la lionne.

— Moi, je prendrai la tête, dit le Slovaque. Et Ali aura la queue.

— Je n'en veux pas, répondit celui-ci. Pourquoi aurais-tu la tête ? Nous couperons la peau en long. Comme cela, chacun aura une moitié de la tête et une moitié de la queue.

Mais le Slovaque refusa avec indignation. Et les deux djélabis de s'injurier, de marchander, de se chamailler, si bien que le Roumi dut intervenir. Il leur demanda :

— Que voulez-vous faire avec les peaux ?

— Moi, je vais m'en vêtir, dit la Slovaque.

— Et moi aussi, dit Ali.

— Alors, on ne peut la couper en long, car les morceaux seraient trop étroits. Coupez la peau au milieu, et vous tirerez au sort. L'un aura la tête, et l'autre la queue.

La proposition du Roumi fut aussitôt acceptée, mais le sort se montra favorable au Slovaque, et il reçut le haut de la bête.

— Allah kérim, dit-il en riant. J'obtiens ce que j'avais voulu. Maintenant, tu ne seras pas seulement « le Père du rire », mais aussi « le Père de la queue », Abou-el-daneb.

Hadji Ali voulut donner à son visage une expression terrifiante, ce qui eut pour résultat de

faire croire aux autres qu'il se tordait de rire.

— Et toi, répondit-il à Ouskar, tu t'appelleras désormais « le Père de la gueule », car tu as reçu la gueule, et ce n'est que justice, car la tienne est grande comme celle d'un hippopotame, et tu l'as constamment ouverte pour offenser les autres. Si seulement tu avais autant de noms de villes et de villages dans la tête que moi, tu pourrais être plus instruit, et t'appeler « le Père de la courtoisie », Abou'l latif. Mais cela, tu n'y arriveras jamais.

— Et toi, rétorqua Ouskar, si tu savais le latin comme moi.

Mais Lenoir, qui voulait mettre un terme à cette discussion, l'interrompit et lui demanda en français :

— Est-ce que vous savez vraiment le latin aussi bien que vous le dites ?

— Moi savoir latin épatamment bien. Moi appris latin de moussié Wagner, et déjà dire à vous faune et flore.

— Oui, mais vous l'avez dit à l'envers.

— Cela arrivé par erreur. Je comprendre trrrrès bien aussi zoologie et botanique.

— Eh bien, qu'est-ce que la zoologie ?

— Zoologie, c'est être tout ce qu'il y a dans herbier.

— Et la botanique ?

— Botanique, c'est être tout ce qui est animal hommes et singes, et insectes et poissons.

— Encore à l'envers ! La zoologie c'est la science des animaux, et la botanique, la science des plantes.

— Cela arrivé aussi par petite erreur. Moi étudié Horace et Virgile ?

— Et quoi encore ?

— Astronomie.

— Tu sais ce que c'est que l'astronomie ?

— Moi pas savoir ce que être astronomie ? C'est être addition, multiplication, carré et rectangle.

— Et la mathématique alors ?

— La mathématique, c'est être la Voie Lactée, et comètes et étoiles et lune.

— Encore à l'envers.

— C'est être pardonnable. Grand professeur aussi confondre balai avec parapluie. Moi avoir tant de choses en tête, que peut aussi arriver confusion, par hasard, une fois, deux fois.

Lenoir ne put s'empêcher de rire, et il se tourna vers les djélabis, qui préparaient la peau du lion selon toutes les règles d'un art savant. C'était là leur témoignage de gratitude envers le Roumi, qui les avait sauvés du roi du désert...

# CHAPITRE IV

## ABOU-EL-MOT

Mais le désert recelait d'autres dangers. Malgré la lutte victorieuse qu'il avait livrée aux fauves, Lenoir n'oubliait point qu'une caravane suspecte suivait la sienne, et il avait toutes raisons de croire que ce djich[30] était de connivence avec les Homr. La plus grande prudence s'imposait donc, et il convenait, jusqu'à nouvel ordre, de surveiller étroitement ses compagnons, et de mettre les djélabis au courant de ses appréhensions.

Il appela donc le Slovaque auprès de lui et lui dit à voix basse, pour ne pas être entendu par le cheik :

— Sais-tu que depuis ce matin, nous sommes suivis par un djich ?

— Allah, tu dis qu'un djich est sur nos traces.

— Je n'en suis pas absolument certain, mais j'ai de fortes raisons de le supposer.

Il exposa aux djélabis les observations qu'il avait faites avant d'arriver au Bir Aslan, les conversations qu'il avait eues avec le cheik, et tout ce qui l'incitait à croire que les hommes, dont les oiseaux lui avaient permis de soupçonner l'approche, devaient être en rapports avec ses Homr en vue de quelque mauvais coup.

— Si tout ce que tu dis est exact, seigneur, je ne peux que partager ton avis. Les hommes suivis par les oiseaux ne peuvent qu'appartenir à un djich, déclara le Slovaque.

Nous devons donc nous attendre à une attaque, et prendre des mesures. Ne crois-tu pas, maître, que le mieux que nous ayons à faire serait d'abattre tout de suite tes Homr ?

— Non. D'abord, je n'ai jusqu'à présent aucune preuve certaine que mes appréhensions soient fondées. Et même si nous avions cette preuve, je serais contre ce que tu proposes. Je ne peux décider la mort d'un homme que lorsque je considère cette décision comme absolument nécessaire. Or, tel n'est pas le cas ici.

— Alors, riposta le Slovaque, quittons tout de suite cet endroit dangereux.

— Cela non plus n'est guère indiqué, objecta Lenoir. Ici, nous savons du moins ce qui peut nous attendre. Ce rocher, comme ces touffes de mimosas nous assurent un bon point d'appui. Si par contre, nous poussions vers la plaine, le djich nous suivrait et nous prendrait au dépourvu. Nous ignorons totalement le nombre des hommes qui peuvent nous attaquer. Nous ne sommes que neuf, et même si nous repoussions leur attaque, cela nous coûterait probablement quelques morts ou blessés. Et de toutes façons, il est à craindre que les Homr se rallient au djich et fasse cause commune avec lui. Cela aggraverait notre situation. Ici, au moins, nous les avons à l'œil, et je suis d'avis qu'il vaut beaucoup mieux rester et attendre tranquillement les événements.

— Mais nous ignorons quand nous serons attaqués par ces canailles. Et nous ne pouvons pas rester sans cesse les yeux aux aguets et le fusil à la main.

— Cela n'est même pas nécessaire, si nous prenons des mesures de précaution. Tout d'abord, il nous faudra laisser le feu s'éteindre. Il nous aveugle, et d'autre part, une fois éteint, les Homr eux-mêmes ne verront rien de ce que nous ferons. Faisons-leur accroire que nous nous préparons au

30 Caravane de pillards.

sommeil. Dès que les flammes seront éteintes, nous nous installerons près du rocher. Comme cela, nous serons barricadés derrière les bagages et les chameaux, et protégés par le taillis. Entre temps, je tâcherai de découvrir l'endroit où se trouve maintenant le djich.

— Comment veux-tu le découvrir ?

— Mais, je vais tout simplement aller à sa rencontre. Il avançait, comme nous, du côté de l'est, et c'est fort probablement dans cette direction qu'ils doivent se trouver.

— Mais tu cours au-devant d'un grand danger, maître. On te verra, tu seras massacré.

— Sois tranquille. Ils ne me verront pas. Je n'avancerai qu'avec précaution et en rampant sur le sol.

— On te verra quand même, car la couleur claire de ton haïk[31] te trahira.

— Je vais l'enlever avant. La couleur de mes pantalons et de mon koutran[32] est plus foncée et presque identique à celle du sol.

— N'importe. Ils te découvriront malgré cela. Les étoiles brillent avec tant d'éclat, qu'on voit presque clair, et puis, quel est l'homme qui sache ramper comme un serpent ?

— Je l'ai appris. Pendant mon séjour en Iéni-dunya[33], je me suis souvent trouvé en compagnie de chasseurs célèbres, et il nous fallait prendre garde car le pays pullulait d'indiens sauvages. C'est là que j'ai appris à m'approcher d'un homme sans même qu'il puisse en concevoir le soupçon.

— Mais leurs chameaux t'éventeront. Laisse-moi te donner une eau dont l'odeur est agréable à ces animaux, et qui les empêchera de s'agiter a ton approche. Quand tu seras près du djich, verses-en quelques gouttes sur ton vêtement et comme cela tu seras tranquille.

Ce disant, il alla vers son âne et rapporta un petit flacon.

— Prends-le. C'est du milh-ennuchadir[34].

Lenoir le mit dans sa poche, en remerciant le fidèle Slovaque. Entre temps les braises du feu, qu'on avait cessé d'alimenter, cessèrent de rougeoyer et toute cette partie du campement plongea dans l'obscurité. Les djélabis s'étaient couchés pour faire croire aux Homr qu'ils s'apprêtaient à prendre un peu de repos, et pendant que, dans le camp du cheik, le feu lançait de hautes flammes vers la nuit, Lenoir, enlevant son burnous, et se dissimulant dans l'ombre se faufila le long du taillis et disparut dans l'obscurité.

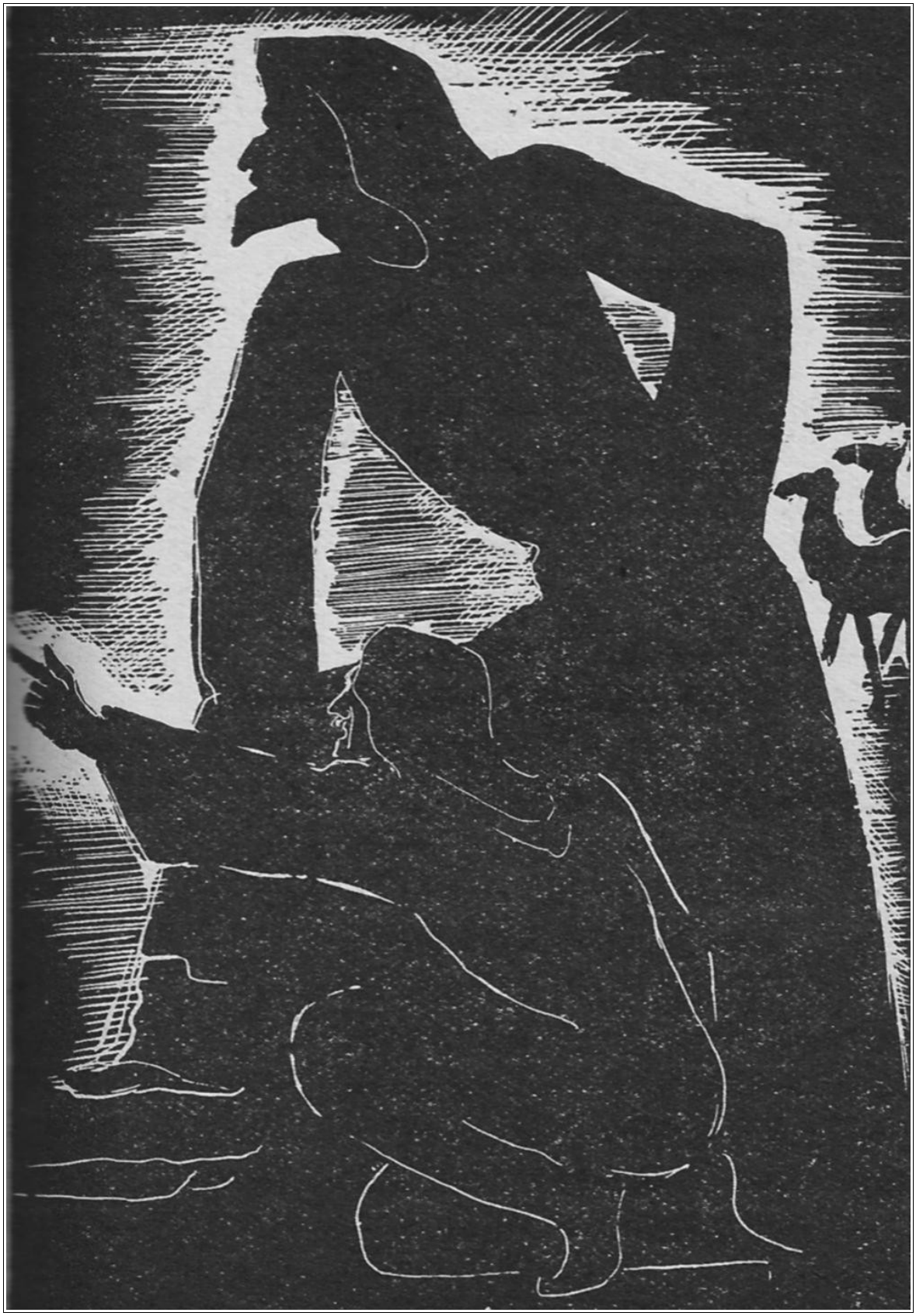
Le sol était sablonneux, et les pas du Suisse[35] ne faisaient aucun bruit. Il marcha ainsi pendant une dizaine de minutes, et il ne voyait absolument rien. Il pensait déjà avoir pris une mauvaise direction, lorsque tout à coup, il perçut un léger cliquetis, comme celui de deux armes entre-choquées. Et en même temps, l'odeur caractéristique des chameaux vint frapper ses narines.

Il ralentit ses pas, n'avançant qu'avec une prudence extrême. Bientôt, il aperçut devant lui des silhouettes sombres et immobiles. C'étaient des ombres grises, ramassées dans la position accroupie des Orientaux, et aucun mouvement ne les trahissait, de telle sorte qu'on eût pu les prendre pour des monticules de sables.

Lenoir se jeta à terre et rampa avec des précautions infinies. Il décrivit un grand cercle vers la droite, supposant, avec raison, que les hommes du djich tendaient tous leurs sens vers la direction du Puits, la direction d'où il venait précisément. Malgré la lumière diffuse des étoiles, on ne pouvait le distinguer du sable. Quelques minutes après, il aperçut les silhouettes des chameaux et il en put compter douze. Un peu plus loin se tenaient les hommes, douze également, et Lenoir perçut très indistinctement le son de leurs voix chuchotantes.

---

31 Burnous.
32 Veste.
33 Amérique.
34 Ammoniaque.
35 Note winnetou.fr : erreur de traduction. Lenoir est français et non suisse.



C’était un homme qui devait mesurer au moins deux mètres...

Comment faire pour écouter ce qu'ils disaient ? Deux chameaux étaient assoupis tout près d'eux. Une idée traversa l'esprit du Roumi, et sans tarder, il la mit à exécution. Se rappelant le conseil du Slovaque, il sortit le flacon d'ammoniaque et en arrosa sa veste. Instantanément, les bêtes tendirent le cou dans la direction de Lenoir, et leurs naseaux frémirent comme pour aspirer cette odeur enivrante. Encouragé par ce succès, le Roumi rampa vers les corps des deux bêtes, et bientôt, il atteignit l'une d'elles. Il se blottit contre son grand corps et commença à le gratter doucement. Le chameau satisfait, émit un grognement léger, et Lenoir se haussa un peu pour se rendre exactement compte de la situation. Il était caché par la masse de la bête, derrière laquelle se trouvaient les hommes, enveloppés dans leurs burnous gris. Habitués à l'obscurité, les yeux du Roumi distinguaient fort bien leurs silhouettes, dont l'une dépassait d'au moins une tête la stature des autres. C'était un homme qui devait mesurer au moins deux mètres, ce qui est une rareté chez les Arabes. Il se tenait un peu à l'écart de ses compagnons, comme s'il voulait marquer, par cela même, sa situation privilégiée, et sa voix, lente et grave résonnait étrangement dans l'ombre. Lenoir tendit l'oreille et perçut les mots suivants :

— Non, nous n'avons pas besoin de nous en convaincre par nous-mêmes. Nous avons vu les traces, et cela peut nous suffire. C'étaient uniquement des ânes, au nombre de huit, et qui voyagerait sur des bourriques ? Des djélabis. Ordinairement, ces marchands sont lâches, et nous n'avons pas à les craindre. Leur présence au Bir Aslan ne peut que nous réjouir, car en même temps que nous nous emparerons du butin du ghiaour, nous mettrons la main sur leurs marchandises.

— Faudra-t-il tuer également les djélabis ? demanda l'un des hommes. J'en serais fâché, car ces marchands sont des personnes utiles, et de plus, ils obéissent à la loi du Prophète. Mais l'étranger, c'est un ghiaour et le shéïtan[36] n'a qu'à s'emparer de son âme !

— Le soleil t'aurait-il frappé la cervelle ? Est-ce le moment d'avoir pitié ? Comment peut-on avoir la bêtise de laisser huit témoins en vie. L'étranger se trouve sous la protection de son consul, et si celui-ci apprend sa mort, il ne cessera de crier vengeance jusqu'à ce qu'on nous ait pris et tués tous.

— Mais nous ne dirons pas aux djélabis qui nous sommes !

— Décidément, tu es aussi bête qu'un chacal. Et s'il y avait parmi eux un djélabi qui nous connaisse ?

— Celui-là, je t'accorde que nous pourrions le rendre muet pour toujours.

— Autant les massacrer tous. Et puis, n'oublie pas qu'ils pourraient me reconnaître même s'ils ne m'ont encore jamais vu. Allah a été trop généreux en donnant à mon âme un corps de géant. Ce n'est pas toujours agréable de se distinguer des autres, comme moi.

[--- Exemple de texte non traduit ---]

On sait que je suis un chasseur d'esclave. Ça déjà assez que les francs, qu'ils soient damnés, aient interdit le commerce des esclaves à Khartoum. Maintenant, même ici à Faschodah, il y a un Mudir qui ne laisse pas passer un seul navire négrier, de sorte que nous devons toujours décharger les bateaux et prendre le long et pénible chemin terrestre. Ce Mudir me surveille particulièrement. Si je tombe entre ses mains et qu'il y a un seul esclave avec moi, je suis perdu. S'il apprend aussi que je veux créer un goum avec mes hommes, si Allah m'en donne l'occasion, alors la fin de ma vie est proche, ce que le prophète voudra bien empêcher, car je désire partager avec vous le prix de milliers d'autres nègres. Ces huit Dschelabis, sauront dès qu'ils me verront que je suis Abu el Mot, et me dénonceront au Mudir demain. Celui-ci sait dans quelle région je chasse les noirs ; il sait aussi approximativement quand je dois traverser son territoire avec ma caravane d'esclaves, et donc il me surveillera avec une grande attention. C'est déjà difficile maintenant de lui échapper, ce sera impossible après. Non, les Dschelabis doivent mourir !

[------]

36 Diable.

Si tu as pitié de ces hommes, retourne-t'en chez toi, et mange du dourrha. Moi, je n'ai pas besoin d'aides dont le cœur soit en laine.

En disant ces mots, il tira son couteau d'un geste significatif. Ce que voyant, l'autre s'empressa de lui dire :

— M'as-tu jamais vu pleurer en enfonçant mon couteau dans la poitrine d'un homme ? Pourquoi serais-je devenu tout d'un coup une femmelette ? Parce que j'ai eu une fois une pensée pitoyable ? Sache que je serai le premier à plonger mon poignard dans le cœur d'un de ces djélabis.

— Je l'espère aussi. Un chasseur d'esclaves doit savoir tuer sans ciller des yeux. Demain, quand le soleil se lèvera sur le désert, les vautours se seront régalés de tant de viande, qu'ils ne pourront même plus prendre leur vol. Et neuf squelettes blanchiront sur le sable. Cependant que nous, nous emporterons les marchandises à Kakah[37], où nous en obtiendrons ce que nous voudrons.

— A Kakah ? Mais alors, il nous faudra aller au nord-est, et revenir vers le Nil. Pourquoi n'irions-nous pas à Fachoda ?

— Sans doute, Fachoda est plus près et c'est un meilleur marché que Kakah. Mais je n'y trouverais pas de preneur pour les objets du ghiaour. Tandis que dans l'autre ville, je connais un agent qui emportera volontiers la marchandise à Khartoum, pour l'y vendre à mon compte.

— Est-ce qu'on ne soupçonnera pas, là-bas, la provenance de la marchandise ?

— Non, celui dont je te parle n'est pas un enfant. Il saura leur raconter une histoire quelconque, qu'ils croiront. D'ailleurs, nous aurons bientôt une autre bonne affaire à régler. Un messager, que Omm-et-Timsah[38] m'a envoyé de notre Séribah[39], m'a communiqué que deux blancs viennent d'arriver, un jeune et un vieux, qui ramassent, comme notre ghiaour du Bir Aslan, des cafards, des plantes et des serpents, qu'ils mettent dans des flacons. Ils ont des serviteurs nègres, un tas d'armes, et plusieurs gros ballots de ces marchandises qui, comme vous le savez, servent comme monnaie au Soudan. Ces Roumis s'immiscent avec une insolence sans précédent dans nos régions. Ils croient en Isa Ben Miriam[40], qui a enseigné qu'il ne devrait pas y avoir d'esclaves puisque les nègres, eux aussi, sont les fils d'Allah. Si nous ne les tuons pas, cette croyance se répandra partout et ruinera notre commerce. C'est pourquoi les deux blancs mourront, comme mourra le ghiaour, qui dort maintenant au Puits du Lion.

— Ne penses-tu pas qu'il essayera de se défendre ?

— Non, nous ne lui en laisserons pas le temps. Notre attaque surviendra comme la foudre, et il n'aura pas même le temps de saisir ses armes. Le cheik viendra tout à l'heure — comme nous en avons convenu — nous dire l'endroit exact où dort le Roumi, avec les djélabis. Nous pourrions même les tuer pendant leur sommeil ; comme cela ils pourront aller en enfer sans même se réveiller. Peut-être n'ont-ils même pas rechargé leurs fusils avec lesquels ils ont tenté tout à l'heure d'effrayer les lions.

— Allah il Allah : A quel danger avons-nous échappé ! s'exclama l'un des hommes. Le dévorateur des troupeaux aurait bien pu nous attaquer, nous aussi.

— Non, car il a sa demeure à l'est du Puits, et il y est sans doute retourné. S'il était venu dans notre direction, les chameaux l'auraient sans doute trahi par leur inquiétude. Ils sont parfaitement tranquilles. C'est que le « Père à la grosse tête » est loin. Mais assez parlé maintenant. Le cheik pourrait arriver d'un instant à l'autre. Faisons attention.

La conversation était terminée, et Lenoir jugea opportun de se retirer. Il rampa aussi lentement et avec autant de précaution qu'il l'avait fait en arrivant, et dès qu'il eut gagné quelque distance, il se redressa et courut dans la direction du rocher. Arrivé à quelques centaines de mètres du camp, il

37 Note winnetou.fr : Kaka ou Kouka, ville du royaume de Kanem fondé vers le VIIIe siècle.
38 « La mère des crocodiles. »
39 Camp retranché des chasseurs d'esclaves.
40 Jésus, fils de Marie.

ralentit de nouveau, et veilla à ce que les Homr ne l'aperçussent pas ; il réussit à se faufiler sans être remarqué, et dès qu'il fut auprès des djélabis, il leur raconta tout ce qu'il avait entendu au camp de Abou-el-Mot.

— Connaissez-vous cet homme ? leur demanda-t-il.

— Oui, nous en avons entendu parler. C'est un homme terrible.

— L'essentiel, observa le Roumi, c'est qu'ils ne peuvent plus nous prendre au dépourvu. Nous savons où ils se trouvent et ce qu'ils ont l'intention de faire.

— Mais nous ne savons point, remarqua le Slovaque, à quelle heure ils viendront.

— Oh si ! Le cheik ira chercher le djich, et comme nous le verrons partir — le feu n'est pas encore éteint là-bas — nous saurons à peu près l'heure de l'attaque.

— Les abattrons-nous à coups de fusil ?

— Non. Ils sont douze, et nous ne sommes que neuf. Mais comme c'est nous qui les surprendrons maintenant, et non pas eux, nous leur serons supérieurs. Bien entendu, nous ne resterons pas ici. Nous les attendrons cachés dans les touffes de mimosas. Dès qu'ils passeront à côté de nous, nous bondirons sur eux, et chacun assommera son adversaire à coups de matraque. Il faut qu'un seul coup suffise. Avec les trois qui resteront nous aurons jeu facile. Il ne faudra recourir aux armes qu'en cas d'extrême nécessité. Ceux que nous ferons prisonniers, nous les emmènerons à Fachoda, et les mettrons à la disposition du Moudir[41].

— Et que deviendront les Homr ?

— Leur sort dépendra de leur conduite. Je suppose qu'ils ne prendront pas tout de suite part à l'attaque. Ils laisseront ce soin au djich, l'essentiel, c'est que nous visions bien et du premier coup.

— Sois sans crainte, maître, l'encouragea le Slovaque, je retournerai ma carabine à éléphant, et je manierai la crosse comme je l'ai fait tout à l'heure avec la lionne.

— Et moi, dit Hadji Ali, j'ai encore la moitié de ma lance. Ça fait une admirable matraque. Qu'Allah ait pitié de celui sur la tête duquel je vais l'essayer.

Les autres djélabis étaient d'accord avec le plan du Roumi, et ils consentirent à ne pas tuer l'ennemi d'autant plus volontiers, qu'ils espéraient obtenir une récompense des autorités de Fachoda. Chacun s'arma qui d'un bâton, qui d'une lourde pierre, anxieux de voir enfin partir le cheik.

Les Homr étaient persuadés que le Roumi et ses djélabis dormaient d'un profond sommeil. Le cheik se leva de sa place, et vint vers les hommes afin de s'assurer de leur sommeil. Il leur posa une question quelconque — c'était seulement pour voir s'ils répondraient — et n'ayant reçu aucune réponse, il s'approcha et se baissa sur le corps de Lenoir, qu'il toucha au bras. Le Suisse ne bougea point, et le cheik, sûr de son fait, s'en fut vers l'ouest, dans la même direction qu'avait prise le Roumi. Une minute plus tard, Lenoir se leva à son tour et suivit pendant quelques centaines de mètres le cheik qui courait vers le camp du djich. Puis, il revint vers ses compagnons et leur dit :

— Allez hop ! Il est temps. Cachons-nous dans les taillis, mais doucement ; il ne faut pas que les Homr nous entendent.

Il les conduisit vers le bout du taillis, à l'endroit où les touffes devenaient plus rares, et chacun se dissimula derrière un arbuste. Ils attendirent une bonne demi-heure. Puis, tout d'un coup, des pas se firent entendre du côté du rocher, et bientôt, ils discernèrent les silhouettes des douze chasseurs d'esclaves, avançant lentement l'un après l'autre. Lenoir reconnut le cheik à la tête du groupe ; à l'arrière-garde s'érigeait la haute stature d'Abou-el-Mot. Le Slovaque, qui se trouvait à quelques mètres seulement du premier des pillards, qu'accompagnait le cheik, entendit celui-ci chuchoter quelques mots. Il distingua des lambeaux de phrases : « ...à droite, ... dorment... Moi, je vais...

41 Note winnetou.fr : Fonctionnaire égyptien placé à la tête d'une province et exerçant des fonctions analogues à celles des préfets en France.

moment est venu ». Après quoi, il s'éloigna et disparut à l'ouest du rocher, vers le camp des Homr.

— Maintenant, en avant ! ordonna Abou-el-Mot d'une voix sépulcrale. Qu'Allah donne à vos couteaux la vertu de la mort !

Mais à peine avait-il prononcé ces mots, que le Slovaque, impatient de combattre, sortit de derrière son arbuste, et, visant le premier des pillards, lui asséna un tel coup de crosse, que l'Arabe s'abattit en hurlant et en gémissant comme s'il trépassait. Lenoir calcula que le Slovaque avait commencé deux ou trois minutes plus tôt qu'il ne l'eût fallu, mais il était trop tard maintenant pour réparer cette erreur de tactique. Il sortit à son tour de derrière sa touffe, et fut imité par tous les djélabis. Les coups pleuvaient de tous côtés sur les Arabes abasourdis, et Abou-el-Mot, qui ne savait que penser, s'écriait :

— Quels sont ces diables ? Enfoncez-leur vos poignards dans le cœur !

— Sauvez-vous ! hurlait un autre, nous sommes trahis par le cheik.

Entre temps, Lenoir avait déjà assommé deux pillards, mais Ali, qui abattait son bout de lance sur la tête d'un autre, derrière lequel se trouvait le Roumi, eut moins de chance. L'Arabe s'enfuit à temps, et la lance vint heurter la tempe de Lenoir lui-même.

— Allah, t'ai-je tué, maître ? s'écria, effrayé, « le Père du rire ».

— Presque, répondit le Français, qui chancelait sous le coup.

Mais tout de suite, il reprit son sang-froid et ordonna à ses compagnons :

— Laissez-les fuir. Nous ne devons pas quitter la place à cause des Homr. Il eut à peine la force de prononcer ces derniers mots, et pressant sa main contre sa tempe, un terrible bourdonnement dans l'oreille, il alla s'appuyer contre le rocher.

Aucun des djélabis ne poursuivit les pillards en fuite. Seul le Slovaque ne put s'empêcher de courir après l'un d'eux, qui avait buté contre une pierre. Il lui asséna un formidable coup de crosse avec son Katilelfil, et le traîna triomphant derrière lui jusqu'au pied du rocher.

Mais là, ce n'étaient que lamentations et plaintes.

— J'ai assommé notre effendi ! pleurait Ali, dont la ligure était ravagée d'horribles grimaces de désespoir.

— Es-tu fou ?

— Non, mais j'ai été trompé par un de ces pillards de malheur, qui a pris la fuite sans attendre que je l'assomme.

Se tournant vers Lenoir, le Slovaque lui demanda avec angoisse :

— Effendi, effendi, es-tu mort ?

— Pas encore, répondit le Roumi, en secouant la faiblesse à laquelle il avait momentanément succombé et en ramassant son fusil tombé à terre.

— Allah kérim ! Ce « Père de la queue » a été frappé d'aveuglement et il faut que nous le...

— Silence ! lui ordonna Lenoir. Nous avons mieux à faire. Il y a ici cinq membres du djich, ce n'est guère beaucoup, mais nous nous en contenterons. Attachez-les bien, car ils ne sont sûrement pas morts, mais seulement étourdis.

Il se dirigea ensuite vers l'angle du rocher, d'où l'on pouvait surveiller le camp des Homr et il remarqua non sans satisfaction, que leurs visages exprimaient la plus vive inquiétude.

— Avez-vous encore assez de cordes ? demanda-t-il aux djélabis.

— Oui, effendi, répondit le Slovaque, un djélabi en a toujours assez sur lui.

— Alors, n'hésitons pas. Allons, attachez les Homr aussi.

— Je veux bien. Mais se laisseront-ils faire ?

— Essayons toujours !

Lenoir alla de nouveau à l'angle du rocher. Les Arabes attendaient toujours près du feu ; ils avaient bien entendu les coups de fusil et les cris, et en déduisaient que l'attaque ne s'était pas déroulée selon le vœu des pillards ; mais ils ignoraient complètement ce qui s'était passé, et la sagesse leur enjoignait de se tenir tranquilles et d'attendre les événements.

Tout à coup, ils virent approcher le Roumi, qu'ils pensaient n'être plus qu'un froid cadavre.

— Avez-vous entendu les coups de revolvers ? leur demanda celui-ci.

— Oui, répondit le cheik. Qui était-ce ? Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Est-ce que je sais ? Je dormais, quand tout à coup, je fus réveillé par le vacarme, et je m'aperçus que les djélabis n'étaient plus là. J'allai les chercher, et entendis des coups de fusil dans la direction de l'est. Vous, vous étiez réveillés. Vous devriez savoir mieux que moi ce qui s'est passé.

— Nous ne savons rien, effendi ; absolument rien. Nous croyions que les coups avaient été tirés par vous, et avons supposé qu'un troisième lion avait fait son apparition.

— Alors, il a dû engloutir les djélabis l'un après l'autre, car ils ont disparu sans laisser de traces. D'après moi, il s'est passé autre chose, et si tu veux, nous irons voir ensemble.

— Je veux bien, effendi. Tout de suite.

Le cheik brûlait d'impatience de savoir où il en était. Mais à peine avaient-ils tourné l'angle du rocher, qu'il vit tous les djélabis réunis autour du Slovaque.

Mais ils sont tous là, s'écria le Homr, saisi de stupeur. Qu'est devenu ce djich ? demanda-t-il, mais, se rendant compte trop tard de son imprudence, il ne put rétracter sa question.

— Le djich ? Ah ! fit Lenoir. Tu admets donc que tu étais au courant. Je ne t'aurais pas cru si sincère !

— Le djich — ô effendi — le djich est... est... j'ai...

Le cheik ne savait comment s'en tirer, et il bégayait lamentablement.

— Il suffit ! coupa le Roumi. Allez, les gars, attachez-le ! En même temps il lui ferma la bouche avec un chiffon et cria très haut, pour qu'on pût l'entendre de l'autre côté du rocher : Suef el Abalik, vite, le cheik te demande.

Lenoir connaissait les noms de tous les Homr qui composaient la caravane du cheik, et il était sûr que l'appelé suivrait l'ordre. En effet, Suef arriva sans retard. Sans perdre un mot, le Roumi le prit à la gorge, le jeta à terre et le fit attacher et déposer près de son chef.

Il ne restait plus que deux Homr près du feu. Leur prise fut un jeu d'enfant. Accompagné de six des djélabis — deux furent laissés avec les prisonniers — Lenoir se rendit au camp et en un clin d'œil, chacun des Arabes fut immobilisé par trois des arrivants. Quelques jurons furent toute leur défense, et bientôt, une corde solide s'enroulait autour de leurs bras et de leurs jambes. On les laissa près du feu, et l'on traîna les autres, Homr et hommes du djich, jusqu'à ce qu'ils fussent tous réunis au même endroit. Les pillards étaient revenus de leur étourdissement, mais ils faisaient semblant d'être évanouis, ce qui n'empêcha pas Lenoir de les voir entr'ouvrir de temps en temps leurs paupières et chercher à examiner leurs vainqueurs.

Lorsque tout fut terminé, le cheik crut de son devoir de s'enquérir des motifs qui avaient amené le Roumi à procéder de la sorte.

— Allah sait tout, mais ses desseins sont insondables, commença-t-il. A vous cependant, je peux demander pourquoi vous nous avez attaqués et attachés.

— Tu le sais aussi bien que nous : répondit Lenoir.

— Je ne sais rien, effendi, rien !

— Ne mens pas ! Je te connais, et je n'ignore rien de tes calculs. Pourquoi es-tu venu à notre camp ? Pourquoi m'as-tu touché au bras, pour t'assurer si je dormais ou non ? Pourquoi es-tu parti

chercher le djich ? Hein, pourquoi ? Réponds, canaille !

— Allah akbar. Dieu est grand ! Ce fut là tout ce que le cheik sut répondre. Son seul espoir était qu'Abou-el Mot ne fût pas loin, et qu'il vînt les délivrer de ce chien de chrétien.

Sur ces entrefaites, les gardes que Lenoir avait postés autour du camp, vinrent informer le Roumi qu'ils avaient aperçu l'ombre d'une hyène, qui pouvait cependant être un homme rampant à quatre pattes. Lenoir les suivit séance tenante. Accompagné par son fidèle Slovaque, il fit le tour du rocher et vit bientôt une forme animale, qui se tenait accroupie entre l'étang et le rocher.

Dois-je abattre cette dibb[42] par trop curieuse ? demanda Ouskar.

— Attends. Il me semble, à moi aussi, que cette dibb n'est qu'un homme. Il marche à quatre pattes pour induire le garde en erreur. Heureusement il nous tourne le dos. Rampons sans bruit vers lui, et nous verrons ce qu'il en est.

Ils obéirent et se traînèrent à terre jusqu'à environ deux mètres de la forme accroupie. C'était un homme, en effet, et lorsque le Slovaque fut à quelques pas de lui, il prit son élan et s'abattit sur le pillard qui eut juste le temps de sauter de côté. Il se redressa et tenta de fuir, mais Lenoir le rejoignit en quelques enjambées et lui immobilisa les bras en les lui tirant sur le dos.

— Vite une corde ! cria le Roumi à Ouskar.

— Je n'en ai plus, répondit piteusement celui-ci, en se relevant.

— Viens tirer alors mon mouchoir de la poche de mon pantalon.

Ce qui fut fait. L'homme essaya de se défendre, mais il ne put rien contre la force herculéenne du Français. Il fut ligoté et on le traîna jusqu'au camp.

— Qui t'envoie ici ? lui demanda Lenoir d'un ton rude.

Comme il ne recevait pas de réponse, il lui plaça le canon de son revolver derrière l'oreille et menaça :

— Parle, ou je t'abats !

— Abou-el Mot ! fit l'homme, en prononçant le nom à peine distinctement.

— Tu venais espionner notre camp ?

— Oui.

— Où se trouve le reste du djich ? Dis la vérité, sinon, tu es perdu. Je saurai m'en assurer.

— Dans la direction du Sud.

— A quelle distance ?

— A dix coups de fusil d'ici.

— C'est bien. Et maintenant, en avant !

On peut s'imaginer la fureur des Homr, en voyant ce nouveau prisonnier. Leur espoir de salut devenait de plus en plus mince, et ils regardaient le Roumi avec des yeux remplis de haine.

Celui-ci tira un coup de revolver en l'air, qui fut sans doute entendu par Abou-el-Mot. Lenoir voulait lui faire croire que la balle avait fait justice de son espion. Sur quoi, se faisant accompagner par Ouskar et par Ali, qu'il considérait comme les plus courageux de toute la caravane des djélabis, il partit à la recherche du djich. Le « Père du rire », qui n'avait pas d'arme, s'en fit prêter une par l'un des marchands.

Ils allèrent droit au sud. Après quelques centaines de mètres, ils firent un crochet à droite et bientôt, ils virent les haïks des pillards scintiller à la lueur des étoiles. Comme ils avaient enlevé leurs burnous, les pillards n'eussent pu les distinguer du sable environnant.

Lorsqu'ils furent arrivés à cent mètres du groupe, ils tirèrent plusieurs coups de fusil, espérant moins le tuer que les mettre en fuite.

42 Hyène.

— Bon ! Je pense qu'ils ne reviendront pas de sitôt ! dit le Slovaque en riant.

— Et ils n'enverront plus d'espions ! confirma Ali, en exultant. Allah nous a été favorable, et nous a fait vaincre un ennemi redoutable.

— Tais-toi, « Père de la queue » ; lui lança dédaigneusement Ouskar. Tu as le toupet de dire que tu as vaincu l'ennemi, alors que tu as failli tuer notre maître ? Ce n'est pas sur tes prouesses qu'on fera un chant épique.

— Ni sur les tiennes, « Père de la grande gueule ».

— Assez chamaillé ! leur ordonna Lenoir, qui marchait devant eux. Toi aussi, tu as commis une lourde erreur, Ibn el Djidri.

— Moi, fit le Slovaque ahuri.

— Oui, toi. Je voulais m'emparer d'Abou-el-Mot, mais comme tu n'as pas attendu mes ordres, et que tu t'es jeté trop tôt sur les hommes du djich, tu m'as rendu cette tâche impossible. Tu aurais dû laisser les hommes avancer encore de quelques pas.

— Mon courage était trop grand, effendi. Je n'ai pu le freiner. J'espère que tu me pardonneras mon impatience.

— Je te pardonne, mais sache qu'avant de reprocher leurs erreurs aux autres, il est préférable de penser aux siennes.

— Oh, effendi, les reproches que j'ai faits à Ali ne signifient pas grand'chose. « Le Père du rire » est mon meilleur ami, et nous nous aimons bien. Nous sentons mieux notre amitié quand nous nous querellons comme deux vieilles commères. Pas vrai, mon bon Hadji Ali ?

— C'est vrai, confirma Ali avec gravité. Allah a lié nos cœurs de sorte qu'ils battent comme s'ils n'étaient qu'un. Mais nos connaissances sont d'une catégorie par trop différente. Et alors, il nous est impossible de nous entendre sur certaines questions. N'est-ce pas Ouskar ? Il ne nous reste qu'à prier le Prophète de rendre les choses meilleures.

Lorsque les trois compagnons furent de retour au camp, Lenoir prit ses dispositions afin d'empêcher toute surprise de la part d'Abou-el-Mot. Il posta encore une sentinelle devant le groupe des chameaux, et une autre devant les bagages. Puis, inspectant les abords du camp, il revint vers les prisonniers, dont il examina les cordes. Et ce n'est que lorsqu'il se fut assuré par lui-même que tout était en ordre, qu'il s'étendit sur le sol pour reposer un peu ses membres. A ses côtés se trouvait le Slovaque, et un peu plus loin, Ali, l'ami inséparable d'Ouskar.

— As-tu jamais été à Fachoda ? demanda Lenoir à celui-ci, en français cette fois-ci.

— Ah oui, moussié. Souvent, trrrrès souvent !

— On te connaît là-bas ?

— Ha, ha ! Moi connu là de toutes pierres. Moi avoir souvent été là.

— As-tu jamais vu le Moudir, à qui je dois me présenter et livrer les prisonniers ?

— Moi rencontré lui dans la rue ; lui, appeler Ali Effendi, aussi trrrrès souvent Abou hamsa miah[43].

— Cela, je le sais. Il est, d'après ce qu'on dit, très sévère, surtout avec ceux qui exercent le métier de marchands d'esclaves. Chaque fois qu'il en attrape un, son verdict est : cinq cents coups de fouet dans le dos. C'est pourquoi on l'appelle le « Père des cinq cents ».

— Trrrès exact, moussié. Quand nous donner demain à lui djich et les homr, chaque avoir cinq cents coups, salés et poivrés. Mais lui préfère donner coups sur plante des pieds.

— Mais est-ce qu'un homme peut supporter cinq cents coups sur la plante des pieds ?

— Moi pas savoir, moussié, parce que moi jamais reçu autant de coups. Mais quand les coups ou reçoit sur le dos, le prisonnier mort, sûrement. Allah, écoutez, moussié. Vous avoir entendu bruit

43 Le père des cinq-cents.

dans taillis ?

Lenoir avait entendu. Il ordonna aux djélabis de se taire et d'écouter comme lui. Le silence étant rétabli, on pouvait maintenant entendre une sorte de ronflement, comme si quelque bête cherchait une trace sans la trouver.

— Allah nous protège ! s'écria l'Arabe. Ce n'est qu'un petit lionceau, car si c'était un adulte, il serait depuis longtemps sur nous. Ce jeune animal n'a pas encore l'odorat très expérimenté, et il cherche. S'il nous voyait, il aurait sûrement peur et s'enfuirait.

— Un jeune lion, tu dis ? Je voudrais bien l'attraper vif ! s'exclama le Roumi.

— Si tu y tiens, nous pourrons essayer. Mais il faut être prudent, car nous ignorons son âge. D'ailleurs, ce n'est peut-être qu'une hyène, qui aura été attirée par l'odeur de la viande fraîche de lion.

— Je vais voir.

Lenoir prit son fusil et quitta le feu. Mais il n'avait pas encore dépassé la zone éclairée, qu'il aperçut devant lui un tout petit lion, de la taille d'un chien. En le voyant, l'animal se colla à la terre, dirigeant sur l'homme un regard furieux et étonné en même temps.

— Vite, des couvertures ! cria le Français à ses compagnons. Des couvertures, dépêchez-vous !

Hadji Ali et le Slovaque, les seuls qui n'avaient pas peur, accoururent tout de suite avec les couvertures demandées. Ne perdant pas un instant de vue le petit fauve, Lenoir réunit les couvertures, et d'un mouvement rapide, les lança sur le lionceau. Celui-ci n'avait fait aucune tentative de défense, et quand il se vit enveloppé par les tissus sombres, il eut peur.

Il hésita, se débattit un peu, mais déjà, le Roumi était sur lui et le maintenait sous le poids de son corps. Cependant, ce n'était pas chose facile, car le jeune animal disposait d'une force musculaire peu ordinaire. Il réussit plusieurs fois à se relever, mais le Roumi le rejetait chaque fois au sol, soucieux de ne pas être égratigné par les griffes de son adversaire.

Une corde ! demanda-t-il au Slovaque, qui suivait amusé, le combat.

— Une corde ! commanda celui-ci à son tour aux djélabis qui se tenaient à quelque distance.

On lui en lança une, et en quelques secondes, le jeune « dévorateur des troupeaux » fut ficelé comme un saucisson.

— Hamdoulillah — Dieu soit loué ! s'écria Hadji Ali. Nous avons tué le grand lion et la grande lionne. Maintenant, nous avons pris leur petit. Regardez-le, il n'est même plus capable de grogner. Aïab aaleïhou — honte sur lui !

L'animal prisonnier fut mis près du feu, sous la garde de toute la caravane. Il ne faisait aucun mouvement et semblait mort.

[--- Exemple de texte non traduit ---]

— Allah soi loué ! soupira le cheikh, soulagé. Nous sommes sauvés. Il est lié et ne peut plus nous dévorer maintenant !

— Il aurait été préférable qu'il t'ait dévoré, répondit le Hongrois, car demain nous te livrerons au Mudir, qui t'en fera donner cinq cents. Alors tu réaliseras que les dents du lion sont plus clémentes que le fouet de la justice. »

— Je suis un Ibn el Arab libre ! Qui peut me battre ? répliqua le homr.

— Comment te nommes-tu ? Libre ? Ne voies-tu pas et ne sens-tu pas que tu es prisonnier ? Qui pourrait nous empêcher de te donner autant de coups qu'on veut ? Tu l'as mérité. Mais nous sommes trop fiers pour le faire. Mais demain, le fouet parlera à ta peau jusqu'à ce que tu souhaites avoir été dévoré par le lion.

[------]

— Lion appartenir à vous, s'adressa le Slovaque à Lenoir. Nous avoir aidé, mais vous l'avoir pris. Vous quoi faire avec ?

— De Fachoda, j'enverrai mes collections à Khartoum, où j'ai un ami qui les fera expédier dans mon pays. Je lui enverrai également le petit lion. Peut être pourra-t-il l'expédier vivant en France.

— Là, on mettra petit lion dans ménagerie ? Dans jardin botanique ?

— Non, dans jardin zoologique, l'imita Lenoir en riant.

— Mais comment nous transporter le prisonnier ?

— Très facile. On l'attachera, comme on attachera aussi les hommes du djich et les Arabes du cheik. Chacun sur un chameau, puisque nous en avons gagné cinq.

— Mais les prisonniers être six. Un chameau trop peu.

— Eh bien alors, que le cheik marche à pied. Il l'a bien mérité, cette canaille.

Déjà, le ciel s'était éclairé, vers l'est, d'une lueur pâle. L'aube, brève sous cette latitude, fit rapidement place au jour éclatant des Tropiques.

# CHAPITRE V

## JUSTICE AU BORD DU NIL

Pendant que les djélabis disaient la prière du matin, Lenoir, aidé du Slovaque, s'occupa à arracher les dents du lion et de la lionne, pour les emporter comme trophées. Puis, lorsque la caravane fut formée, on reprit le chemin du désert. Les Arabes, attachés, étaient assis sur les chameaux; seul, le cheik suivit convoi à pied, ce qui ne laissait pas de l'humilier profondément.

La région qu'ils traversaient était absolument plate ; plus on approchait du Nil, et plus l'air devenait humide. Bientôt, les touffes d'herbes de plus plus denses alternèrent avec le sable sec, et on aperçut à l'horizon quelques villages de Chillouks, au milieu de champs de dourrha.

Les Chillouks étaient connus comme des tribus pillardes et sauvages, mais ce que Lenoir redoutait davantage, c'était qu'ils n'aperçussent les Homr prisonniers — avec lesquels ils étaient en lutte.

Heureusement, les djélabis connaissaient la région par cœur, le « Père des onze poils » assura à son maître qu'il conduirait la caravane sans aucun dommage jusqu'à Fachoda. En passant à proximité d'un village de Chillouks, la caravane dut avancer au galop, car quelques habitants semblèrent avoir reconnu les Homr, et poussaient des cris terrifiants, brandissant des lances et des massues. Le cheik dut courir aussi vite qu'il put, pour ne pas être traîné par terre, attaché qu'il était au chameau monté par le Roumi. Il pleurait de rage et de honte, car rien ne aurait humilier le cheik d'une tribu autant que d'être obligé de traverser une agglomération étrangère à pied.

Bientôt, le village fut dépassé, et le Slovaque, montrant du doigt une masse noire à l'horizon, cria à Lenoir, qui était à l'arrière de la caravane :

— Regardez, maître, c'est Fachoda !

En effet, on apercevait au loin les toits des cabanes et des huttes qui constituaient la localité, et se dressant au-dessus d'elles, les murailles qui entouraient les édifices du gouvernement.

— Où habiterez-vous, toi et les djélabis ? demanda Lenoir au Slovaque.

— Chacun de nous, répondit celui-ci, a un ami ou quelque connaissance dans la ville, qui nous hébergera. Et toi, demanda-t-il au Roumi, où iras-tu ?

— Moi ? Mais chez le Moudir, naturellement.

— Tu as donc une teskiré[44] avec toi ? s'enquit Ouskar avec respect.

J'ai même un hattichérif[45] du vice-roi, et encore d'autres lettres de recommandation.

— Dans ce cas, conclut le Slovaque, tu seras reçu comme un prince, et tu n'auras rien à craindre. Veux-tu que je te Conduise directement au palais du Moudir !

— Oui, car je demanderai une audience non seulement pour moi, mais aussi pour vous. Nous lui remettrons les prisonniers tout de suite, et il serait bon qu'il entende votre récit.

— Allah bénisse leur dos et là plante de leurs pieds ! s'écria Ouskar, ils n'échapperont pas aux

44 Passeport.
45 Lettre de recommandation très stricte.

cinq cents coups.

Peu après, la caravane faisait son entrée dans Fachoda. Le palais du Moudir et la caserne des troupes étaient entourés de hautes murailles crénelées. Sur la surface supérieure des murs on voyait plusieurs canons, et la nuit, des patrouilles de garde se relayaient, occupant le chemin de ronde et surveillant la campagne du côté des Chillouks, toujours turbulents.

Lorsque le convoi fut parvenu à l'une des portes de la ville, un garde demanda à Lenoir ce qu'il désirait. Le Roumi lui présenta le hattichérif, et après que le papier eut passé par tous les officiers de la garnison, Lenoir reçut de la part du mir-alaï[46] communication que le moudir daignait lui accorder audience.

Ce fut d'ailleurs avec les marques de la plus profonde politesse que le commandant de la garnison de Fachoda reçut le Roumi. Il le salua même avec un « Salam aleïk » très révérencieux, d'autant que dans la plupart des cas, un musulman n'emploie, vis-à-vis d'un chrétien, que la formule abrégée « salam ». Un plus grand honneur encore était réservé au Français. Le Moudir le conduisit en effet dans le sélamlik[47], ou il le pria de prendre place sur un divan. Tout de Suite après, sur un signe de l'hôte, apparurent plusieurs serviteurs nègres ; les uns apportèrent une petite table, d'autres y disposèrent de petites tasses en forme d'œuf, dans lesquelles ils versèrent du café moulu qu'ils arrosèrent d'eau bouillante.

Lorsque les deux hommes eurent bu plusieurs tasses, un autre nègre apporta des pipes, déjà bourrées d'un tabac parfumé. Avec quelques charbons brûlants, ils allumèrent leurs tchibouks[48], et ce n'est qu'à ce moment que le moudir donna le signal de la conversation. En effet, jusqu'alors, aucun des deux n'avaient prononcé un seul mot, et tout s'était passé dans le silence le plus parfait.

Après avoir examiné les papiers de Lenoir, le chef de la garnison de Fachoda lui dit, avec une amabilité exquise, qu'il était le bienvenu dans sa maison :

— Tu es sous là protection du khédive, dont la volonté soit toujours l'étoile qui nous guide. J'ai lu ton nom dans le hattichérif, et je sais maintenant que c'est toi celui que j'attendais.

— Tu savais donc que je viendrais ? répondit, étonné, Lenoir.

— Oui. Moumtas Pacha, le gouverneur, mon supérieur immédiat, m'en a informé par lettre. Il t'a connu à Khartoum, et me prie de prendre grand soin de toi. Aussi suis-je anxieux d'accomplir tes désirs, dans la mesure où cela est en mon pouvoir, et je t'annonce dès à présent, qu'un messager t'attend avec une missive.

— Une missive ? Et de qui ? demanda le Roumi, très flatté des égards dont il était l'objet.

— C'est une lettre de ton frère, qui se trouve actuellement dans le pays des Niam-niam, et il t'écrit qu'il t'attend là-bas.

— Il est donc déjà chez les Niam-niam ? s'écria Lenoir, tout joyeux d'apprendre cette nouvelle. Il est parti de Zanzibar vers l'ouest, tandis que moi, je suis descendu du Caire vers le Sud. C'est en effet chez les Niam-niam que nous nous étions proposé de nous rencontrer.

— Eh bien, il t'écrit à ce sujet une longue, longue lettre. Ton frère l'a envoyée avec un messager très jeune mais très intelligent. Allah l'a gratifié d'un esprit profond, et il est plus raisonnable que bien des gens âgés. Il demeure depuis plusieurs jours chez moi, et il t'attend avec impatience. Tu ne viens pas directement de Khartoum ?

— Non. Je suis allé de Khartoum à Kordofan, afin de connaître les gens, les bêtes et les plantes de ce pays. Je suis passé à Darfour, et j'ai réussi à rassembler une importante collection de plantes et de peaux, assez lourde pour exiger plusieurs chameaux. J'ai l'intention de l'envoyer d'ici à Khartoum, d'où j'espère qu'on pourra la faire expédier en Europe.

---

46 Colonel.
47 Appartements de réception intime.
48 Pipe.

Sur un signe de l'hôte apparurent plusieurs serviteurs nègres.

Tu peux me la confier ; je l'y ferai transporter... D'après ce qu'on m'a rapporté, toi et ton frère devez être des hommes bien courageux. Ne savais-tu pas que ta vie était en danger à Kordofan, et surtout à Darfour ?

— Je le savais. Mais mon amour de la science était plus grand que la crainte du danger.

— Allah t'a protégé de sa main. Vous autres chrétiens êtes des gens sans peur, mais bizarres. Un musulman remercie Allah de lui avoir donné la vie, mais il ne la mettrait pas en danger pour quelques herbes ou pour quelques cafards. Tu ne sembles pas avoir rencontré de mauvaises gens sur ta route ?

— Oh, que si. Mais je sais comment on traite cette sorte d'engeance. Pas plus tard qu'hier, j'ai échappé à la mort, car on devait m'assassiner.

Hier ? sursauta le moudir ; et par qui donc devais-tu trouver la mort ? Qui a osé te toucher ? Mais j'y pense ; hier, tu devais te trouver déjà sur le territoire que je régis !

— En effet, c'était au Puits du Lion !

— Cet endroit appartient à ma moudirié. Quelles sont les gens dont tu as à te plaindre ?

Ce sont des Arabes el Homr, que j'avais loués pour transporter mes bagages jusqu'ici.

— Les Homr ne sont pas sous ma juridiction. Je ne peux les punir que si je les attrape sur mon territoire.

— Ils y sont, répondit Lenoir en riant. Ils se trouvent dans la cour, attachés et prisonniers.

— Comment ? Tu les a ramenés ici ? Raconte, raconte tout ce qui s'est passé ?

Le moudir était au comble de l'étonnement, et sa curiosité semblait ardente. Aussi écouta-t-il le récit du Roumi avec une attention croissante, et il ponctuait chaque épisode d'exclamations et de gestes émerveillés. Quand son hôte eut terminé, il jeta son tchibouk, qui était depuis longtemps éteint, et s'exclama : — Mais tu es un héros, un véritable héros ! Et pourtant, ces chiens ont eu l'audace de s'attaquer à toi. Ils vont implorer la miséricorde d'Allah, et aussi la mienne, mais ni lui, ni moi, n'aurons pitié d'eux. Tu as nommé un certain Abou-el-Mot. Le connais-tu ?

— Non, mais j'ai entendu dire que c'est un marchand d'esclaves de très mauvaise réputation.

— Je puis même dire qu'il est le plus redouté de ces brigands. Malheur à quiconque tombe entre ses mains. Mais pourquoi ce « Père du rire » t'a-t-il empêché de l'attraper ? Maintenant, il me faudra attendre de longs mois pour avoir de nouveau l'occasion de m'emparer de lui. Car il est sûrement retourné dans sa sériba d'Omm-et-Timsa, d'où il ne sortira pas de si tôt.

— Sais-tu où se trouve cette sériba ?

— Naturellement. Il n'y a pas d'autres dans toute la région qui ait acquis une aussi triste célébrité par les atrocités qui s'y commettent ! Elle est située loin d'ici, dans le Sud, au pays des Niam-niam.

— Au pays des Niam-niam ? s'écria Lenoir terrifié. Mais c'est la région où se trouve actuellement mon frère.

— Je ne saurais te dire s'il se trouve dans les mêmes parages, car le pays des Niam-niam est très étendu.

La sériba de ce pillard se dresse dans le territoire de la tribu des Makrakas.

— C'est la première fois que j'entends le nom de cette tribu.

— Le messager envoyé par ton frère appartient justement aux Makrakas.

— Cela prouve que mon frère y est précisément. J'espère qu'Abou-el-Mot ne faisait pas allusion à lui, en parlant de deux Européens arrivés là-bas pour étudier les plantes et les animaux. Je l'ai entendu, de mes propres oreilles, dire qu'il les tuerait dès qu'il mettra la main sur eux.

— Ton frère a-t-il un compagnon de voyage ?

— Non pas, que je sache. Il ne m'a jamais parlé d'emmener quelqu'un avec lui.

— Alors, il ne peut s'agir de lui. Tranquillise-toi. Nous parlerons de cela à l'envoyé de ton frère ; il saura nous donner tous les renseignements. Mais en attendant, je procéderai au jugement des Homr. Je vais tout d'abord interroger les djélabis.

En disant cela, il battit des mains ; un serviteur noir parut, auquel il donna quelques ordres. Cinq minutes après, plusieurs officiers firent leur apparition dans la salle, et prirent place aux côtés du moudir, en qualité d'assistants. Presque en même temps, on introduisit les djélabis, auxquels le moudir intima de raconter brièvement ce qui s'était passé la veille au Bir Aslan. Bien entendu, leurs dépositions concordaient en tous points avec le récit du Roumi.

Pendant ce temps, les Homr étaient restés dans la cour sous la garde de quelques soldats. On leur avait enlevé les pièces de tissu qui leur servaient de chaussure, et à un signe de l'officier de garde, on les amena dans la salle d'audience, où ils furent suivis par plusieurs Kawass, munis de kourbatch (fouets).

En entrant dans la salle, ils ne saluèrent point le moudir. Plus fiers que les Arabes sédentaires, les Arabes libres et nomades se considèrent comme leurs supérieurs, et ils vont même jusqu'à considérer l'Egyptien comme un esclave, comme un « serf du pacha ».

Le cheik, qui n'avait pas encore avalé la rage qui l'avait tenaillé pendant toute la marche du Puits jusqu'à Fachoda, n'attendit même pas que le moudir lui adresse la parole. Il s'écria d'une voix courroucée :

— On nous a attaqués par ruse, et on nous a attachés avec des cordes. Heureusement que nous nous trouvons aujourd'hui dans un endroit où il y a des juges, et j'espère que nous obtiendrons gain de cause. Nous sommes des Arab-el-Homr libres, et personne n'a le droit de nous commander. Pourquoi ne nous délie-t-on pas ? Je ferai un rapport au khédive et lui dirai comment ses serviteurs entendent traiter des Beni-Arab.

Mais cette harangue obtint un succès tout à fait différent de celui escompté par le cheik. Les sourcils du moudir s'étaient dangereusement froncés pendant le discours du Homr, et maintenant, il éclata :

— Chien, fils de chien, qu'oses-tu dire ? Tu t'appelles un Arabe libre ? Tu veux faire un rapport au pacha ? Si tu ne sais pas que tu n'es qu'un ver sordide auprès de moi, je te le ferai savoir séance tenante. Vous êtes entrés ici sans incliner vos têtes ne fût-ce que d'un pouce. Il n'y a pas un officier, ni un effendi qui refuse de me saluer, et vous, hyènes puantes, qui êtes emmenés devant moi comme des criminels, vous osez faire cela ? Je vous montrerai comment on se prosterne devant ses maîtres.

Et s'adressant aux soldats, il leur ordonna :

— Jetez-les à terre. Et donnez à chacun vingt coups.

Un des kawass apporta tout de suite une sorte de tréteau en bois, supporté seulement par deux pieds. Ils le dressèrent au milieu de la salle, et dès que tout fut prêt, les kawass empoignèrent un des Homr, le mirent sur le tréteau les pieds vers le haut, et l'attachèrent solidement. On lui retira les babouches qu'il portait aux pieds, et l'un des bourreaux, prenant un bâton gros comme un doigt, lui appliqua vingt coups sur la plante des pieds. Le Homr grinçait des dents pour ne pas crier, mais dès le cinquième coup, il éclata en un sanglot lamentable dont retentit toute la salle. Lorsqu'on le détacha du tréteau, il ne put si tenir debout et resta à terre, gémissant et maudissant.

Ses compagnons subirent le même sort. Puis, le moudir reprit la parole et demanda en désignant Lenoir :

— Cheik, connais-tu cet effendi ?

Le cheik, qui avait reçu deux fois plus de coups que ses camarades, gémissait aussi deux fois plus haut qu'eux, et ne répondit pas tout de suite.

— Si tu ne veux pas parler, je t'apprendrai comment on ouvre la bouche ! l'avertit le moudir.

Pour chaque réponse que vous me devrez, vous recevrez encore chacun vingt coups de bâton. Je te demande encore une fois, cheik, connais-tu l'effendi qui est assis près de moi ?

— Oui, je le connais, avoua l'autre à contre-cœur.

— Admets-tu que vous vouliez l'attaquer et l'assassiner ?

— Non. Celui qui affirme ceci, est un menteur.

— C'est moi-même qui l'affirme, c'est donc moi que tu qualifies de menteur. Cela te vaudra un châtiment plus dur. Connais-tu un chasseur d'esclaves qui s'appelle Abou-el-Mot ?

— Non.

— Cet effendi a réussi à s'approcher du djiçh pendant que tu dormais, et il a écouté leur conversation. Il t'a vu ensuite aller chez Abou-el-Mot, et revenir avec toute la bande. Tous les djélabis que voici ont affirmé la même chose. Nies-tu toujours ?

— Ce n'était pas moi. Ils ont pris quelqu'un d'autre pour moi.

— Tu es un pécheur obstiné. Ignores-tu qu'on m'appelle Abou-hamsa-miah, le père des cinq cents ? Puisque tu mens, ce qui est une grande offense à mon adresse, puisqu'en agissant ainsi tu me prends pour un homme crédule et bête à qui Allah a refusé toute intelligence, je serai pour toi un Abou-sittah-miah, un père des six-cents coups. Emmenez-le dans la cour, et donnez-lui six cents coups de fouet !

C'est ce que tu n'oseras pas faire, cria le cheik comme un forcené. Aucun être humain ne saurait supporter six cents coups de fouet. Si tu me tues, pense à la vengeance du sang. Les guerriers de ma tribu laveront l'outrage en jurant ta mort !

— Qu'ils apprennent donc, en attendant, que je m'appelle aussi Abou-sabah-miah, le père des sept cents, et pour chaque mot que tu diras encore, tu recevras cent coups de plus !

Le cheik regardait l'assistance avec des yeux teririfiés, et sur sa figure se peignait le désespoir le plus profond. Mais il n'osa plus ouvrir la bouche, et les kawass l'emmenèrent dans la cour, d'où l'on entendit bientôt ses hurlements déchirants.

— L'entendez-vous ? s'adressa le moudir aux autres Homr. S'il survit à cela, qu'il aille chez le pacha se plaindre de ma conduite. Quant à moi, je veillerai à ce que chaque homme puisse aller son chemin dans mon territoire, sans qu'il ait à redouter les attaques de brigands, comme vous. Et ceux qui me menacent ou me mentent, apprendront par le fouet que je peux m'appeler aussi Abou alfah, le père des mille. Hé toi, là-bas, continua le moudir en s'adressant à l'un des Homr. Veux-tu maintenant me dire si vous aviez l'intention de tuer cet effendi ?

— Oui, répondit celui-ci, hésitant.

Les autres avouèrent également le crime. Ils savaient qu'en niant, ils ne feraient qu'aggraver leur situation. Ils n'en avaient pas moins toutes les peines du monde à dissimuler leur dépit et leur haine.

— Puisque vous avouez, reprit le moudir, je veux être un juge miséricordieux. Vous ne recevrez donc que cinq cents coups de fouet chacun, ainsi que le veut mon surnom. Cinq cents coups suffiront pour Vous apprendre qu'il est contre les lois du Prophète de s'attaquer à un homme qui s'est confié à votre direction. Et maintenant, la séance de justice est terminée. Allah est avec tous ceux qui suivent ses volontés ; mais il détruit les malfaiteurs, en les poursuivant de sa colère.

Sur ce, il se leva de son siège, et fut suivi par tous les officiers qui avaient assisté au jugement. Lorsqu'il fut de nouveau seul avec Lenoir, il lui dit :

— Nous t'avons rendu justice, effendi. Cela se serait-il passé tout aussi vite dans ton pays ?

— La sentence, répliqua le Roumi, aurait sans doute été appliquée plus tard, car on eût instruit l'affaire un peu plus lentement.

— A quoi bon attendre ? remarqua le notable arabe. On se serait quand même convaincu de la

culpabilité des Homr.

— Sans doute.

— Aussi, le châtiment est-il exécuté chez nous bien plus vite, et c'est tout bénéfice, car le malfaiteur, dont le crime est puni tout de suite, s'en souvient bien mieux. Quelle peine aurait-on infligé chez vous à ces Homr ?

— On les aurait probablement mis en prison pour plusieurs années.

— En ceci aussi, fit le moudir non sans quelque fierté, notre justice s'avère plus prompte. Les coupables reçoivent leurs coups de bâton, et peuvent ensuite aller leur chemin.

— Mais je crois que pour un criminel, cette peine est bien trop douce, surtout s'il supporte les coup sans grand dam, conclut Lenoir.

Un sourire significatif passa sur le visage du moudir.

— C'est à Allah, répondit-il, de décider si mon verdict est trop sévère ou trop clément. Il a donné aux criminels des membres qui peuvent, ou non, supporter les coups. N'est-ce pas aussi le degré de résistance qui fait que chez vous, un prisonnier support plus facilement qu'un autre la peine de prison ? Ne te fais pas de soucis pour les Homr. Leur vie est écrite dans le Grand Livre. Ce n'est pas moi qui l'abrégera ou la prolongerai. Mais laissons maintenant les Homr à leur sort, et permets que je te conduise chez, l'envoyé de ton frère, et ensuite dans les appartements que je t'ai destinés.

Le Roumi accepta l'invitation d'autant plus volontiers, qu'il lui était fort pénible de rester dans la salle d'audience d'où l'on entendait les hurlements des Arabes châtiés dans la cour.

Après avoir traversé plusieurs pièces, qui n'étaient meublées que de banquettes disposées le long des murs, ils pénétrèrent dans une petite cour au milieu de laquelle se dressait un kiosque, dont les parois en bois étaient entièrement cachées par des plantes grimpantes. Un parfum de fleurs exquis était répandu dans l'air, et la fraîcheur qui régnait dans le kiosque était délicieuse.

— C'est dans ce pavillon que tu logeras, dit le moudir à Lenoir. Et voici le jeune homme qui a apporté la lettre de ton frère. Il te servira, et comme il sait l'arabe et la langue des Niam-niam, il pourra être ton interprète quand il t'aura conduit dans ce pays.

Le jeune nègre, qui se trouvait près de la porte du kiosque, s'inclina jusqu'à terre devant les deux hommes. Il avait à peine seize ans et était presque nu. La couleur de sa peau n'était pas tout à fait noire, mais plutôt d'un brun doré. Ses yeux étaient grands, et taillés en amande. Quant à son visage, d'un ovale presque rond, il exprimait à la fois la franchise et le courage d'un guerrier éprouvé.

Le jeune nègre avait déposé ses armes à côté de lui : un arc avec un carquois plein de flèches, un poignard dont la lame avait la courbure d'une faucille, et enfin un troumbash, sorte de boomerang australien, en fer, pourvu de pointes et de dents acérées. En dehors de ces armes en quelque sorte offensives, le jeune homme avait les bras protégés par une sorte de carapace constituée par des anneaux de métal, appelée danga-bor, et très usitée chez les nègres Bongo.

[--- Exemple de texte non traduit ---]

Les cheveux du garçon étaient ordonnés assez bizarrement mais pas d'une façon disgracieuse. Ils étaient certes laineux, mais assez longs. Tressé en fines nattes, entrelacées entre elles pour former sur la tête une couronne ronde dans laquelle était piqué un plumet multicolore et chatoyant. Autour de son front, juste à la limite de la pousse des cheveux, il portait un ornement particulier composé de crocs de chiens enfilés sur un cordon.

[------]

Le regard ouvert et respectueux en même temps qu'il dirigeait sur Lenoir plut à ce dernier.

— Comment t'appelles-tu ? lui demanda-t-il.

— Je suis le fils du Byié[49], répondit le nègre en arabe, car c'est dans cette langue que le Français l'avait interrogé. Les Sandéh (nom que les Niam-niam s'octroient à eux-mêmes) m'appellent Nouba, mais le Blanc qui m'a envoyé chez toi m'a baptisé Ben Wafa[50]

— C'est un joli nom, qui provoque la confiance. Mais quel est le nom du Blanc qui t'a envoyé ici ?

— Il s'appelle Lenoa.

— Tu veux dire Lenoir ?

— Oui, fit le garçon, mais je ne peux pas dire comme toi ; moi je l'appelle Lenoa.

— Mon nom est aussi Lenoir, et je suis le frère de celui qui t'a envoyé chez moi.

— J'en suis heureux, répondit Nouba avec franchise, car tu me plais.

Son visage était radieux, et Lenoir y lut la marque de la sincérité la plus profonde.

— Alors, c'est entendu. Tu me conduiras vers lui, n'est-ce pas ? lui demanda le Roumi.

— Entendu, effendi.

— Mais cela ne sera pas facile, insista Lenoir. Notre chemin traverse des régions peuplées par des gens qui ne sont guère les amis des Sandéh.

A ces mots, le fils du Byié saisit rapidement la main du Roumi, la baisa, et s'exclama avec joie :

— Oh, effendi, tu n'as pas appelé ma tribu par ce nom détesté de Niam-niam[51], tu l'as appelée par son vrai nom, Sandéh ! Je suis fils de roi, et ne suis au service de personne. Mais je ferai tout ce que tu me demanderas. C'est uniquement par amitié pour ton frère que je suis venu à Fachoda. Et un autre, moins malin, n'aurait pu arriver jusqu'ici. Les Nuehr et les Denkas l'auraient tué ou fait esclave.

— Et toi, tu n'as pas peur ?

— Non, car personne ne peut m'attraper. Je suis un guerrier, et j'ai déjà souvent mené nos hommes à la lutte.

Il avait dit cela avec une fierté calme, exempte de toute hâblerie.

— N'aurais-tu pas mieux fait d'amener avec toi quelques guerriers ? lui demanda Lenoir.

— Non, car on trouve plus facilement la trace de plusieurs hommes. Quand on est seul, on se dissimule bien mieux.

— Tu as marché à pied, tout le temps ?

— Non. Je me suis construit une petite floukah[52], avec une voile. Avec elle, j'ai descendu le courant du Bahr er Rohl, et puis, celui du Bahr ed Djébel. Il y avait de l'eau potable, et quand j'avais faim, j'attrapais des poissons. Une barque ennemie venait-elle vers moi, vite je dissimulais la mienne dans la broussaille du rivage ou dans les joncs des îles.

— Mais est-ce que tu connaissais le chemin ?

— Oui, car je suis déjà allé deux fois à Khartoum, où j'ai appris la langue des Arabes.

— N'es-tu jamais descendu pour t'arrêter dans une sériba ?

— Comment l'aurais-je pu, maître ? Il ne faut jamais s'arrêter dans une sériba ! Là vivent seulement des chasseurs d'esclaves. Je connais toutes les sériba de mon pays, et c'est toujours la nuit que je traversais les régions avoisinantes.

— Connais-tu une sériba qui s'appelle Omm-et-Timsa ?

---

49 Roi des Niam-niam.
50 Fils de la loyauté.
51 Niam-niam signifie dans la langue des Denkas « cannibales. »
52 Barque.

— Si je la connais ? C'est la plus dangereuse pour nous autres Sandéh, car elle est située à la frontière de notre pays, et elle appartient à l'homme le plus cruel qui soit.

— Ah, tu connais donc la sériba d'Abou-el-Mot ? L'as-tu jamais vu, cet homme ?

— Oui, je l'ai vu. Il a le visage et l'aspect d'un cadavre, et la mort suit chacun de ses pas. Sa sériba est un endroit d'horreur. On y voit traîner par terre les esclaves battus à mort, et c'est le lieu de réunion de tous les vautours du désert.

— Et où se trouvait mon frère, quand tu l'as quitté ?

— Chez mon père, le roi des Sandéh !

— Il n'est donc pas loin de la sériba du chasseur d'esclaves ?

— A trois jours de marche.

— Et mon frère est-il le seul étranger qui se trouve chez ton père ?

— Oh non, effendi. Il y a encore un Blanc qui y demeure !

— Malheur ! c'est donc d'eux que parlait Abou-el-Mot, en jurant vengeance. Qui est ce Blanc qui accompagne mon frère, et comment s'appelle-t-il ?

— C'est un Bayia et tiyour[53] ; il a des jambes comme des échasses de cigogne, et son nez est long comme un bec. Aussi l'appelle-t-on Abou laklak[54]. Je n'arrive pas à prononcer son vrai nom.

— Eh bien, dit le Roumi, en proie à une vive impatience, il nous faudra partir le plus tôt possible, car un grand danger menace mon frère et son compagnon. Abou-el-Mot a juré de les tuer tous deux.

— Je sais, intervint le moudir, qu'il ne tolère aucun blanc sur le territoire de sa chasse à l'homme, et je crois pour cette raison qu'il tentera de mettre sa menace à exécution. Le danger où se trouve ton frère est en effet très grand, car le roi des Sandéh ne saurait le protéger Contre la ruse et les armes supérieures dont disposent les chasseurs d'esclaves.

— Oh, les Sandéh sont courageux, s'écria, avec fierté, le jeune Nouba.

— Je ne le conteste point, répondit le moudir d'une voix condescendante mais cela n'empêche que beaucoup d'entre eux ont été tués ou faits esclaves par les pillards. Tout votre courage ne peut rien contre la rapacité sauvage de ces hommes, et que représentent vos arcs et vos flèches à côté de leurs fusils ?

— De combien d'hommes se compose d'habitude une de leurs bandes ?

— De plusieurs centaines d'hommes, parfois, précisa le moudir, et il arrive que pour une expédition plus importante, on réunisse les garnisons de deux séribas et davantage. Celle de la sériba d'Omm-et-Timsa est la plus nombreuse, et Abou-el-Mot est bien capable de réaliser son plan.

— Dans ce cas, répondit Lenoir, il ne faut plus tarder une seule minute. Il faut tâcher de prendre les devants, afin d'avertir mon frère à temps.

— Il m'aurait plu de te garder chez moi plusieurs jours, répliqua le moudir un peu désappointé. Mais la vie de ton frère est plus précieuse que mon désir. Et pour mener à bien ton voyage, je te donnerai cinquante de mes soldats ; plus encore, il y a longtemps que je désire mettre la main sur cet Abou-el-Mot. Or, je suis sûr que tu es capable de le prendre dans son repaire. Mes soldats seront équipés avec les meilleures armes, et tu pourras, de la sorte, accomplir la tâche que je veux te confier. Accepte-tu ?

Le Français le remercia avec effusion d'une proposition qui venait si à propos. Entre temps, le jeune nègre avait sorti toutes les flèches de son carquois, afin d'atteindre la lettre qui se trouvait au fond. Il la remit à Lenoir avec le geste solennel en usage chez tous les nègres lorsqu'ils touchent un message écrit et il suivit les deux hommes à l'intérieur du kiosque.

53 Marchand d'oiseaux.
54 Père de cigogne.

— Je n'héberge dans ce kiosque que mes hôtes de qualité, dit le moudir en montrant à Lenoir la pièce qu'il lui destinait. Le Niam-niam te servira, et en attendant, je donnerai à mes hommes des instructions pour qu'ils exécutent à la lettre toutes tes volontés. Quant aux djélabis qui sont venus avec toi, ils seront également mes hôtes.

— Et que deviendront les Homr ?

Le moudir fit de la main un geste fataliste.

— Ce qui devait leur arriver, est arrivé. Ne demande plus de leurs nouvelles. Je veux avoir la paix dans mon district, et ceux qui l'enfreignent seront jugés vite et sévèrement. Qu'Allah ait pitié de leurs âmes ; chez moi, il n'y a pas de miséricorde, mais le droit et la justice.

Sur quoi, il s'en fut. Lenoir s'assit sur un coussin et ouvrit la lettre de son frère. Il apprit que celui-ci avait rencontré à Zanzibar un Belge[55] qui s'était joint à lui, et l'avait accompagné jusqu'au pays des Makrakas, nègres soumis aux Niam-niam. Tous deux avaient réuni dans leur expédition une importante collection d'animaux et de plantes, et le Belge qui, écrivait son frère, était un ornithologue de valeur, lui avait été d'un grand secours sur tout le trajet. Maintenant, ils étaient occupés à ranger leurs trésors, et ils attendaient Lenoir à la cour du Byié.

Le Roumi pliait déjà la lettre et la remettait dans l'enveloppe, lorsqu'un coup frappé à la porte du kiosque l'interrompit dans ses réflexions.

— Entrez ! s'écria-t-il, à la mode européenne.

La porte s'ouvrit et le Slovaque Ouskar pénétra dans la pièce.

— Prière pardon, commença celui-ci dans le français de son cru. J'ai vouloir apporter à toi une prière. Prière notre.

— Prière notre ? C'est donc qu'elle n'est pas seulement de ta part ?

— Non, elle être aussi de la part de Hadji Ali.

— Et que désirez-vous ? demanda Lenoir curieux.

— Moudir avoir parlé avec nous et avoir dit que vous partir tout de suite avec beaucoup soldats, Moi et ami Hadji Ali ne vouloir pas rester ici. Nous avoir acheté ici marchandises et vouloir vendre là-bas, chez Niam-niam. Alors, nous prions vous emmener nous avec vous.

— Pourquoi pas ? répondit le Roumi. Votre proposition m'est agréable, car je sais combien vous êtes courageux et fidèles.

— Alors, vous donner permission à moi et à « Père du rire » aller avec vous ? Ah, trrrrès bien. Trrrrès jouli. Merci beaucoup effendi. Moi grande joie apprendre ça. Moi avoir voyagé beaucoup chez nègres et appris leur langue. Moi être trrrès utile à vous avec mes connaissances. Nous faire ensemble études scientifiques, et devenir célèbres. Moi aller tout de suite chez ami Hadji Ali et dire à lui la nouvelle que vous remplir notre désir.

Et sans attendre que Lenoir lui en dise davantage, le Slovaque fit une pirouette et s'élança, fou de joie, dans la cour pour apprendre à son fidèle ami la nouvelle de leur départ avec l'Européen.

55 Note winnetou.fr : dans l'édition originale on peut lire : Cet homme était bavarois de naissance et, malgré diverses particularités, c'était un compagnon de voyage très compétent et un compagnon courageux.

# CHAPITRE VI

## SOMBRES PROJETS

A l'endroit où le bahr el Ghazal — la rivière des gazelles — pénètre en territoire Bongo, se dressent, sur la rive gauche, quelques palmiers dont les bouquets de feuilles se balancent éternellement sous la brise. Sur la rive droite du fleuve, une forêt dense de mimosas arrête le regard, et juste en face, plusieurs îles, entourées de joncs et de rosiers, émergent de l'eau et offrent de merveilleuses cachettes.

Un noquer, une de ces barques à voile fréquemment employées sur le cours supérieur du Nil, était précisément dissimulé derrière un amas de tiges particulièrement dense, et quiconque ignorait sa présence, pouvait très bien passer en amont ou en aval, sans l'apercevoir. En effet, les deux mâts du noquer étaient enlevés et placés au fond de la barque, et personne ne se fût douté que sur l'embarcation ainsi cachée, des hommes s'employaient activement. Pourtant, cinq ou six esclaves étaient occupées à moudre la dourrha, qui sert à préparer la pâte dont on fait, au Soudan, le pain de tous les jours. A l'autre bout de la barque, deux nègres tressaient des fibres de palmiers, et parlaient en même temps à voix basse, anxieux de ne pas être entendus par les négresses. Ces deux hommes portaient le goulouf — trois cicatrices apparentes sur chaque joue — signe indiquant qu'ils avaient été enlevés et réduits à l'esclavage. Ils employaient le dialecte des Bélandas mélangé d'une multitude de mots arabes, et où le mot « je » est toujours remplacé par le nom même de celui qui parle.

— Lobo est très triste, très triste, chuchotait l'un des nègres. Et pourtant, il n'a pas le droit de le faire voir.

— Tolo est aussi très triste, répondait l'autre, plus triste même que toi. Quand Lobo et Tolo ont été enlevés, Abou-el-Mot a tué toute la famille de Lobo, mais la mère et le père de Tolo ont pu s'échapper. Ils vivent encore, et Tolo, le malheureux, ne peut aller chez eux. C'est pourquoi Tolo est deux fois plus triste que Lobo.

— Pourquoi Lobo serait-il deux fois moins triste que Tolo ? répondit Lobo sur le même ton plaintif. Il est plus malheureux que toi, car ses parents et ses frères ont été massacrés. Et — il parlait si bas que son compagnon avait peine à le comprendre — que reste-t-il à un Bélanda, quand il n'a plus de famille ? Que doit-il faire, quand l'homme blanc tue les siens ?

Tolo regarda inquiet du côté des négresses, et répondit en roulant les yeux :

— Se venger. Il doit tuer Abou-el-Mot.

— Oui, il doit le tuer. Mais il ne doit pas parler de ses projets.

— Mais il peut le dire à son ami Tolo ; car Tolo ne le trahira pas.

— Seulement, quand nous l'aurons tué, nous serons fouettés à mort.

— Non, car nous fuirons.

— Ne sais-tu pas combien c'est difficile ? Les hommes blancs nous ferons poursuivre par des chiens, qui nous retrouveront sûrement.

— Alors, Tolo se donnera lui-même la mort. Il ne se laissera pas fouetter. L'homme blanc ne sait pas que le noir a lui aussi un cœur. Mais son cœur est meilleur que celui des Arabes. Il aime ses parents et il préfère mourir plutôt que de les quitter. Nous sommes la propriété des hommes blancs, et à la moindre colère, ils peuvent nous tuer. Et quand ils entreprennent une ghasoua[56], nous devons aller avec eux et combattre contre nos propres frères. Mais Tolo ne veut pas aider à enlever des noirs et à les faire esclaves !

— Crois-tu qu'il y aura bientôt une ghasoua ?

— Oui ; pourquoi les femmes moudraient-elles du dourrha depuis tant de jours ? Ne vois-tu pas qu'on en préparera la pâte pour la kisra[57] ? Et les Arabes n'ont jamais besoin de tant de kisra que lorsqu'ils s'apprêtent à entreprendre une ghasoua.

Laba joignit les mains et dit, plein d'étonnement.

— Comme tu es avisé. Lobo n'a pas pensé à tout cela. Il croyait que la ghasoua ne serait entreprise que lorsque Abou-el-Mot sera revenu du pays des Homr.

— Mais tu oublies Abd-el-Mot, qui est le deuxième chef de la sériba. Et quand Abou-el-Mot n'est pas là, c'est Abd-el-Mot[58] qui dirige la ghasoua. Pourquoi les hommes ont-ils nettoyé leurs fusils ? Pourquoi ont-ils aiguisé leurs couteaux ? Personne ne sait à l'avance ce qui se prépare, mais nous apprendrons bientôt quelque chose.

— Sais-tu dans quel pays partira la ghasoua ?

— Comment Tolo peut-il le savoir ? Les soldats blancs eux-mêmes ne le savent pas. Seul Abd-el-Mot le sait, et...

Tolo s'arrêta brusquement, se baissa sur le travail, et commença à tresser les fibres avec un zèle extraordinaire. Son compagnon l'imita, car tous deux avaient aperçu un homme aborder le noquer dans une petite barque, et sauter sur le pont.

Cet homme était un blanc. Une barbe touffue encadrait son visage, qui avait l'aspect d'une peau tannée par le soleil. Ses traits étaient durs, son regard sombre. Il portait un burnous étroit, autour duquel était enroulée une ceinture en tissu rouge ; derrière celle-ci apparaissaient les crosses de deux revolvers et le manche d'un poignard. Ses pieds nus étaient chaussés d'espadrilles vertes, et le crâne était enveloppé d'un turban également vert, signe que l'homme se disait descendre du Prophète Mohamet. Il tenait à la main un long fouet.

— Abd-el-Mot ! chuchota Lobo.

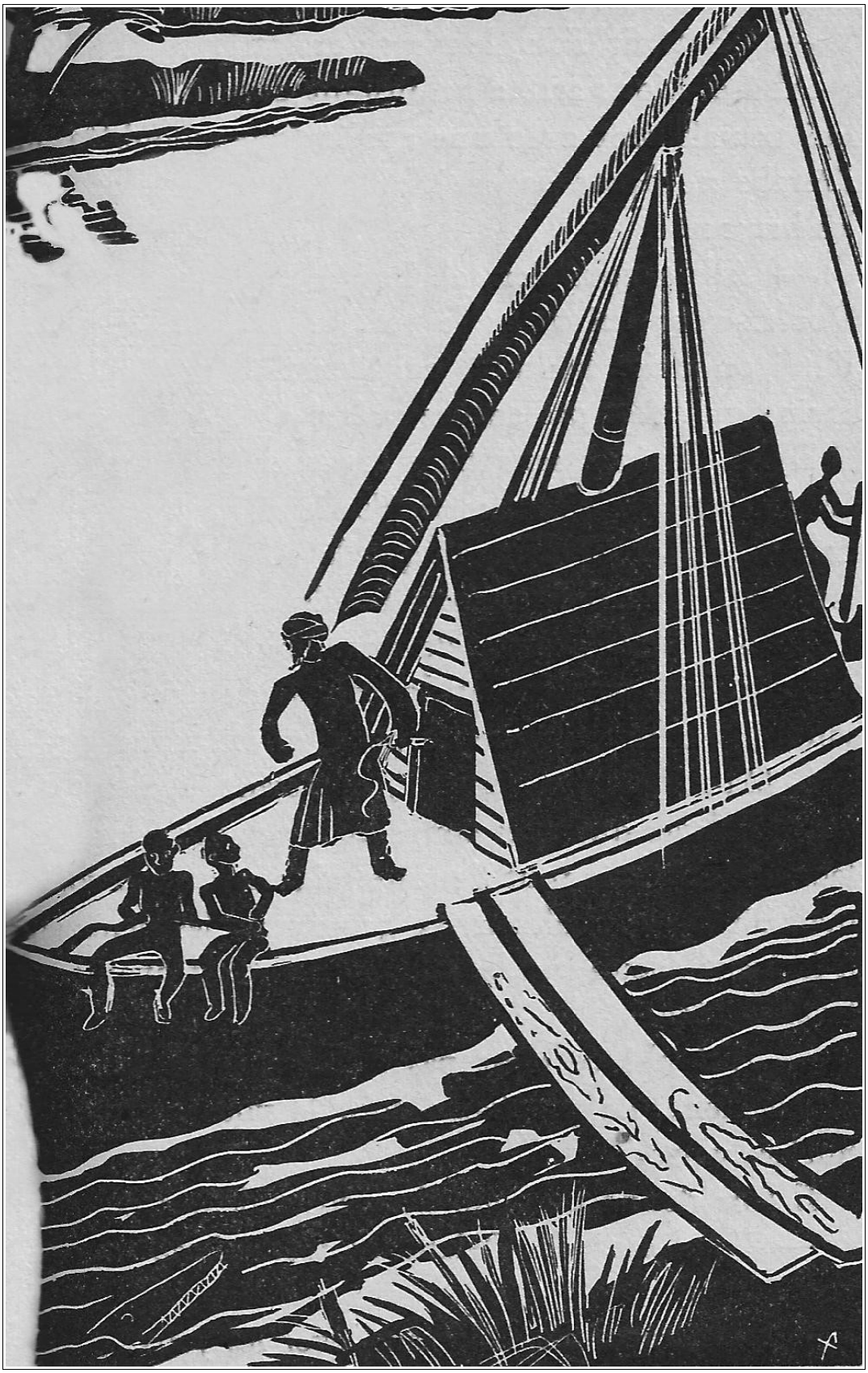
— Chut ! fit Tolo, le visage craintif.

Abd-el-Mot s'arrêta un instant devant les négresses, qui travaillaient avec une application redoublée, mais l'Arabe ne parut pas satisfait de leur besogne, car il les brusqua :

— Allah vous écrase ! Paresseuses que vous êtes. Voulez-vous lui voler le temps ? Il faut qu'aujourd'hui on cuise la kisra, car demain, on part. Et la farine qui n'est pas encore prête !

Il les fustigea sans trop regarder qui il touchait ; les femmes hurlaient, mais n'osaient interrompre leur travail, et lorsqu'il jugea que le châtiment avait été suffisant, il se dirigea vers les deux nègres à l'autre bout du pont. Arrivé devant Tolo et Lobo, il les regarda faire pendant quelques instants ; puis, se baissant, il ramassa une corde pour en examiner la qualité. Mais il devint furieux, et asséna à chacun des deux esclaves quelques coups de fouet qui écorchèrent leur dos et firent tout de suite saigner la peau souvent maltraitée. Les malheureux grincèrent les dents, mais n'émirent aucun son, et continuèrent à travailler sans lever la tête.

56 Rafle pour faire des esclaves.
57 Nom soudanais du pain fait avec de la farine de dourrha.
58 Serviteur de la mort.



C’est cela, votre travail ? Quelques coups de fouet et je parie que cela irait mieux...

— Ah ! Ah ! ce n'est pas suffisant, rit Abd-el-Mot cruellement. La prochaine fois, je vous apprendrai à hurler, voleurs.

Il leur donna un coup de pied et demanda :

— Vous êtes des Belandas ? Connaissez-vous bien votre pays ?

— Oui, répondit Tolo sans lever les yeux.

— Connaissez-vous le village Omboula ?

— Tolo a été souvent là-bas.

— Qu'est-ce que tu y faisais ?

— La sœur de ma mère y vit avec sa famille.

— Tu as donc des parents à Omboula ? Combien de familles y a-t-il dans le village ?

— Beaucoup, beaucoup, maître. Plus que dans les autres villages, répondit le nègre, qui, comme la plupart de ses frères de race, savait à peine compter jusqu'à vingt.

— Est-ce que le village est fortifié ? continua l'Arabe.

— Il y a une double palissade autour, avec des épines et des pointes.

— Est-ce que les environs sont en rase campagne, ou y a-t-il une forêt ? insista Abd-el-Mot, qui ne voulait, visiblement, négliger aucun détail.

— Le village est entouré de taillis, répondit promptement Tolo.

— Et combien de têtes de bétail possèdent les gens du village ?

— Aucune, maître, car les habitants sont pauvres.

Abd-el-Mot fit une grimace ; c'est que le bétail est encore plus précieux aux yeux des chasseurs d'esclaves que les hommes et les femmes qu'ils enlèvent au cours de leurs rafles. Cependant, Tolo n'avait donné cette réponse que pour détourner Abd-el-Mot de l'idée d'une attaque contre le village où vivait sa tante, et l'Arabe, qui se laissa duper pendant une seconde, finit par deviner la ruse. Il donna à Tolo quelques coups de fouet et lui dit d'une voix tonnante :

— Chien, ne mens pas, ou je te fouette à mort. Tu me diras la vérité, entends-tu ? Combien de têtes de bétail y a-t-il à Oloumba ?

— Je ne sais pas le nombre exact, mais il y en a, avoua Tolo sous la menace des coups.

— Et les hommes sont-ils armés ?

— Oui, ils ont des lances, des couteaux et des flèches.

— Aucun n'a de fusil ?

— Aucun, maître

Abd-el-Mot s'enquit encore de bien d'autres choses et dit à la fin, en montrant à Tolo les crosses de ses pistolets :

— Si je trouve là-bas un seul fusil, je te battrai jusqu'à ce que ton âme noire quitte ton corps de chien.

Il demanda encore :

— Tu connais les chemins qui mènent au village ?

— Oui.

— Et Lobo aussi ?

— Lobo aussi.

— Si nous partons d'ici à l'aube, quand est-ce que nous arriverons à Oloumba ?

— Le soir du troisième jour maître.

— Bon. J'ai décidé d'attaquer Oloumba afin de pouvoir donner à Abou-el-Mot des esclaves et du bétail. Quand il sera de retour, il ne pourra pas nous reprocher de n'avoir rien fait. Vous deux,

vous me servirez de guides, et tout ce que je peux vous conseiller, c'est de bien vous acquitter de la tâche. Si je suis content de vous, je vous vendrai à un bon maître. Sinon, je vous enterre dans une termitière, où les ardas (termites) vous mangeront vivants. Compris ? Et maintenant, je vous demande : voulez-vous m'obéir et m'être fidèles ?

— Oui maître, répondirent les deux nègres.

Abd-el-Mot leur donna un coup de pied en guise de conclusion et quitta le noquer pour disparaître bientôt, dans sa petite barque, au milieu des joncs. Puis, il reparut près de la rive opposée, sauta à terre, et s'engouffra dans un sentier qui serpentait parmi les mimosas géants.

Ce fut à peine à ce moment-là que Tolo osa chuchoter à son camarade de captivité :

— Tu vois que Tolo avait raison. La ghasoua commence dès demain.

Lobo se gratta son dos meurtri, grinça des dents et dit, en roulant les yeux :

— Allah, Allah ! nos parents et nos amis, des esclaves, eux aussi !

— Et c'est nous qui serons obligés de guider les hommes blancs. Le ferons-nous ?

Lobo hésita un peu avant de répondre.

— Pourquoi ne dis-tu rien ? demanda Tolo. Guiderons-nous les Arabes, et les aiderons-nous à tuer et à faire prisonniers nos frères noirs ?

— Non, répondit alors Lobo d'un ton ferme. Nous nous enfuirons. Mais, ajouta-t-il une seconde après, si nous nous enfuyons nous ne pourrons plus tuer Abou-el-Mot.

— Tuons alors Abd-el-Mot à sa place, décida Tolo. Ce sera presque aussi bien. Si nous l'envoyons au royaume des morts, la ghasoua ne pourra plus former demain, et ainsi, nous aurons sauvé les gens d'Omboula.

— Mais comment le tuer ? fit Lobo, soucieux. Tant qu'il fait encore clair, c'est impossible, mais la nuit, il dort au milieu de ses gardes.

Tolo reconnut l'exactitude des observations de Lobo, mais comme il réfléchissait, un grand bruit se fit brusquement entendre du côté de la forêt.

— Tu entends ? fit Tolo, qui semblait avoir pris une décision. Ce sont les hommes d'Abd-el-Mot, qui se réjouissent d'apprendre que la ghasoua aura lieu demain. Lobo, il faut tuer Abd-el-Mot.

— Mais, répondit Lobo, comment fuir, après l'avoir tué. Nous ne pouvons fuir en canot, puisque nous n'en avons pas. Il nous faudra marcher, et alors, les chiens des Arabes auront vite fait de nous rattraper.

— Ne sois pas si craintif, l'encouragea Tolo. C'est seulement à l'aube qu'on découvrira la mort d'Abd-el-Mot et notre fuite. Or, demain matin, nous serons déjà loin, et personne ne pourra plus nous rattraper. Nous emporterons avec nous beaucoup de kirsra, pour ne pas mourir de faim en route. Et si nous ne pouvons pas en prendre, nous nous nourrirons de racines et de fruits.

Lobo restait cependant soucieux. Il regardait devant lui et demanda brusquement à son ami :

— Tu oublies qu'Abd-el-Mot nous a dit qu'il enverrait un de ses gardes nous surveiller sur le noquer.

— Eh bien, nous attendrons jusqu'à ce qu'il s'endorme.

— Il ne dormira pas, objecta Lobo, car Abd-el-Mot lui ordonnera de ne pas fermer l'œil.

— Alors, nous le tuerons aussi, conclut Tolo.

[--- Exemple de texte non traduit ---]

— Ce n'est pas une bonne chose, c'est quelque chose de mal !

— Le gardien aussi est mauvais, car c'est un blanc, un arabe. Ce n'est que justice s'il doit mourir ; il fait probablement même partie de ceux qui nous ont capturés.

— Tu m'as dit un jour la volonté du Schechs du ciel était aussi de faire le bien aux ennemis ; Mais toi tu seulement leur faire du mal.

Ils en sont coupables eux-mêmes, disait Tolo pour chasser le doute en secouant la tête.

[------]

— Chut, fit-il soudain, le voilà.

En effet, un canot approchait du noquer. Un Arabe l'occupait, l'air furieux. Il avait probablement espéré participer aux fêtes qui précèdent chaque khasoua, et maintenant qu'Abd-el-Mot l'avait envoyé surveiller les deux esclaves, il pouvait à peine contenir sa rage. Il proféra des jurons et des menaces à l'adresse des deux nègres, et s'assit non loin d'eux, un gros fouet à la main.

Cependant la fête commençait de l'autre côté du fleuve ; les cris, les chants, les danses alternaient, et l'on but toute la mérissah du village. Vers minuit, le vacarme cessa, et peu après, Abd-el-Mot fit une dernière apparition sur le noquer, afin de s'assurer que le garde était à son poste.

Celui-ci se promenait sur le pont, toujours grommelant. Lorsqu'il aperçut son chef, il s'arrêta et faillit trébucher sur un amas de cordes qui se trouvait à proximité des deux esclaves. Abd-el-Mot fit le tour du pont et, sans dire un mot, repartit dans sa petite barque, prendre un peu de repos avant la grande expédition.

Dès qu'il fut parti, l'Arabe se remit à marcher. Tolo, qui s'était emparé d'une corde pendant que le garde leur tournait le dos, donna un coup de coude à Lobo et lui chuchota :

— Attention, quand il reviendra près de nous, et qu'il fera demi-tour, nous lui sauterons dessus par derrière et nous le renverserons.

Ainsi fut fait. Le gardien s'était approché de Lobo et avait à peine tourné les talons, que celui-ci lui sautait sur le dos et lui serrait la gorge de ses mains puissantes. L'Arabe n'émit pas un son et ne se défendit guère, tant il était surpris par l'attaque. Aussi Tolo réussit-il sans aucune difficulté à lui ligoter les bras et les jambes. Lobo, de son côté, lui arracha son fez qu'il déchira en morceaux. Il en bâillonna l'Arabe, et lorsqu'il fut complètement maîtrisé, les deux esclaves le descendirent dans le réduit qui se trouvait sous le pont. Ils lui prirent son fouet et son couteau, et après s'être assurés que leur prisonnier ne pouvait ni bouger ni crier, ils remontèrent sur le pont et se laissèrent glisser avec mille précautions dans l'eau. Ils nagèrent vers la rive opposée et quand ils eurent abordé, Tolo se prosterna et murmura : « Le grand cheik du ciel nous a protégés contre les crocodiles. Il nous aidera aussi contre Abd-el-Mot. »

— Ne crois-tu pas qu'il vaut mieux laisser Abdel-Mot en vie, et partir tout de suite ? demanda Lobo, émerveillé d'avoir échappé sans plus de risques à la surveillance du garde.

— Non, il faut qu'il meure, répondit Tolo d'un ton sans réplique. Si nous le laissons en vie, il nous rattrapera en route, mais si nous le tuons, ses hommes seront si découragés qu'ils oublieront de nous poursuivre.

— Lobo fera tout ce que Tolo voudra, acquiesça son compagnon, mais comment pénétrer dans la sériba ?

— Nous nous taillerons une petite brèche au couteau ; la palissade n'est guère solide.

— Mais les chiens nous trahiront !

— Non, car ils nous connaissent et savent que nous appartenons à la sériba. Viens, et ne pose plus de questions ; il faut agir vite !

Ils rampèrent sans bruit jusqu'à la lisière de la forêt de mimosas. Là, ils redoublèrent de prudence, car la clarté des étoiles était si intense, qu'on pouvait voir un homme à vingt pas. Ils s'étendirent sur le sol et se glissèrent doucement vers le point de la palissade le plus proche du tokoul[59] d'Abd-el-Mot. Une fois arrivés — les chiens, heureusement, ne les avaient pas dépistés — Tolo commença à percer une brèche, mais la chose s'avéra plus difficile qu'ils n'avaient pensé, car la haie était bordée de ronces et d'épines qui opposaient au couteau une résistance imprévue.

Cependant, à force de patience, ils réussirent à découper une brèche suffisante pour leur livrer

59 Hutte.

passage. Dans la sériba, tout était silencieux ; visiblement les hommes dormaient d'un sommeil profond après les réjouissances de la soirée.

— Nous pouvons y aller, dit Tolo. Donne-moi le couteau !

— Pourquoi toi ? répliqua Lobo.

— Parce que c'est moi qui lui porterai le coup mortel.

— Non, pas toi, c'est Lobo qui le fera, car Lobo est le plus fort des deux.

— Je veux bien, mais j'irai avec toi, jusqu'au tokoul, et là, je serai prêt à t'aider, si besoin est.

— Tu as raison. Viens.

Ils connaissaient parfaitement le chemin. La plupart des Arabes dormaient dans leurs huttes ; d'autres reposaient devant les portes, mais tous avaient tellement bu, qu'ils ne remarquèrent pas la présence des deux esclaves. Arrivés devant le tokoul d'Abd-el-Mot, Tolo et Lobo aperçurent huit gardes postés autour de la hutte. Mais ils dormaient aussi profondément.

— Reste couché, chuchota Lobo. Il est facile de se faufiler parmi eux. Abd-el-Mot doit être seul dans sa hutte. Lui aussi doit avoir bu. Un coup droit au cœur, et Lobo sera de nouveau près de toi.

Mais à peine avait-il prononcé ces mots, qu'il entendit un grognement sourd tout près de lui. Un grand chien sortit de la hutte et se mit à pousser des aboiements tels, que bientôt, toute la sériba fut réveillée. Une dizaine d'autres chiens accoururent, aboyant et harcelant les deux malheureux nègres qui durent se frayer parmi eux un chemin à coups de couteau et de fouet. Déjà les soldats, réveillés par le vacarme assourdissant, s'apprêtaient à mettre la main sur les deux intrus, mais ceux-ci, profitant de l'obscurité et de la débandade générale, regagnèrent la brèche pratiquée dans la palissade et s'échappèrent vers la forêt.

Sur ces entrefaites, Abd-el-Mot, réveillé lui-même, s'enquit de la cause qui avait mis la sériba sens dessus dessous. Il prit tout de suite des dispositions pour rattraper les deux fugitifs, et dirigea lui-même les chiens vers les portes du camp retranché. Mais les bêtes ne savaient quelles traces suivre. Elles tiraient de tous les côtés, et force fut à Abd-el-Mot de les conduire tout d'abord vers le noquer, afin de les mettre sur la piste de ceux qu'il importait de poursuivre.

Arrivé sur le pont de la barque, le chien qu'il tenait en laisse mena tout de suite son maître vers le réduit où Tolo et Lobo avaient enfermé le garde. D'un geste rude, Abd-el-Mot poussa celui-ci sur le pont.

— Qui t'a ligoté et enfermé dans le réduit ? lui demanda son chef, menaçant.

— Les esclaves nègres ! Aman, aman !

— Où sont-ils ?

— Ils se sont enfuis. Ce n'est pas ma faute. Ils m'ont attaqué au moment où je leur tournais le dos. Pardonne-moi !

Il connaissait la sévérité et la cruauté de son maître, et sa voix tremblait de frayeur.

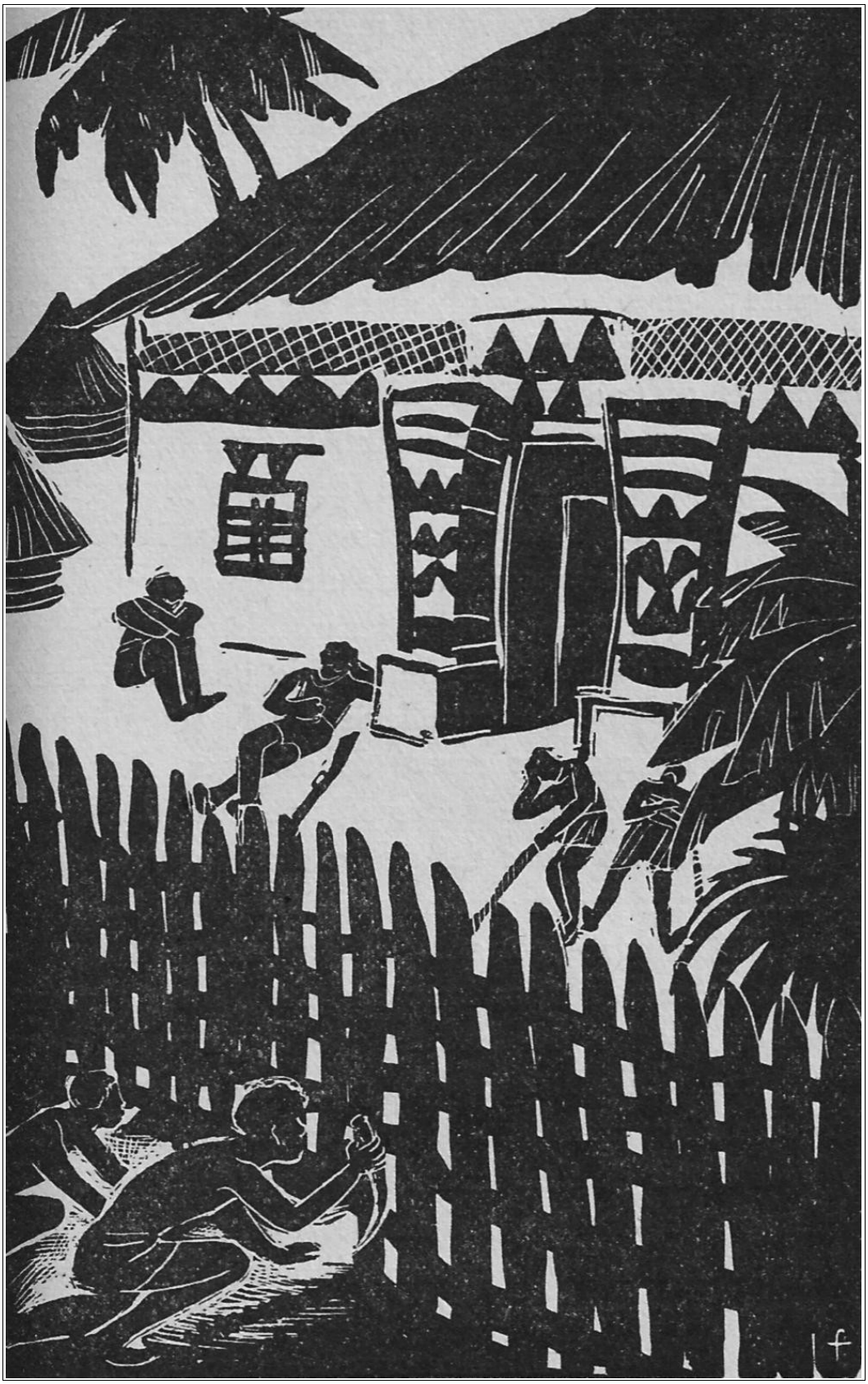
— De grâce, sois miséricordieux, et n'oublie pas qu'un jour, toi aussi tu demanderas pardon à Allah ! continua-t-il, la figure inondée de larmes.

— Tais-toi, chien, et va en enfer ! fit Abd-el-Mot, lui coupant la parole.

Et en prononçant ces mots, il poussa le garde pardessus bord. Le soldat tomba à l'eau comme une masse inerte, et il coula tout de suite. Mais quelques secondes après, il revint à la surface et lança à son bourreau. « Sois maudit jusqu'à la fin des siècles ! »

— Et toi, porte-toi bien, fils de chien, lui répondit, Abd-el-Mot avec un rire méprisant.

Au même moment, il vit deux sillons luisants dans l'eau, s'approcher comme une flèche du corps de son soldat, et avant de disparaître pour toujours dans les flots, celui-ci fut happé par deux crocodiles, que le bruit de sa chute avait attirés vers le noquer.



D’autres reposaient devant les portes des tokouls.

— Que ceux qui n'obéiront pas à mes ordres subissent le même sort, conclut Abd-el-Mot, en s'adressant aux soldats qui avaient été témoins de la scène. Et maintenant, sur la trace des fugitifs ! ordonna-t-il.

Précédé du chien, il redescendit à terre, traversa le fleuve en canot, et arriva, guidé par la bête, à la brèche que les esclaves avaient ouverte dans la palissade.

— C'est par là qu'ils se sont introduits dans la sériba, et c'est également par là qu'ils se sont échappés, expliqua-t-il à ses hommes.

Puis, se tournant vers les sous-officiers, il leur ordonna d'avancer, afin d'établir ensemble le plan de la poursuite.

— Maître, dit alors un vieil adjudant, ta volonté doit être la nôtre, et nous n'avons pas à te donner de conseils. Mais je pense que le mieux que nous ayons à faire, c'est d'envoyer à la poursuite de ces chiens tous les cavaliers de la sériba, comme cela, ils pourront rapidement rattraper les nègres. Si nous ne nous hâtons pas, ils seraient capables d'arriver à Omboula avant nous, et de mettre les habitants du village au courant de nos intentions.

— Je pardonnerai à ton âge l'audace qui t'incite à me donner des conseils, répondit Abd-el-Mot d'un ton rude. Mais une autre fois attends d'abord que je te les demande. Crois-tu que je n'aie pas pensé tout de suite à envoyer des cavaliers sur les traces de ces deux maudits chiens ? Mais cela n'est pas tout. Je ne veux pas qu'une fois les nègres pris, mes hommes retournent ici avec les chevaux. Il faut que ceux-ci soient frais pour la ghasoua de demain, et à cet effet, il faut les ménager autant que possible. Aussi suis-je d'avis d'avancer l'heure du départ, et de ne pas attendre jusqu'à demain matin. Nous commencerons la ghasoua dès cette nuit, et je pourrai, comme cela, prendre part personnellement à la poursuite des deux esclaves qui ont essayé de me tuer. Dans une heure, tout le monde doit être prêt pour le départ. On tirera au sort les noms des cinquante soldats qui resteront ici pour garder la sériba. Quant à toi, dit Abdel-Mot à l'adjudant qui avait osé exprimer son avis, tu resteras ici et commanderas les cinquante hommes.

Rester à la sériba, pendant que la garnison entreprend une ghasoua, constitue pour un chasseur d'esclaves le plus grand châtiment, car il est ainsi privé de tout espoir de s'enrichir de la part de butin habituellement réservée aux hommes qui prennent part à l'expédition. Aussi l'adjudant devint-il blême quand il entendit la volonté d'Abd-el-Mot. Il tint cette punition pour une injustice cruelle, et comme il était considéré par toute la garnison comme un des soldats les plus courageux et les plus expérimentés, il n'hésita pas à protester contre ce qu'il jugeait un acte arbitraire :

— Maître, dit-il, je t'affirme, et Allah est mon témoin, que je n'ai pas voulu t'offenser. Je n'ai rien commis de répréhensible, et j'estime que je n'ai mérité aucun châtiment !

— Silence ! lui ordonna Abd-el-Mot. Est-ce que tu ne connais pas les lois qui régissent une sériba ? J'ai le droit de te tuer si tu me contredis !

— Tu ne feras point cela, car tu sais aussi bien que moi que je suis, parmi tes hommes, le plus précieux par mon courage et mon expérience. Si je meurs, tu seras privé de ton aide la plus efficace, et Abou-el-Mot ne sera guère content à son retour, quand il apprendra que tu m'as tué !

Le vieil adjudant avait dit cela d'un ton modeste mais ferme, et bien qu'Abd-el-Mot admît, au fond, la justesse de ses objections, il jugea maladroit de tolérer de semblables paroles.

— Je ne dis pas que je veuille te tuer, mais pour l'exemple, je vais te punir pour ta témérité. A partir de ce moment, tu ne seras plus adjudant, mais simple soldat, et on tirera au sort le nom du sous-officier qui prendra le commandement pendant mon absence.

Ces mots firent perdre son calme au vieil adjudant, et il s'écria, furieux :

— Quoi ? Je redeviendrai un asak ordinaire et resterai ici, prisonnier ? Allah m'en préservera, et je connais ici des soldats qui sont prêts à prendre ma défense.

En disant cela, il jeta un regard circulaire autour de lui, comme s'il voulait encourager les

hommes à prendre son parti. Mais Abd-el-Mot ne leur en laissa pas le temps, car il sortit ses deux revolvers, et en dirigeant les canons vers le groupe le plus compact, il s'écria, menaçant :

— Une balle dans la peau de quiconque osera me résister. N'oubliez pas que lorsqu'un adjudant est dégradé, un autre doit prendre sa place. Voulez-vous vous faire enlever cette occasion ? Allez, prenez-lui son revolver et son sabre, et attachez-le.

— Me désarmer et m'attacher ? Moi ? hurla le tchaouch au comble de la fureur. Je préfère mourir. Tire donc, si tu...

Mais il s'arrêta brusquement, et une pensée secrète sembla passer dans son regard. Il rengaina son sabre, et changeant complètement de ton, il dit à Abd-el-Mot d'une voix qui voulait simuler le dévouement :

— Pardonne-moi, maître ; tu as raison, car tu es notre supérieur, et nous te devons tous obéissance. Fais de moi un soldat, si tu veux, mais je saurai me distinguer bientôt, et je remonterai de nouveau en grade. Allah est grand, et il sait mieux que nous tous ce qui arrivera.

Ces derniers mots contenaient une menace, mais leur ton résigné trompa Abd-el-Mot, qui n'y vit aucune arrière-pensée. Il prit lui-même les armes du tchaouch et dit :

— Remercie ton âge et rends grâce à ma clémence. Tu as tiré l'épée contre moi, ce qui devrait te valoir la mort, cependant, je te pardonne, et je te fais grâce de ta vie. Mais tu resteras en prison jusqu'à notre retour ; qu'un homme le surveille afin qu'il ne puisse s'évader, conclut-il, en s'adressant aux autres.

Deux sous-officiers s'emparèrent du tchaouch et le conduisirent à la prison de la sériba. Les autres saluèrent Abd-el-Mot en signe d'obéissance : la perspective de l'avancement n'avait pas manqué de faire son effet. Ils se dirigèrent tous vers le tokoul de leur chef, où le sort désigna ceux qui devaient rester au camp. Puis, le fakir dit les prières habituelles qui précèdent une expédition de ce genre, et après avoir prononcé les formules d'usage, il invita la garnison à réciter avec lui la cent trentième soura du Coran[60], celle que Mohamet a nommée « le cœur du Livre ».

[--- Exemple de texte non traduit ---]

On la prie face à tout danger, et on en fait la lecture aux mourants, lorsqu'ils en sont aux derniers moments de leur existence. Elle est assez longue et se termine ainsi : « L'incroyant nie la résurrection ; Il met des images à la place de Dieu et oublie qu'il a un créateur. Il dit : "Qui donnera la vie aux os quand ils seront devenus une fine poussière ?" Mais nous répondons : Celui qui les a créés une première fois leur redonnera la vie. Celui qui a créé le ciel et la terre ne devrait-il pas avoir le pouvoir de ramener les morts à la vie ? Certainement, car il est le grand Créateur, l'Omniscient. Son commandement consiste à dire : Sois ! et c'est. Louange donc, à Celui qui détient en sa main la royauté sur toute chose. Et c'est vers Lui que vous serez ramenés. »

[------]

Ce fut à peine aux premières lueurs de l'aube que la cérémonie se termina, et le soleil envoyait déjà ses premiers rayons quand, monté sur son cheval, Abdel-Mot donna le signal du départ.

Il suivait son chien, qu'il tenait en laisse, et qui avait repris la trace trouvée quelques heures auparavant. Un groupe de cavaliers se tenait tout de suite derrière le chef ; un second groupe, précédé par le porte-drapeau, suivait plus loin. A un signal d'Abd-el-Mot, les partants prirent congé de leurs camarades par une salve que ceux-ci répétèrent, et l'instant d'après le convoi disparaissait au galop dans la direction du Sud.

La garnison demeura devant la palissade jusqu'à ce que la ghasoua, enveloppée d'un nuage de poussière, eût complètement disparu. Puis, les soldats rentrèrent dans la sériba, non sans exprimer

60 Note winnetou.fr : le Coran ne comporte que 114 sourates. Cette erreur se trouve aussi dans la version allemande. Il s'agit en fait de la sourate 36 (Yâ Sîn)

leur mécontentement par des jurons et des murmures. Ils étaient furieux contre le sort qui les avait privés d'un butin qu'ils avaient escompté particulièrement important, furieux aussi contre la sévérité injuste d'Abd-el-Mot, qui profitait de l'absence d'Abou-el-Mot pour se donner des airs de chef tout-puissant.

Le sous-officier resté avec les cinquante hommes désignés par le tirage au sort pour garder la sérida pendant l'absence des autres, s'aperçut bien de la mauvaise disposition des soldats, mais il ne dit rien, car il était lui-même fort mécontent. Il avait espéré qu'Abd-el-Mot l'avancerait au grade de tchaouch, mais il n'en avait rien été, et par dépit contre ce qu'il considérait comme une injustice, il se proposait de traiter le vieux tchaouch dégradé avec tous les égards possibles. Il le fit conduire à la prison, qui n'était qu'un trou profond, à moitié rempli d'immondices, et lui porta lui-même, peu après, quelques poissons grillés et un grand morceau de kisra.

— Tiens, lui dit le sous-officier, en se penchant vers le prisonnier, je t'apporte des poissons et un peu de kisra, un repas qui n'est pas habituellement celui des prisonniers. Je ferai préparer plus tard un peu de mérissa, dont je t'apporterai un pichet tout plein.

Le vieux tchaouch, qui enfonçait dans l'ordure jusqu'aux genoux, répondit :

— Allah te rendra les bontés que tu me témoignes, mais je n'ai pas faim.

— Alors, garde tout cela pour quand tu auras plus d'appétit !

— Où veux-tu que je le mette ? Est-ce un endroit où l'on puisse garder des plats, ce cloaque ?

— Tu as raison, ce n'est pas dans ce but que le trou a été creusé. Veux-tu que j'enveloppe les poissons dans une couverture ?

— Oui, tu peux le faire, répondit le tchaouch : Allah t'a donné un cœur plein de bonté. T'ai-je jamais traité avec sévérité ? Peux-tu me reprocher une seule injustice ? Dis ?

— Jamais tu ne t'es montré cruel avec tes hommes.

— Alors, accorde-moi une faveur. Tire-moi hors de ce trou, et permets que je mange là-haut avec toi. Après, tu me feras redescendre.

— Je ne peux pas faire cela.

— Qui peut te l'interdire ? N'est-ce pas toi le maître de la sériba pendant l'absence des autres ? Ou bien crois-tu ne pas devoir oser faire ce qu'il te plaît ?

Le boulouk[61] se sentit atteint en son amour-propre, aussi répondit-il :

— C'est vrai, c'est moi le commandant de la sériba. Ce que je veux doit être exécuté. Mais c'est quand même trop dangereux de te faire monter. Tu pourrais t'échapper, et alors, que ferais-je, au retour d'Abd-el-Mot ?

— Quoi, tu as peur que je m'évade ? Mais c'est tout à fait impossible. Je n'ai aucune arme, et tu peux me faire abattre comme un chien. Je pense que cinquante hommes suffisent bien à m'empêcher de prendre la fuite.

— Ça, c'est vrai, murmura le boulouk.

— Et puis n'oublies pas que je ne suis pas dans ce trou pour l'éternité. Dès qu'Abou-el-Mot sera de retour, il m'en fera sortir tout de suite ; Il sait apprécier mes talents et mes mérites, et il me fera de nouveau tchaouch.

— C'est mon avis aussi, ça, admit le boulouk avec une louable franchise.

— Eh bien, quand je serai de nouveau tchaouch, je te récompenserai pour l'amitié que tu me montres maintenant.

— Soit, se décida le sous-officier. Je te permettrai de monter manger avec moi. Mais je dois faire mon devoir, et si j'ordonne au garde de te tuer si tu fais deux pas seulement en dehors du cercle que je vais tracer, ce ne sera pas de ma faute.

61 Sous-officier.

— Tu as raison. Fais ce que ton devoir t'ordonne, dit le tchaouch, qui pouvait à peine contenir sa joie. Et tandis que le boulouk allait transmettre ses instructions, le prisonnier murmurait dans sa barbe :

— Ceci n'était qu'une épreuve. Allah lui fera bien accepter mes autres propositions. Et aussi vrai que Mahomet est notre Prophète, je ne descendrai plus dans cette fosse, et Abd-el-Mot ne dégradera plus de tchaouchs dans cette sériba !

Le boulouk reparut au bord de la fosse en compagnie du garde. Il glissa une corde dans le trou, et en quelques instants, l'adjudant fut dehors. Il s'accroupit devant le sous-officier et se mit à manger avec appétit.

— Aussi longtemps que j'aurai le commandement de la sériba, lui dit le boulouk, content de voir le prisonnier manger avec tant d'entrain, tu auras des repas aussi bons que celui-ci. J'espère que tu me revaudras cela plus tard.

— Sans aucun doute, répliqua le tchaouch. Sois certain que je n'oublierai rien de ce que tu fais maintenant pour moi. Et tu n'y perdras pas, car plus tard, je serai moi-même le maître d'une grande sériba, et j'entreprendrai des ghasoua pour mon propre compte.

— Toi ? demanda le boulouk étonné.

— Oui, moi ! fit le tchaouch.

— Mais as-tu assez d'argent pour y arriver ?

— De l'argent ? Mais est-ce qu'on a besoin d'argent pour cela ?

— Bien sûr qu'on en a besoin, reprit le sous-officier, non sans surprise. Il faut une grande fortune, aussi grande que celle d'Abou-el-Mot.

— Hum ! Crois-tu qu'Abou-el-Mot ait toujours possédé cette fortune ?

— Je n'en sais rien : avoua le boulouk.

— Mais moi, je le sais. Je le sers depuis fort longtemps, et je connais tout son passé.

— Dans ce cas, tu es le seul à le connaître, puisque personne ne sait au juste d'où il vient et ce qu'il a été.

— Abou-el-Mot était un Arabe de la tribu des Homr, et il était fort pauvre. Il servait un chasseur d'esclaves en qualité de soldat, et grâce à son courage, il devint bientôt tchaouch, comme moi.

Le vieux soldat mentait, mais il espérait gagner le sous-officier à ses projets, et pour y parvenir, il jugeait utile d'inventer toute cette histoire.

— Tu dis qu'il était pauvre ? s'enquit le boulouk. Et qu'il a été, comme moi et toi, d'abord boulouk, et puis tchaouch ? Mais alors, comment a-t-il fait pour devenir maître d'une sériba si puissante ?

— Je vais te le dire, répondit le vieux. Ce fut fort simple, quand on y pense. Une fois, son maître l'offensa, et il jura de se venger. Il attendit que son chef entreprît une ghasoua, et comme il fut laissé à la sériba comme commandant pendant l'absence de la garnison...

— Comme moi... interrompit le boulouk !

— Oui comme toi, confirma le tchaouch. Mais tu n'auras pas autant de courage qu'Aboul-el-Mot et son boulouk, lorsque...

— Il avait aussi un boulouk avec lui ?

— Naturellement. Et tu le connais fort bien.

— Moi ? Tu te trompes, je ne le connais pas du tout.

— Tu as raison. J'oubliais que tu ignorais l'histoire. Son boulouk d'alors est aujourd'hui le deuxième commandant de la sériba d'Omm-et-Timsa !

— Quoi ? Tu veux dire qu'Abd-el-Mot ?...

— Mais oui, son boulouk n'était autre qu'Abd-el-Mot, fit l'adjudant. Ils ont tous deux osé le coup, qui les a enrichis sans trop de peine.

— Qu'est-ce qu'ils ont fait ? demanda, impatient, le sous-officier.

— Quelque chose que tout boulouk ambitieux voudrait faire, quand il est privé de sa part du butin, et qu'il reste à la sériba, pendant que les autres prennent part à une expédition dont ils reviennent riches. Pour revenir à Abou-el-Mot et à Abd-el-Mot, ils attendirent tout simplement que leur maître fût parti, pillèrent ensuite la sériba, et s'en allèrent vers le Sud avec tout le bétail et toutes les armes qu'ils purent emporter. C'est ici qu'ils s'arrêtèrent enfin pour fonder leur nouvelle résidence.

— Allah il Allah. Je perds la raison, s'écria le boulouk, en ouvrant des yeux grands comme le poing et en oubliant de fermer la bouche.

— C'est très regrettable pour toi, car si tu perds ta raison, tu ne deviendras jamais riche.

— Moi, riche ?

— Allah est tout-puissant. Il peut tout, et pour peu qu'il favorise quelqu'un de ses serviteurs de sa bienveillance, le reste n'est qu'un jeu d'enfant...

Il attendit un peu pour voir l'effet que ses paroles feraient sur le boulouk.

— Tu veux dire, commença celui-ci hésitant, que si j'osais...

— Naturellement ! Jamais plus une occasion aussi favorable ne te sera donnée par Allah pour t'enrichir vite et sans risques.

Le boulouk, qui était un sous-officier consciencieux, n'était pas, pour cela, exceptionnellement intelligent.

Il se tenait en face du tchaouch, comme s'il avait été frappé soudain d'une paralysie, tant les paroles de son compagnon l'avaient abasourdi.

— Allah akbar, put-il enfin articuler. Ai-je bien entendu ? Serait-il donc possible que je fasse le même coup qu'Abou-el-Mot et Abd-el-Mot ?

— Pas toi seul ; toi et moi, précisa le tchaouch.

— Mais, c'est à peine croyable, murmura, lentement, le sous-officier.

— Pas si incroyable que cela, l'encouragea l'adjudant. Seulement, l'essentiel, c'est de ne pas rater la bonne occasion. Abou-el-Mot peut revenir d'un instant à l'autre, et alors, ce sera trop tard. Jamais plus, tu n'auras l'occasion de le faire.

— Est-ce que tu parles sérieusement ? fit le boulouk, pris d'un doute tardif.

— Je jure par Allah et par le Prophète que je ne plaisante pas.

— Et tu es sûr que la chose peut être mise à exécution ? insista le boulouk.

— Oui, répondit le tchaouch, quelque peu impatienté par l'hésitation du sous-officier. Est-ce qu'Abou-el-Mot n'a pas fait la même chose ? Pourquoi ne réussirions-nous pas aussi bien que lui ? Pense à tout ce qu'il y a ici, armes, munitions, vêtements, provisions, marchandises. Pense aussi aux bœufs que nous avons sous notre surveillance, et fais un peu le compte de ce que tout cela vaut. Sais-tu combien d'ivoire les nègres sont capables d'offrir en échange d'une vache ?

— Je le sais bien, fit le boulouk, qui se voyait déjà riche et maître d'une sériba.

— Eh bien, nous avons ici trois cents têtes de bétail. Si nous osions faire ce qu'ont fait Abou-el-Mot et Abd-el-Mot naguère, nous serions, du coup, aussi riches qu'eux. Est-ce qu'on perd son temps devant une perspective semblable ?

Le boulouk se pinça le nez, le bras et la jambe, pour s'assurer qu'il ne rêvait pas, et s'écria :

— Allah, que ton esprit m'illumine ! Mon âme a peine à s'habituer à cette pensée. Il faut que

je l'aide !

— L'aider ? Avec quoi ? demanda le tchaouch.

— Avec du tabac. Et en disant ceci, le sous-officier sortir sa tabatière, qui contenait quelques restes de mauvais tabac.

— Tu n'as pas de tabac meilleur, fit, étonné, l'adjudant.

— Non. Avec ma solde, je ne peux guère m'en acheter.

— Allah, Allah, tu as vraiment perdu la raison. Est-ce qu'Abd-el-Mot ne t'a pas donné toute la sériba à surveiller pendant son absence ?

— Sans doute, acquiesça le boulouk.

— Et est-ce qu'il ne t'a pas confié les tokouls avec leurs provisions. Est-ce qu'il ne t'a pas donné les clefs, pour les ouvrir ?

— En effet, répondit encore le sous-officier.

— Et tu te contentes de ce mauvais tabac ?

Le boulouk ouvrit de nouveau de grands yeux : Tu veux dire que...

— Parfaitement, je veux dire que : fit le tchaouch, un peu nerveux.

— Allah, wallah, tallah ! Ce serait vraiment trop beau que je puisse remplir ma tabatière sans avoir à payer ensuite le tabac, s'écria le sous-officier.

— Du tabac seulement ? Par Allah, tu m'as l'air d'un nouveau-né. Mais tu peux avoir tout, tout, tout, sans rien payer ensuite. Tu n'as qu'à détruire la sériba Omm-et-Timsa, et en fonder une autre.

— Mais où ?

— Loin, dans le Sud, où les marchandises sont plus chères et les esclaves meilleur marché.

— Tu veux dire dans le pays des Niam-niam ?

— Oui. On peut faire là des affaires brillantes.

Le boulouk se frotta de nouveau le nez, les bras et les jambes. Il ne se sentait pas très à l'aise, et pourtant, jamais, de sa vie, il n'avait eu tant envie de se voir riche et puissant. Il dit, rongé par un dernier scrupule :

— Oui, tout cela est fort bien, mais crois-tu que je sois assez intelligent pour mener l'affaire à bonne fin ?

— Mais il y a moi, aussi, fit le tchaouch qui sentait la partie gagnée. Et je suis convaincu que d'ici peu de temps, nous serons les chasseurs d'esclaves les plus célèbres du monde.

— Célèbres, oui, répéta le sous-officier. Je voudrais bien devenir célèbre.

— Alors, suis-moi ! dit l'adjudant, en se levant.

— Te suivre ? où donc ?

— Aux provisions, Je vais te les faire voir, et calculer avec toi leur valeur.

— Je te suis, dit cette fois le boulouk d'un ton résolu. J'ai les clefs dans ma poche, et je veux savoir combien nous serions riches si...

— Il n'y a plus de si, dit le tchaouch avec fermeté. Allons, viens !

Il saisit le boulouk par le bras et l'emmena vers les tokouls aux provisions. Ils allèrent de l'un à l'autre, et chaque fois qu'il fermait la porte d'un tokoul, le sous-officier rayonnait un peu plus qu'au tokoul précédent. Lorsqu'il eut fermé le dernier, il mit sa main sur l'épaule du tchaouch et lui dit :

— Maintenant, jure-moi que tu es sûr de la réussite de notre plan !

La vue de tout ce que renfermaient les tokouls l'avait décidé tout à fait.

— Je le jure ! fit l'adjudant, en levant la main. Et si plus tard, tu deviens maître d'un million de noqtahs[62], c'est à moi seul que tu le devras.

— Mais, j'y pense ! Nous ne pourrons pas exécuter le plan tout seuls.

— Nous deux ? Certainement pas. Il faut que nous en fassions part à nos soldats. Laisse-moi m'en charger. Je vais leur parler.

— Mais alors, ils voudront peut-être partager le butin avec nous.

— C'est ce que nous n'admettrons pas. Car alors, nous n'aurions plus assez pour fonder une nouvelle sériba. Je promettrai à chacun solde double, et en plus, le butin qu'aura rapporté Abd-el-Mot de sa ghasoua. De cette façon, tout ce qui se trouve maintenant ici même nous appartiendra.

— Le butin qu'aura rapporté Abd-el-Mot ? Comment peux-tu leur promettre pareille chose ?

— C'est très simple, nous le lui prendrons, dès qu'il sera de retour.

— Allah kérim — Allah est miséricordieux. Il t'a sûrement pris la raison.

— Ne t'inquiète pas. Je ne suis pas plus fou que toi. Mon plan est moins simple que tu ne crois. Je vais partir à la rencontre d'Abd-el-Mot et vais l'attaquer. II m'a pris mon rang de tchaouch et m'a fait jeter en prison. Il faut qu'il expie cet outrage.

— Mais tu es fou, tu oublies qu'il a cinq cents soldats avec lui ?

— Sois sans crainte. Je sais comment il faut s'y prendre pour les détourner de lui. L'essentiel, je te répète, c'est de ne pas perdre une minute. Si Abou-el-Mot rentre à Omm-et-Timsa avant que nous soyons partis, tous nos plans sont à l'eau. Donne-moi les clefs des tokouls.

— Faut-il que je te les donne ? demanda le boulouk, indécis.

— Oui, car maintenant, tu dois m'obéir si tu veux que le projet se réalise !

Le ton dont le tchaouch prononça ces paroles était si décidé, que le sous-officier s'exécuta.

Ils se dirigèrent tous deux vers l'endroit où se trouvait le grand tambour, aux sons duquel toute la population de la sériba devait se réunir sur la place devant le tokoul du chef. Le tchaouch saisit le battant qui pendait au bout d'une perche, et frappa quelques coups rapides. Une dizaine de minutes après, tous les chasseurs d'esclaves consignés à la sériba étaient rassemblés devant les deux conspirateurs. Leur surprise fut grande de voir le prisonnier aux côtés du boulouk et elle se transforma en une véritable stupéfaction lorsque le tchaouch commença à parler aux soldats. Il décrivit tout d'abord leur condition actuelle, qui était misérable et sans aucune perspective d'amélioration. Puis, il traça les grandes lignes du projet qu'il avait établi de commun accord avec le boulouk, et son éloquence simple, son ton décidé, n'étaient point pour déplaire aux hommes. Ceux-ci, écume de tous les continents, sans scrupules et sans frein, habitués à tous les dangers et prêts à risquer chaque jour leur vie, accueillirent avec enthousiasme les plans du tchaouch, surtout lorsqu'il leur promit une solde double et, en plus, une part du butin qu'allait rapporter Abd-el-Mot de sa ghasoua.

Il les convainquit de la nécessité d'agir tout de suite, et pour leur enlever le dernier scrupule, il leur distribua une telle quantité de tabac, qu'ils en eurent pour plusieurs semaines ; cette inspiration valut au tchaouch une considération d'autant plus accrue, que le tabac était dans cette région une marchandise fort recherchée, surtout quand il était de qualité.

— Et maintenant, au travail ! ordonna l'adjudant.

Toutes les marchandises, tous les objets qu'on devait emporter, tout le bétail qu'on allait emmener, furent transportés à l'extérieur de l'enceinte, où les bœufs furent chargés autant que le permettaient leurs forces. Ensuite, on attacha les esclaves — une trentaine d'hommes et de femmes — à une longue corde commune, et le convoi fut prêt pour le départ.

— Attention ! cria alors le tchaouch.

62 Écus

Il alluma une torche, et mit le feu à tous les tokouls de la sériba. Le noquer qui servait à Abou-el-Mot pour ses expéditions fluviales subit le même sort, et comme la sécheresse et la chaleur régnaient depuis des semaines sur la région, les flammes se propagèrent si vite, qu'en un quart d'heure, elles atteignirent même la palissade extérieure. En moins d'une heure, il ne devait rester de toute la sériba qu'un amas de cendres brûlantes.

— Inchallah ! dit le boulouk, en contemplant les hautes flammes qui consumaient les huttes.

— Inchallah ! répondit le tchaouch, qui donna le signal du départ. Et lentement, le convoi s'ébranla, prenant la direction du Sud, la même que, à l'aube, Abd-el-Mot avait prise pour la ghasoua...

# CHAPITRE VII

## LA FUITE

Depuis l'aube, les cavaliers de la ghasoua suivaient sans répit les traces des fugitifs. Le chien qui guidait Abd-el-Mot avançait sans hésitation, aucun obstacle, aucun cours d'eau ne venant interrompre la piste, qui conduisait à travers une steppe aride, brûlée par le soleil.

Vers midi, le paysage commença à changer d'aspect ; des touffes d'herbes firent leur apparition, puis des arbustes et bientôt des arbres couvrirent la plaine, qui, peu à peu, devint une dense forêt. Ça et là, des flaques d'eau trouble transformaient le sol en limon, et chaque fois que le groupe passait à proximité d'une de ces mares, les cavaliers pouvaient nettement distinguer les traces des pieds laissées par les deux nègres en fuite.

Ceux-ci avaient couru vaillamment depuis la nuit précédente, et en apercevant la forêt, ils s'étaient crus définitivement sauvés. Ils étaient fatigués comme ils ne l'avaient jamais été de leur vie, et Tolo, moins robuste que Lobo, n'en pouvait plus.

— Tolo ne peut plus avancer, disait-il à Lobo d'un ton où perçait le désespoir.

— Lobo va t'aider, répondait son compagnon de fuite, et pour l'encourager un peu, il passait son bras autour de la taille de Tolo, essayant de l'entraîner. Mais enfin Tolo, exténué, se laissa choir sur le sol humide de la forêt et dit :

— Tolo doit rester ici ; le grand cheik qui est dans les étoiles ne veut pas que nous ayons la vie sauve.

— Ce n'est pas vrai, répondit Lobo, Abd-el-Mot ne nous prendra pas. Car Lobo te portera sur ses épaules. Et en disant ces mots, il saisit son ami par la taille et le hissa sur son dos. Mais comme lui-même n'avait plus beaucoup de forces, il dut s'arrêter au bout de quelques dizaines de mètres et déposer Tolo sur la racine d'un soubakh. Il commençait à perdre lui-même tout espoir, et réfléchissait péniblement pour trouver un moyen de continuer la route. Il regarda à droite, à gauche, mit l'oreille contre terre pour se rendre compte si la horde des poursuivants s'approchait, et comme il eut l'impression que ceux-ci ne devaient plus être loin, il prit un parti désespéré.

— Vois-tu ce soubakh et ce louban qui poussent si près l'un de l'autre, que leurs branches semblent ne faire qu'un ? dit-il à Tolo, qui était étendu par terre. Leurs feuilles sont si denses, qu'on ne peut guère voir deux hommes qui se cacheraient dans leurs couronnes. Veux-tu que nous nous y cachions ?

— Tolo est trop faible pour grimper là-haut, répondit son ami.

— Lobo te portera.

Il le souleva jusqu'à ce qu'il pût saisir la première branche.

— Plus haut, lui dit Lobo, et Tolo se hissa sur une branche dont le feuillage était si épais, que d'en bas, il était maintenant tout à fait invisible.

— Allons, dit-il à Lobo, qui était resté au pied de l'arbre. Dépêche-toi, grimpe à ton tour !

— Oui, tout de suite, mais écoute un peu.

On entendait des voix humaines tout près, et soudain, un aboiement de chien retentit dans la forêt.

— Vite, vite, Lobo, cria Tolo, qui ignorait que son ami avait résolu de se sacrifier, afin de sauver au moins l'un d'eux.

— Maintenant c'est trop tard. Ils me verraient grimper, et comme cela, je te perdrais, toi aussi. Je vais chercher une autre cachette.

— Oui, mais fais vite, lui cria Tolo au comble du désespoir.

Cependant, Lobo restait sur place, et après quelques secondes d'hésitation, il répondit d'une voix étouffée :

— Lobo a entendu dire qu'un chien qui a goûté du sang perd son odorat. Le chien d'Abd-el-Mot aura du sang, et alors, il ne pourra plus sentir ta trace. Tiens-toi tranquille !

Avant que Tolo eût le temps de répondre, Lobo se glissa à quelques mètres de l'arbre où était caché son ami. Déjà, les aboiements du chien dénotaient que les gens de la sériba n'étaient plus séparés des fugitifs que par une cinquantaine de mètres. Le courageux nègre s'éloigna encore un peu, afin de ne pas trahir la présence de son compagnon, et il se plaça de telle manière, que le chien ne pût en aucun cas le perdre de vue.

L'épaisseur de la forêt ne permettait pas aux cavaliers de marcher de front. Ils se succédaient à quelque distance l'un de l'autre, mais Abd-el-Mot restait toujours en tête, tenant son chien en laisse. Dès que Lobo aperçut son ancien maître, il fit semblant de fuir, pour ne pas éveiller de soupçons, et aussi pour faire croire que son ami courait devant. L'Arabe aperçut à son tour le nègre, et il lui cria d'une voix triomphante :

— Sheïtan[63] maudit, te voilà !

Et se retournant vers ses hommes, il leur fit signe :

— Dépêchez-vous. En voilà un. L'autre ne doit pas être bien loin.

— Lâche ton chien, lui cria l'Arabe qui suivait tout de suite après, et Abd-el-Mot, sortant un couteau, coupa la corde.

La bête bondit dans la direction de Lobo, qui se tenait appuyé contre le tronc d'un arbre. Il avait pensé se faire déchiqueter par les crocs du chien, afin de sauver son ami Tolo, mais maintenant qu'il voyait le danger de mort où il se trouvait, et se rappelant que la nuit d'avant il avait réussi à éventrer un autre chien au moment où lui et Tolo avaient été découverts devant le tokoul d'Abd-el-Mot, il changea d'avis et résolut d'abattre d'abord le chien coûte que coûte.

Déjà celui-ci bondissait dans la direction de l'arbre contre lequel il s'appuyait. Il voyait les yeux injectés de sang de la bête, et calcula qu'un dernier saut seulement le séparait d'elle. Vite, il sortit son couteau et se prépara à accueillir le chien avec tout le sang-froid dont il était encore capable.

— Descendez ! ordonna à ce moment précis Abdel-Mot à ses hommes, et lui-même, il arrêta sa monture et mit pied à terre.

Ils accouraient tous vers l'endroit où se tenait Lobo, sûrs d'assister à sa dernière heure. Mais le petit nègre, attentif, veillait. Au moment où le chien bondissait sur lui, il fit un saut brusque à droite, et la bête vint buter contre le tronc. Elle s'abattit sur le sol, et Lobo profita de cette chute pour lui enfoncer la lame dans le cœur. Puis, ne se souciant pas davantage d'une blessure que les crocs de l'animal expirant lui avaient faite au bras, il s'enfuit vers le fleuve tout proche, pensant qu'il valait encore mieux mourir dans la gueule d'un crocodile, que de subir les tortures, que l'Arabe n'eût point manqué de lui infliger. II s'élança dans les flots, poussant un cri de frayeur. Une minute après, les Arabes étaient au même endroit.

— Malheur, s'écria l'un d'eux, désappointé. Il a sauté dans le fleuve et nous échappera.

63 Diable

— Il nous échappera peut-être, répondit Abd-el-Mot, mais il n'échappera sûrement pas aux crocodiles.

A peine avait-il prononcé ces mots, que la tête de Lobo reparut à la surface de l'eau, non loin d'une petite île entourée de joncs.

— Tirez, tirez ! ordonna Abd-el-Mot.

Un de ses hommes visa, et envoya une balle qui toucha l'eau à quelques centimètres seulement de l'endroit d'où Lobo avait sorti la tête. Mais au même moment, le nègre, qui semblait avoir vu une chose terrible, poussa un hurlement déchirant, tellement inhumain, qu'on eût pu tout aussi bien l'attribuer à un sentiment de jubilation qu'à l'épouvante.

— Pourquoi a-t-il crié comme ça ? demanda l'un des Arabes.

— Il a vu sans doute un crocodile, répondit Abd-el-Mot.

— Il m'a semblé pourtant qu'il a crié de joie.

— Cela m'étonnerait. Il n'y a rien, dans ce fleuve, qui puisse inspirer de la joie. Tenez, regardez là, dit-il, en montrant un sillon qu'une de ces bêtes traçait dans l'eau vers la petite île derrière laquelle avait disparu Lobo. En même temps, on put voir émerger des flots la formidable gueule de l'animal qui fonçait vers les joncs.

— Un Et-timsa[64], crièrent les Arabes tous à la fois. Allah envoie le maudit nègre en enfer ! Le crocodile va l'avaler vivant.

Le reptile monstrueux disparut maintenant à son tour derrière la petite île, et l'on entendit un nouveau cri ; cette fois-ci, il ne pouvait plus y avoir de doute : c'était le cri d'un homme qui voit la mort devant lui.

— Il l'a, il l'a, s'écria Abd-el-Mot. Ce chien a encore de la chance, car si je l'avais pris, je l'aurais enterré vivant dans une termitière, et les termites auraient mangé sa chair jusqu'aux os. Mais s'il a échappé à la mort que je voulais lui donner, son ami Tolo, lui, n'y échappera point. Il doit se trouver quelque part, tout près, caché dans quelque taillis. Ces shéyatin[65] m'ont déjà coûté deux de mes meilleurs chiens. C'est pourquoi Tolo devra subir la mort deux fois.

Ayant dit, Abd-el-Mot ordonna à ses hommes de reprendre la poursuite. Les cavaliers s'éparpillèrent dans la forêt, mais après deux heures de recherches minutieuses, ils revinrent, sans le nègre.

— Cette vermine est introuvable, grinça Abd-el-Mot entre ses dents. Jusqu'à présent, pas la moindre trace de ce sheïtan maudit.

— Pourtant, tu l'as bien vu courir tout à l'heure.

— Je ne peux pas me tromper. Je l'ai bien vu, mais quel est l'homme qui pourrait découvrir la trace d'un pied humain sur la mousse ? D'ailleurs, cette forêt s'étend loin le long du fleuve. On pourrait chercher pendant des heures sans rien trouver.

— Alors, ce chien noir nous a échappé vivant. L'autre au moins ne nous a échappé que pour se fourrer dans la gueule d'un et-timsa.

— Patience. Il ne nous a pas encore échappé. Omboula, le village vers lequel il se dirigera sans aucun doute, est situé au delà d'une large plaine semblable à celle que nous avons traversée ce matin avant d'arriver dans cette forêt. Si nous voulons le tenir, nous n'avons qu'à aller de ce côté-là.

— Mais il essayera de se faufiler la nuit, quand il nous sera impossible de le voir.

— Nous n'avons qu'à faire la chaîne ; comme ça, il sera forcé de tomber sur l'un d'entre nous.

Et se tournant vers les autres, il ordonna :

64 Crocodile.
65 Pluriel de sheïtan = diable.

— En avant !

Les hommes montèrent en selle et se dirigèrent vers le Sud.

Le fait qu'Abd-el-Mot avait cru voir Tolo courir devant Lobo, avait sans doute sauvé la vie au malheureux petit nègre qui se tenait caché dans le feuillage des deux arbres enlacés. Car si les hommes de l'Arabe avaient cherché non pas en avant, mais en arrière, ils auraient sans doute découvert l'esclave, mort de fatigue et de peur. Mais, au fait, était-il encore dans sa cachette ? Et le courageux Lobo avait-il vraiment été dévoré par le crocodile, comme le supposaient les Arabes ?

C'est ce qu'on aurait pu apprendre des occupants d'une grande barque, qui avait quitté le village de Méhana vers midi et demie, et qui descendait maintenant le fleuve à grands coups de rames.

Vingt-trois personnes avaient pris place dans l'embarcation, vingt étaient des nègres, assis dix de chaque côté, et tenant les avirons. La vingt et unième était un jeune homme d'environ seize ans, à la peau brune, qui dénotait une descendance arabe, et les deux autres personnes étaient des blancs d'Europe, dont l'un portait un large burnous avec capuchon, le second un costume de chasse gris, analogue à ceux que portent les chasseurs de chamois en Suisse.

Le premier des Européens n'était autre que le frère de Lenoir ; il avait la même stature haute, les mêmes épaules larges, les mêmes traits fins mais décidés que le docteur dont nous avons fait la connaissance non loin du Puits du Lion. Inquiet de ne pas voir arriver son frère, à la rencontre duquel il avait envoyé Nouba, le « fils de la loyauté », il s'était décidé à partir lui-même vers le Nord, afin de raccourcir la distance qui le séparait du « Père aux quatre yeux ».

L'autre Européen se distinguait avant tout par un nez d'une longueur invraisemblable, qui l'avait fait surnommer Abou'l laklak, « le Père de la cigogne », car en effet, ce nez avait tout d'un bec de cigogne, sauf qu'il était d'une couleur cendrée comme d'ailleurs tout ce qui faisait partie de la personne de ce curieux personnage, qui ne cessait presque pas de parler, une fois qu'il était lancé.

— Sur ce point, je te donne parfaitement raison, mon cher, interrompit Lenoir. Chez nous, en France, nous nous faisons une idée tout à fait fausse de ces peuplades du Soudan, qu'il faut venir étudier sur place, si l'on tient à bien les connaître.

— Alors, tu te plais ici ? demanda le Gris[66].

— Assez, oui.

— Même quand ces tribus mangent de la chair d'hommes ?

— Même quand elles mangent la chair des hommes, pourvu que ce ne soit pas la mienne.

— Ha, ha, ha, éclata Abou'l laklak, et son nez semblait accompagner son rire d'un mouvement approbateur. Cependant, les Niam-niam, qu'on tient pour des cannibales, se sont fort bien conduits avec nous. Il faut le reconnaître ; jour et nuit, ils ont chassé pour m'apporter toutes sortes d'oiseaux. J'en ai ramassé en un seul mois plus que je n'en ai collectionné avant pendant une année entière.

— Tu vas sans doute écrire un nouveau livre sur la faune du Soudan ?

— Ben, très probablement, répondit Abou'l laklak avec son accent belge. Personne ne s'est avisé jusqu'à présent d'étudier les oiseaux de cette région. C'est pour combler cette lacune que je me suis mis en route. Et comme je...

Il s'arrêta brusquement, et l'attention des deux blancs fut attirée par le jeune homme brun qui tenait la barre, et qui avait donné un ordre bref aux rameurs. Une seconde après, la barque s'arrêtait.

— Est-ce que nous atterrissons ? demanda Lenoir au jeune homme, en employant la langue arabe.

— Oh non, effendi, répondit celui-ci. On n'atterrit jamais ici sans explorer auparavant les

66 Note winnetou.fr : dans la version originale allemande « Le Gris » (der Graue) n'est pas son nom mais la couleur de apparence. Il est tout habillé de gris. Son vrai nom est Ignaz Pfotenhauer.

parages. On s'embusque d'abord pour quelque temps dans les roseaux, et l'on s'assure avant tout qu'il n'y a aucun ennemi dans les environs.

— Et que veux-tu faire ? Pourquoi ne continuons-nous pas notre route ?

— Parce que si nous continuions sans prendre de précaution, nous passerions trop près de la sériba d'Omm-et-timsa, où habite Abou-el-Mot, et il nous ferait tous esclaves.

— Des esclaves nous ? Qu'il essaie donc !

— Effendi, non seulement il essaierait, mais il est presque certain qu'il nous ramasserait tous. Vingt-trois esclaves, quelle bonne affaire pour lui ! Sans doute, je ne peux pas le nier, vous êtes, tous deux, de bons tireurs, et des savants. Mais Abou-el-Mot a plus de cinq cents chasseurs d'esclaves dans sa sériba. Que pourrions-nous faire contre eux ?

L'Arabe avait dit tout cela d'un ton posé, calme et réfléchi. Il était de toute évidence que ce jeune homme était beaucoup plus expérimenté que ne le faisait supposer son âge.

— Tu es donc d'avis que nous ne pouvons passer que la nuit dans ces parages ?

— Oui, effendi !

— Cependant, nous ramons assez vite, et à la rigueur, nous pourrions hisser aussi notre voile. Pourquoi n'essaierions-nous pas de continuer notre route tout de suite. Cela nous ferait arriver plus vite à la rencontre de mon frère.

— Croyez-moi, effendi, personne ne sait dans quelle direction soufflera le vent dans une heure. Il vaut mieux rester ici, derrière cette île entourée de roseaux, où personne ne peut nous voir, et y attendre la tombée de la nuit.

— Mais les chasseurs d'esclaves pourraient nous apercevoir même la nuit, si le hasard le veut ?

— Si nous couvrons la barque avec des joncs et des roseaux, ils la prendront pour une petite île flottante, arrachée à quelque bout de terre avançant dans le fleuve.

Décidément, le jeune Arabe connaissait parfaitement son métier de guide à travers ces régions dangereuses, et Lenoir trouva ses objections tout à fait justifiées. Aussi répondit-il par l'affirmative quand le pilote lui demanda la permission de diriger la barque vers le rivage.

On ne parlait plus qu'à voix très basse, et en même temps, on dressait l'oreille pour percevoir le moindre son qui viendrait du côté de la forêt, derrière laquelle s'étendait la plaine dominée par la sériba d'Abou-el-Mot.

Les hommes étaient occupés à dissimuler l'embarcation sous un vêtement de verdure, lorsque des sons inexplicables se firent entendre derrière l'île aux roseaux. Tout le monde s'arrêta et écouta avec une attention redoublée. Le jeune doumandji[67] se dressa sur son siège, afin de mieux entendre.

— Ce sont deux nègres qui parlent là-bas sur le rivage, pas loin en aval, dit-il tout bas.

— Comment peux-tu savoir que ce sont des nègres ?

— J'ai attrapé quelques mots au vol ; c'étaient des mots du dialecte des Belanda, qui sont une tribu de nègres habitant plus au sud.

— Que disaient-ils ?

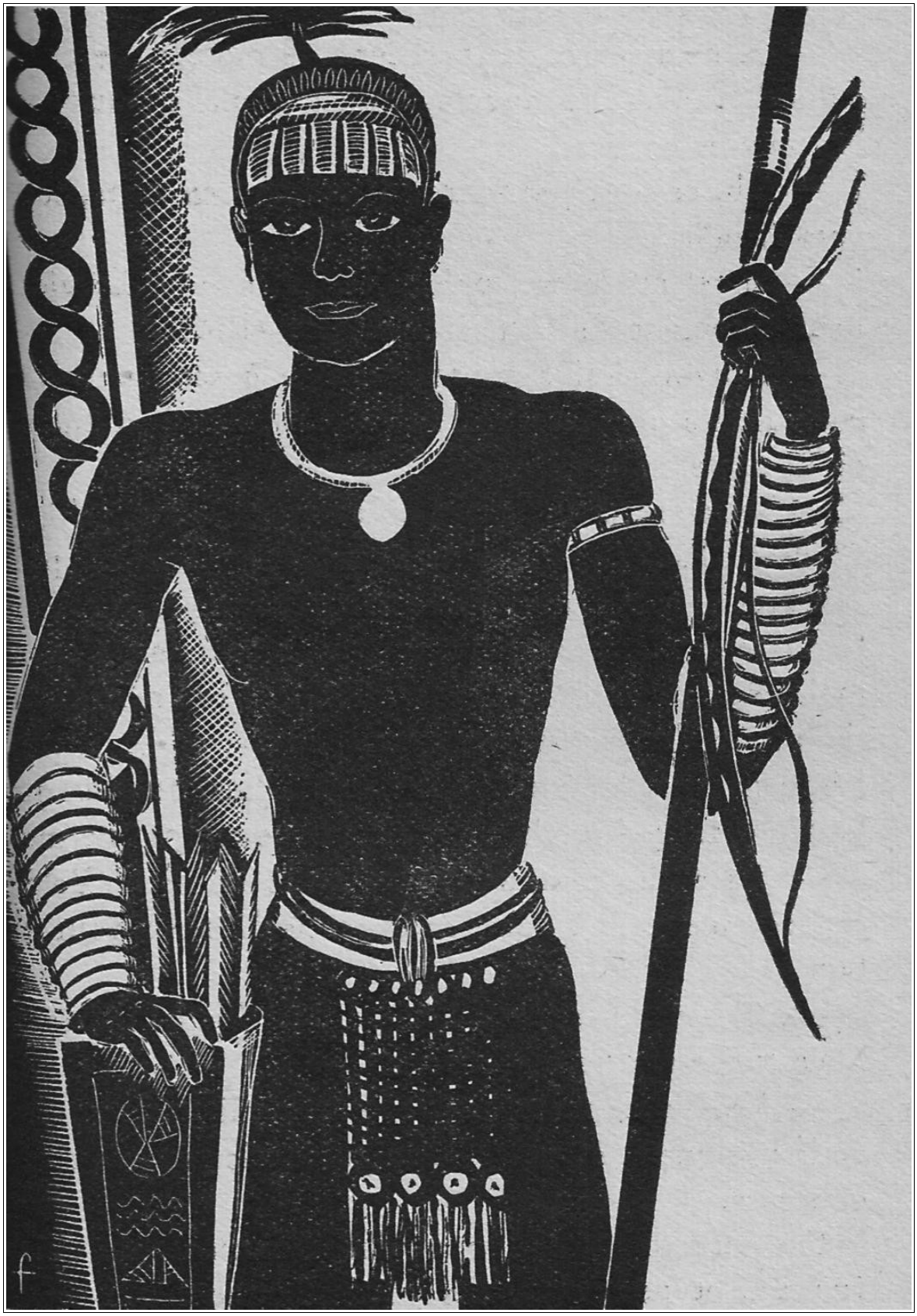
— Je ne sais pas. Ils parlaient de mourir, de chasseurs d'esclaves, de sauvetage, mais je n'ai pu attraper les phrases entières.

— Ah, ce sont peut-être des esclaves en fuite, supposa Lenoir.

— Si tel est le cas, précisa le doumandji, ils viennent sûrement de la sériba d'Abou-el-Mot.

— Sauvons-les ! hasarda le Belge à son tour. On pourrait les prendre dans notre barque. II y a encore de la place.

67 Pilote.



La vingt et unième personne était un jeune homme d'environ seize ans, à la peau brune.

— Patience, effendi, répondit le sage doumandji. Il faudrait d'abord réfléchir. Je suis naturellement prêt à sauver la vie d'un homme traqué, mais il faut que je sois convaincu auparavant que je ne m'expose pas moi-même à une mort certaine. Je ne recule pas devant le danger, mais il serait inutile de se jeter à l'étourdi dans les bras de la mort. D'autant plus que l'homme traqué serait perdu en même temps que moi.

— Tu parles comme un vrai sage ! lui dit le Belge, qui commençait à admirer le jeune homme pour de bon.

— Tu peux railler, répondit, méfiant, l'Arabe. Mais tu verras que j'ai raison.

— Mais je ne raille pas du tout, répliqua le « Père de la cigogne », surpris que ce guide vît partout quelque ruse.

On entendait maintenant des aboiements de chien furieux, et peu après, des voix d'hommes qui appelaient.

— Sheïtan ! disait l'une d'elles. En voilà un là-bas, et l'autre qui court devant. Vite, vite :

Une autre voix répondit :

— Lâche le chien !

— Ce sont deux esclaves qu'on poursuit ! dit Lenoir. Il faut les sauver à tout prix ! Et il saisit sa carabine, imité par son collègue belge.

— Abattons ces bandits tout de suite, acquiesça ce dernier.

— Par Allah, tenez-vous tranquilles, les supplia le pilote. Les chasseurs d'esclaves semblent être nombreux. Voulez-vous vous montrer à eux sans que nous sachions même si nous pouvons sauver les nègres ? Ce serait peu sage. Et puis, jusqu'à ce que nous détachions la barque du rivage, la poursuite sera déjà terminée, et ce sera trop tard. Écoute, un cri ! Quelqu'un est mort. Non, il vient de plonger dans l'eau. S'il vit encore, il sera la proie des crocodiles.

Le doudmandji monta sur la banquette pour mieux voir. C'est à ce moment que Lobo, contournant l'îlot aux joncs et apercevant la barque, avait poussé ce cri sauvage de joie, que les Arabes d'Abd-el-Mot avaient interprété comme un cri d'agonie. Le doumandji lui fit signe, et Lobo, que suivaient déjà plusieurs crocodiles, réussit à atteindre l'embarcation, non sans avoir été écorché à la dernière seconde par la gueule d'un des sauriens. C'est alors qu'il avait poussé le second cri, cette fois-ci un véritable cri de douleur, qui avait entraîné la conviction d'Abd-el-Mot. Au même moment, l'un des nègres montra au pilote une bête formidable qui fonçait directement sur la barque.

— Tout le monde à gauche : cria le doumandji, et c'était absolument nécessaire, car le choc provoqué par le crocodile eût facilement fait chavirer l'embarcation si le contre-poids des occupants ne l'avait amorti.

Entre temps, Lobo, épuisé par la fatigue et les émotions multiples de cette journée, et qui ressentait en outre une vive douleur au bras où l'avait blessé le chien et à la jambe, dont le saurien venait de lui arracher un bon morceau de chair, s'évanouit entre les bras du pilote.

— Est-ce qu'il est mort ? demanda Lenoir.

— Non, répondit le Belge, qui s'était assis près du petit nègre pour l'examiner. Une morsure au bras, un lambeau de chair enlevé au mollet, et un peu de faiblesse. C'est tout, je crois.

— Chut, fit le doumandji. On parle sur le rivage.

Ils écoutèrent en silence les paroles que les Arabes échangeaient avec Abd-el-Mot sur le sort des deux esclaves échappés.

— L'un est sauvé, grâce à Dieu ! dit Lenoir, lorsque les voix commencèrent à s'éloigner vers l'intérieur de la forêt. Mais l'autre ne tardera pas à tomber entre leurs mains. Comment pourrions-nous empêcher les bandits de s'emparer de lui ?

— Nous n'aurons pas besoin de les en empêcher, répondit le jeune pilote, qui s'avérait un

excellent tacticien. Et cela pour cette simple raison qu'ils ne l'auront pas.

— Qu'en sais-tu ? fit Lenoir étonné.

— Je le sais, parce que je viens d'entendre leurs paroles. Ils ont perdu deux chiens. Le nègre que voilà en a sûrement tué un, car il a encore le couteau sanglant dans sa main droite. Or, y aurait-il eu encore un chien chez les Arabes, il aurait sûrement sauté dans l'eau pour rattraper le fuyard. Je déduis de tout cela avec certitude qu'il n'y a plus aucun chien sur le rivage. Comment, dans ces conditions, les Arabes pourraient-ils découvrir l'autre fugitif ? La forêt s'étend sur plusieurs lieues, et les hommes n'ont pas, que je sache, un odorat assez fin pour flairer ses traces.

— Je crois que tu as raison, approuva Lenoir.

— Oui, je ne crois pas pouvoir me tromper. Aussi, je suis d'avis d'attendre ici, où nous sommes en sûreté, jusqu'à ce que tout se calme de l'autre côté du fleuve. Nous aviserons ensuite.

Les deux Européens ne pouvaient s'empêcher d'admirer le jeune Soudanais. Malgré son jeune âge, son intelligence et surtout son expérience semblaient celles d'un homme mûr et réfléchi, à ce point, qu'on pouvait parler sans exagération d'une véritable supériorité. En outre, ses gestes et sa conduite étaient si posés, si sûrs, sa façon de s'exprimer si claire et si convaincante, qu'il confirmait en tous points l'idée qu'on se fait en Occident de la précocité de certains Orientaux.

Le Belge tenait un flacon de sels sous le nez de Lobo, toujours sans connaissance. Mais peu à peu, l'odeur forte qui se dégageait du flacon réussit à ranimer le jeune homme, qui commença à bouger.

— Tolo tiens-toi bien à la branche chuchota-t-il, sans, toutefois, ouvrir les yeux.

Il remua encore les lèvres, et entr'ouvrit finalement les paupières. Son regard encore voilé distingua mal les traits du beau visage de Lenoir, qui se baissait sur lui, et le prenant pour Tolo, Lobo murmura content, en refermant les yeux :

— Tolo, tu vis, et moi... je suis chez le bon cheik au-dessus des étoiles !

— Il parle sans doute d'un Dieu, dit Lenoir. Serait-il chrétien ? Cela ne m'étonnerait pas, car les missionnaires sont nombreux dans ces régions.

— Chrétien ou païen, c'est avant tout un homme, et il faut qu'on l'aide à surmonter sa faiblesse, répliqua le Belge.

En même temps, il souleva la planche qui servait de siège à l'avant de la barque, et sortit de dessous la banquette une boîte renfermant des médicaments. Il lava les blessures, les désinfecta et fit un bandage selon toutes les règles de l'art. Les dents du crocodile avaient laissé dans la plaie des lambeaux de chair qu'il fallut extraire avec un couteau. Ce dut être assez douloureux, car Lobo rouvrit les yeux et gémit. Il examina les visages penchés sur lui et dit tout bas :

— Des blancs et des Sandéh.

Il reconnut ces derniers à leur coiffure caractéristique.

— Alors, ce ne sont pas des chasseurs d'esclaves.

— En effet, calme-toi. Nous ne sommes pas des chasseurs d'esclaves ! le tranquillisa Lenoir.

— Lobo n'est donc pas... mort ? fit-il lentement, comme s'il n'en revenait pas.

— Non. Tu vis, tu vois bien ! Là-bas c'est le rivage d'où tu as sauté dans l'eau : lui expliqua le Belge.

— C'est une barque, oui, je me souviens maintenant. Lobo a été sauvé de la mort. Vous êtes de bonnes gens. Mais, où est Tolo ? demanda-t-il soudain.

— Il est sûrement hors de danger, lui dit le pilote, car les Arabes se sont éloignés sans l'avoir retrouvé.

— Alors, vite, allons chercher dans les arbres, où il est caché.

Il voulut sauter sur ses jambes, mais retomba aussitôt sur la banquette. Le sort de son

compagnon de captivité le préoccupait si fort, qu'on avait toutes les peines du monde à le calmer. Finalement, il se tranquillisa, et tandis que le Belge achevait de bander ses plaies, il raconta son aventure. Lenoir, qui suivait son récit avec attention, conclut :

— Abou-el-Mot n'est donc pas encore de retour à la sériba ? Cela me fait redouter le pire pour mon frère. Et tu dis qu'Abd-el-Mot voulait partir pour une expédition contre le village d'Omboula ? Mais alors, la sériba est complètement abandonnée ?

— On y laisse toujours environ cinquante hommes en garnison, dit Lobo, qui était familiarisé avec les coutumes des chasseurs d'esclaves.

— Cinquante hommes ne sauraient nous faire peur.

Nous pouvons donc continuer notre chemin avant que la nuit arrive.

— Si vous partez, Lobo doit quitter la barque, car il doit rester près de Tolo.

— Toi, quitter la barque ? Avec tes blessures ? Tu n'es même pas capable de te tenir debout, et encore moins de marcher. Nous te garderons ici jusqu'à ce que tes plaies soient guéries !

— Impossible ! Lobo doit être avec Tolo. Où est Tolo ?

— Mais calme-toi, bon Dieu, fit le Belge. Je te dis que Tolo est sauvé. Tu dis que le soubak et le louba sont là, à droite sur le rivage ? Eh bien, les chasseurs d'esclaves n'ont pas cherché de ce côté-là. Nous irons tout de suite et ramènerons Tolo.

— Il faut que Tolo soit trouvé, car il doit courir vite à Omboula prévenir les habitants qu'Abd-el-Mot prépare une rafle dans la région.

— J'irai jusqu'à la rive opposée, pour voir si les chasseurs d'esclaves sont encore là, dit le doumandji.

— Nous irons tous ; nous pousserons la barque doucement jusque-là, affirma le « Père de la cigogne ».

— Ce serait inutile, et même dangereux, répliqua le pilote. Nous ne ferons échouer la barque sur la rive opposée que lorsque nous serons certains que les Arabes sont partis. En attendant, laissez-moi partir seul. Cela suffira.

— Mais tu seras dévoré par les crocodiles, s'exclama le Belge, qu'une telle imprudence de la part de ce garçon sage entre tous décontenançait.

— Voyons, tu crois que je vais nager ? fit en riant le doumandji. Je pourrais m'en repentir, en effet, mais je vais me confectionner à la hâte une petite embarcation avec des tiges de joncs, et je passerai ainsi sur la rive d'en face.

Il donna un ordre aux nègres, qui poussèrent la barque un peu plus avant dans les roseaux. Là, il coupa une quantité suffisante de tiges, et aidé par les rameurs, il tressa rapidement un petit kélék[68].

— Mais si les Arabes sont encore là ? Ils te verront quand même, encore que tu sois seul, s'enquit Lenoir. Ils t'attraperont et te réduiront en esclavage.

— Ils ne me verront pas, et ne feront pas non plus un esclave de moi, répondit le courageux jeune homme. Je sais les observer, sans leur donner l'éveil.

Le kélék était maintenant prêt. Semblable à un petit radeau, il était renforcé en-dessous par des faisceaux de joncs étroitement liés les uns aux autres. Le doumandji prit place sur cette sorte de paillasson bien plus résistant qu'on ne l'eût pu croire, se munit d'un aviron qu'il utilisa comme barre de direction et s'éloigna vers l'autre rive. Il évita cependant de pousser son radeau en amont vers la pointe de l'îlot, endroit d'où Lobo avait plongé dans le fleuve, et où l'on pouvait supposer que les Arabes — si toutefois ils étaient encore dans la forêt — dirigeraient de préférence leurs regards. A genoux sur sa frêle embarcation, le pilote laissa cette dernière glisser en aval, et aussitôt qu'il arriva à la hauteur d'une crique où les roseaux étaient moins nombreux, il poussa le kélék de

68 Canot.

quelques coups d'aviron vers le rivage et l'y fixa à l'aide d'une corde.

Les occupants de la grande barque n'étaient pas sans éprouver quelque inquiétude au sujet du courageux doumandji. Ils eussent sans doute préféré l'accompagner dans son expédition, mais ils se disaient en même temps que le danger était moindre pour le pilote seul, qu'il ne l'eût été pour eux tous. Dans le cas d'une attaque, il pouvait en effet escompter bien davantage leur secours que s'ils avaient été attaqués tous en même temps. Lenoir, qui suivait attentivement les mouvements du doumandji, ne put s'empêcher de dire au Belge :

— Ce petit bonhomme est bien courageux. J'ai rarement rencontré un garçon de cet âge qui fût si précoce. Au moindre danger qui le menacerait, nous levons l'ancre, et nous portons à son secours.

— Cela va de soi, répondit son compagnon. Ce jeune homme m'est aussi sympathique qu'à toi. Il a je ne sais quoi de fin, de distingué et en même temps de merveilleusement naturel. Je voudrais bien savoir à quelle race il appartient. On le prendrait pour un Arabe, mais il est trop brun pour cela. Ce n'est pas un Niam-niam non plus, ses traits ne ressemblent guère à ceux des hommes de cette tribu. Je ne sais vraiment pas à quoi m'en tenir.

— Moi non plus je n'arrive pas à identifier sa race, répliqua Lenoir. Tantôt je penche pour voir en lui un métis, et tantôt un Somali. Chaque fois que je lui ai demandé à quelle race ou tribu il appartenait, il a éludé ma question.

— La même chose m'est arrivée. Les Niam-niam, eux-mêmes, chez lesquels il vit comme s'ils étaient ses frères de race, ne savent pas au juste d'où il vient et de qui il descend ? Il semblerait qu'il ait des raisons particulières pour garder le secret sur sa naissance. Cependant, le fait que les noirs l'appellent Abd-es-Sirr (fils du mystère) dénote qu'ils le prennent pour un Arabe.

— Dans ce cas, ce serait un métis, car il n'est certainement pas un Arabe pur. J'ai l'impression qu'il a dû être témoin d'un événement effroyable. Il ne rit jamais ; tout au plus le voit-on parfois esquisser un faible sourire. L'as-tu jamais vu gambader et jouer comme les garçons de son âge de la tribu des Niam-niam ? Moi jamais.

— Moi non plus, reconnut le Belge.

— Il est certain pour moi que son imperturbable gravité est due à quelque souvenir tragique, qui a laissé une profonde empreinte sur son jeune esprit. A en juger par les dévotions, peu nombreuses, auxquelles il se livre, il doit être musulman. L'as-tu déjà entendu prier ?

— Je l'ai vu prier, mais je n'ai jamais entendu les paroles qu'il disait. Il ne prie pas aux heures prescrites par le Coran, mais seulement quand il pense n'être vu par personne.

— Je l'ai épié deux fois ; il disait la fathkha, la première soura du Coran ; mais entre les deux mots « maître du monde » et « miséricordieux », il ajoutait quelques expressions qui n'existent pas dans cette soura. Il prononçait par exemple les mots « mir ita-kam[69]1 et sabit-el-méglis[70] » ; cela me fait supposer qu'il nourrit la pensée d'une vengeance.

— C'est ce que j'ai pensé aussi. Quand il croit être seul, il ferme le poing et menace quelqu'un, et ses yeux prennent alors. une expression effrayante. On dirait qu'il voudrait étrangler quelque ennemi invisible. En même temps, il grince des dents et...

[--- Exemple de texte non traduit ---]

— Arrête, regarde ! Ils arrivent en volant !

— Tu les connais aussi ?

Il s'était levé soudainement et montrait du doigt avec agitation un groupe d'oiseaux volant au-dessus de la rivière. Pendant qu'il suivait le vol des oiseaux des yeux, son long nez se déplaçait aussi de la joue droite vers la joue gauche, comme s'il voulait aussi faire la même observation.

69 Maître de la vengeance.

70 Juge suprême.

— Oui, je les connais, répondit Lenoir. Ce sont des mangeurs d'abeilles, Merops caeruleo cephalus.

— Magnifiques oiseaux ! Vois-tu leur magnifique plumage étincelant au soleil comme plein d'émeraudes et de rubis ?

— Bien sûr, je les observe comme toi. Connais-tu leur nom local ?

— Oui, on les appelle Dschouroull.

— Pourquoi.

— Parce que son cri ressemble à ces deux syllabes.

— Tu as raison, tu n'es pas mauvais un ornithologue. Maintenant, ils sont partis, dans les arbres.

Il se rassit, son nez revenant à la position initiale et poursuivi :

— En Europe, il n'existe qu'une seule espèce de mangeur d'abeilles, Merops apiaster, au front blanc, strié de bleu au-dessus de l'œil, au menton bleu-jaune, à la poitrine bleu marine et aux rémiges vert-bleu.

— Je suis particulièrement intéressé par ces oiseaux car si un Merops a été le premier oiseau que j'ai dessiné c'est lui qui a été ensuite repeint sur mon dos.

— Alors ? Par qui ?

— Par le professeur d'histoire naturelle. Je lui avais emprunté un livre dans lequel une gravure sur bois représentait un mangeur d'abeilles. J'étais renfrogné de la voir si noire ; alors j'ai vite pris la boîte de peinture et j'ai peint la gravure d'une façon si colorée que les couleurs se sont presque épuisées. Par la suite, le professeur l'a découvert et m'a emmené avec lui dans une pièce, où il a utilisé la règle pour coloriser durablement le Merops sur mon dos, au point que j'en ai perdu la vue et l'ouïe. Certes je ne pouvais pas voir ce portrait parce qu'il était justement dans le dos, mais il était certainement aussi vert et bleu que le Merops, et je l'ai senti encore pendant des semaines entières.

Ce professeur avait certainement en secret une dent contre moi, car je lui demandai toujours des choses auxquelles il ne pouvait pas répondre. Il m'a ensuite largement sacqué à l'examen. Je te l'ai déjà raconté ?

— Non, répondit Lenoir très sérieusement.

— Je n'en parle jamais, mais à toi je peux en parler. Lorsque j'étais en quatrième et parce qu'il y avait des examens j'ai mis une chemisette propre et noué autour du cou une nouvelle et belle cravate, car j'ai pensé qu'ainsi attifé je ne pouvais échouer. Mais c'est arrivé autrement. À savoir, quand c'était à mon tour de me lever pour répondre avec respect à la question, qu'a demandé alors le professeur ?

— Eh bien, quoi ?

— Il m'a demandé pourquoi les oiseaux ont des plumes.

— C'était bien sûr une question délicate pour toi. Qu'est-ce que t'as répondu ?

— Qu'est-ce que j'ai donné comme réponse ? Tout d'abord, j'ai fermé les yeux et j'ai attendu de voir si j'ai peut-être une idée à proposer, et quand rien n'est venu, j'ai...

[------]

Le Belge s'interrompit, car l'un des rameurs Niam-niam criait brusquement :

— Là, Abd-es-Sirr, montrant du doigt un point en amont du fleuve.

C'était en effet le doumandji, qui s'en revenait lentement sur son kélék. Il le dirigeait directement sur la barque, et lorsqu'il l'eut touchée, il sauta à bord en disant :

— Rien. Le bois est vide. Je n'ai rencontré aucun Arabe.

— Et Tolo ? demanda, inquiet, Lobo. Tu ne l'as pas vu ?

— Je n'ai pas vu Tolo non plus. Mais nous le chercherons maintenant partout, et nous le retrouverons ! Je suis allé jusqu'à la lisière de la forêt, et j'ai aperçu un groupe de cavaliers qui s'éloignait par delà la steppe.

— Dans quelle direction ? demanda Lenoir.

— Vers le sud-ouest, précisa Abd-es-Sirr.

— Espérons qu'ils n'ont pas emporté Tolo avec eux. Fouillons maintenant le rivage et la forêt.

Il faut que nous le retrouvions.

On leva l'ancre et les rameurs poussèrent la barque vers la rive opposée, où ils l'amarrèrent solidement. Tout le monde descendit à terre, sauf deux des nègres et Lobo à qui ses blessures ouvertes ne permettaient pas encore de marcher. Il décrivit cependant avec tant de détails l'endroit où se trouvaient les deux arbres enlacés, qui servaient de cachette à Tolo, que ses sauveteurs ne pouvaient se tromper.

Lenoir avait emporté ses jumelles. Il guida le groupe à travers la forêt, et vit lui-même les cavaliers arabes s'éloigner dans la direction du sud-ouest.

— Ils sont partis pour de bon, dit-il, nous pourrons maintenant explorer la forêt sans crainte.

On n'entendait pas un bruit dans le bois aux feuillages épais. Seul, le « nouk-nouk, nouk-nouk » d'une grue, cachée quelque part sur le rivage opposé, coupait de temps en temps le silence profond. Bientôt, le groupe arriva près des deux arbres désignés par Lobo, et les hommes perçurent comme un miaulement léger. Cela provenait d'en haut, mais l'épaisseur des feuilles ne permettait guère de distinguer quoi que ce fût.

— C'est toi, Tolo, qui pleures là-haut ? demanda Lenoir.

Aucune réponse ne parvint du haut des arbres ; en revanche, le miaulement devint plus distinct. Lenoir répéta sa question mais comme, cette fois-ci encore, il ne recevait aucune réponse, il s'élança sur la première branche et grimpa aussi haut qu'il put. Il aperçut tout d'un coup le petit nègre, assis au-dessus de lui et crispant ses mains autour de la branche qui lui servait de support.

— Hé, Tolo, nous te cherchons. Descends ! reprit Lenoir.

Le pauvre esclave poussa un cri épouvantable, comme s'il se voyait en danger de mort, et répondit :

— Pouvez tuer Tolo, pouvez tuer Tolo, mais laissez Lobo en vie. Lobo est bon, Lobo a voulu sauver la vie à Tolo !

— Vous êtes tous les deux hors de danger, lui dit Lenoir, allons, descends maintenant ; on ne te fera rien, nous sommes tes amis.

— Ce n'est pas vrai ; tu es un blanc, tu es un Arabe, un chasseur d'esclaves. Tu es de la bande d'Abd-el-Mot !

— Mais non, mon petit bonhomme, le tranquillisa Lenoir, je suis, comme toi, son ennemi. Je veux te sauver, viens, descends !

— Tolo ne peut pas descendre, Tolo est trop faible, murmura enfin l'ami de Lobo.

— Qu'à cela ne tienne. Nous t'aiderons ! fit Lenoir. Le petit esclave était si exténué de fatigue et d'angoisse, qu'il pouvait à peine se tenir sur la branche. Lenoir appela deux Niam-niam, et grâce aux efforts des trois hommes, Tolo fut enfin descendu, et étendu sur le sol. Il n'avait pas encore compris qu'il était sauvé. Malgré toutes les assurances qu'on lui donnait, il n'y croyait pas encore, et continuait à pleurer. Ses pieds étaient tellement endoloris, qu'il pouvait à peine marcher, et il fallut presque le porter jusqu'à la barque.

Arrivé au bord du fleuve, Tolo aperçut soudain son ami allongé sur la banquette à l'arrière du pont. Il poussa un grand cri de joie et tomba raide, sans connaissance. On le souleva avec précautions par-dessus bord, et on l'étendit sur une banquette tout près de celle de son camarade.

Celui-ci était au comble de la joie. Il avait craint que les Arabes d'Abd-el-Mot n'eussent emmené Tolo avec eux, et maintenant qu'il voyait son ami sauvé et hors de danger, il battait des mains comme un enfant. Cependant, comme l'évanouissement de Tolo se prolongeait, il s'inquiéta de nouveau, et les deux Européens durent employer tous les arguments possibles pour le tranquilliser et lui persuader que son camarade ne tarderait pas à revenir à lui.

C'est ce qui se produisit un quart d'heure plus tard. Mais Tolo se réveilla en plein délire ; il ne cessait de pleurer et de demander grâce pour Lobo, de sorte que le Belge dut ressortir la boîte aux

médicaments, et administrer un calmant au jeune homme. Celui-ci eut le don d'endormir le délirant, qu'on étendit sur le plancher de la barque, plus commode que l'étroite banquette.

Ce moment de répit fut utilisé par l'équipage pour tenir conseil sur ce qu'il fallait entreprendre. Lobo insista de toutes ses forces pour qu'un messager fût envoyé aux habitants du village d'Omboula afin de les avertir du danger qui les menaçait. Mais aucun des Niam-niam ne voulut se charger de cette mission périlleuse. Ils ne connaissaient pas le chemin, et n'avaient aucune envie de courir le risque, plus que certain, de tomber dans les griffes des chasseurs d'esclaves. Et comme ni Lobo, ni Tolo n'étaient en état d'assumer cette mission, le choix devait se porter soit sur Lenoir, soit sur le Belge ou le pilote. Celui-ci avait écouté attentivement les discussions échangées entre les compagnons.

— Qu'en penses-tu ? demanda Lenoir au Belge, en français. Avons-nous le droit de laisser détruire un village entier, alors qu'il existe encore la possibilité de le sauver des pillards ?

— Minute, répondit le « Père de la cigogne » en sortant d'une des poches de son veston une grande carte usée et noircie.

— Voyons tout d'abord où se trouve ce sacré village d'Omboula. Je sais qu'il est situé dans le territoire des Bélandas, mais où, exactement, que le diable m'emporte si j'en ai la moindre idée.

Il déplia la carte sur ses genoux et commença à l'étudier avec une attention presque comique ; son long nez allait d'un bout à l'autre de la feuille, comme s'il voulait découvrir par son flair l'endroit que recherchait son propriétaire.

— Il n'est pas marqué là-dessus, ce village d'Omboula, fit le Belge, désappointé, en repliant sa carte qu'il fit disparaître dans une de ses grandes poches. Les Bélandas vivent entre les Bongos et les Niam-niam, c'est-à-dire au sud-ouest de l'endroit où nous nous trouvons en ce moment. Il est probable qu'Omboula est situé du côté des montagnes de Pambisa, mais je n'en jurerais pas.

— Pambisa ! s'écria Lobo, qui n'avait rien compris à la conversation des deux Européens, mais qui avait attrapé au vol ce mot qui lui était familier. Pambisa ! Répéta-t-il. Oui, là est Omboula. Au pied des montagnes de Pambisa !

— A quelle distance ? demanda Lenoir.

— A trois jours de marche de la sériba d'Omn-et-Timsa.

— C'est-à-dire à deux jours et demi de marche d'ici, calcula l'Européen. C'est trop loin pour avertir à temps la population du village. Les chasseurs d'esclaves sont montés, tandis que nous nous serions obligés d'aller à pied. C'est-à-dire que les Arabes seront là-bas avant nous.

— Ce n'est pas dit, intervint le pilote, prenant la parole pour la première fois depuis le début de la discussion. Il y a quand même un moyen d'arriver à Omboula avant les hommes d'Abd-el-Mot.

— Tu dis qu'il y a un moyen ? demanda le Belge, curieux de voir encore une fois à l'œuvre cette jeune intelligence qu'il admirait tant.

— Oui, il y a un moyen. C'est de se procurer un chameau. La tribu des Djour en possède pas mal en cette saison. Je connais un village de Djours, à l'ouest de la sériba d'Om-et-Timsa. Nous pourrions y acheter, ou même simplement louer plusieurs chameaux avec lesquels nous ferions le trajet jusqu'à Omboula.

— Mais ce village est-il éloigné de la sériba ?

— Non. Ses habitants sont les sujets d'Abou-el-Mot, qui les a asservis ; aussi ne leur déplairait-il pas de lui jouer un mauvais tour.

— Mais alors, est-ce qu'ils ne seraient pas disposés à envoyer l'un des leurs à Omboula ?

— Ah ça, ils ne le feraient jamais. Ils se trouvent en état de guerre avec les Bélandas. Bien entendu, ils accepteraient la forme, seulement. Si on les paie, ils feront semblant d'envoyer un des leurs, mais le messager rebroussera chemin à peine parti. Non, le mieux c'est encore d'y dépêcher

l'un d'entre nous. J'y serais allé volontiers, mais je dois rester pour piloter la barque, car personne autre que moi ne connaît le fleuve.

— Eh bien, dit Lenoir, s'adressant à son compagnon belge. Il n'y a que nous deux qui restions en lice. Veux-tu que nous nous occupions de l'affaire ?

— Naturellement ! s'empressa de répondre. le Belge. C'est un devoir élémentaire que d'aider quiconque se trouve en danger. En outre, ce serait pour moi une véritable volupté de jouer un méchant tour à cet Abd-el-Mot. Je tâcherai donc de me procurer un chameau, et en route pour Oloumba !

— Quoi ? voudrais-tu y aller seul ? Je ne saurais l'admettre. J'ai les mêmes obligations que toi. La chose est d'ailleurs extrêmement dangereuse, et il me semble que le moins que je puisse exiger, c'est de tirer au sort.

— Je n'ai rien là-contre. Du danger, il y en a partout ici. Que j'aille à la rencontre de ton frère à bord de cette embarcation, ou que je gagne Omboula à dos de chameau, c'est pour moi la même chose ; ici ou là on risque sa vie à chaque tournant.

— Dans ce cas, répondit Lenoir, prenons deux morceaux de roseau, un long et un court ; celui qui...

— Halte, s'écria le Belge. J'aime mieux que quelqu'un d'autre décide à notre place. Je préfère confier ce soin à... disons aux oiseaux du ciel. Si le premier volatile que nous verrons passer au-dessus de nos têtes arrive de gauche pour passer à droite, c'est toi qui iras à Omboula. Si par contre, l'oiseau passe de droite à gauche, c'est moi qui me chargerai de la mission. Tu es d'accord ?

— D'accord, consentit Lenoir. En même temps, nous continuerons notre route, afin d'atteindre le village des Djours le plus tôt possible.

Mis au courant de leur décision, le doumandji donna aux Niam-niam l'ordre de reprendre les avirons. On leur enjoignit également de faire attention aux oiseaux qui passeraient au-dessus du fleuve. Et lentement, la barque s'ébranla et gagna le milieu du courant, afin de glisser plus rapidement.

— Comme il n'y a que cinquante hommes dans la sériba, déclara le « Fils du mystère », nous n'avons rien à craindre. Nous pouvons même nous montrer ouvertement, et ramer à leur vue. Puis, quand nous aurons dépassé le camp des chasseurs d'esclaves, nous amarrerons notre barque sur la rive gauche, nous la dissimulerons au milieu des roseaux, et je vous conduirai au village des Djours, dont je connais fort bien le cheik.

Les deux Européens adoptèrent ce plan sans observations. Abd-es-Sir pilotait maintenant avec tant d'adresse, que la barque filait avec la rapidité d'une flèche. Les bras des rameurs se baissaient et se levaient dans un mouvement d'ensemble qui rappelait aux blancs les grandes courses d'aviron sur la Tamise, et ils aspiraient avec volupté l'air frais que leur apportait le vif courant de l'eau.

Le médicament que le Belge avait fait absorber à Tolo s'avérait efficace : le petit nègre dormait maintenant le plus tranquillement du monde, et Lobo lui-même, que le souci de savoir son village en danger avait tenu éveillé, s'endormit à son tour, heureux que des hommes bons et généreux se montrassent prêts à le délivrer de ce terrible danger.

# CHAPITRE VIII

## UN NOUVEAU COMPAGNON DE VOYAGE

Les deux Européens se tenaient tranquillement à la poupe du petit vaisseau. Leur séparation imminente ne devait être, certes, que de courte durée, mais elle pouvait aussi les séparer pour toujours. On devinait aux mouvements désordonnés du nez du Belge qu'il était fortement préoccupé par l'idée de cette séparation. A la fin, il ne put se contenir, et après avoir avalé sa salive plusieurs fois et toussoté légèrement pour attirer l'attention de son ami, il dit :

— Ce n'est pas gai quand une chose vous tient tellement à cœur. Bientôt, il faudra nous séparer et Dieu sait s'il nous sera donné de nous revoir encore dans cette vie. Ce n'est pas gai, te dis-je, de ne même pas savoir si l'on reverra son camarade. Mais que faire ? Je me sentirais bien coupable si ces pauvres nègres venaient à être massacrés ou réduits en esclavage, sans que nous ayons au moins tenté de les en avertir.

— J'éprouve les mêmes sentiments que toi. D'ailleurs, je suis d'avis qu'il est inutile de se figurer la chose sous l'aspect d'un trop grand danger. L'un de nous ira vers le sud et s'efforcera de ne pas être rattrapé par nos ennemis. C'est tout. Réflexion faite, cela n'est pas bien sorcier.

— Évidemment non, quand on présente la chose de cette manière. Mais si ses efforts restaient vains, et que les ennemis le rattrapent quand même, n'est-ce pas un peu dur de se dire que son camarade est en danger de mort, et que pendant ce temps, on ne peut rien faire pour lui ?

Le Belge avait dit ces mots avec une profonde tristesse, mais soudain, il leva les yeux vers le ciel et s'écria :

— Attention ! Des oiseaux en vue sur la rive opposée.

Il avait sauté de son siège et suivait maintenant d'un regard tendu une nuée d'oiseaux qui s'approchaient du fleuve. Son bras levé indiquait la direction du vol, et son nez, qui pointait également vers le ciel bleu, semblait remplir le rôle analogue.

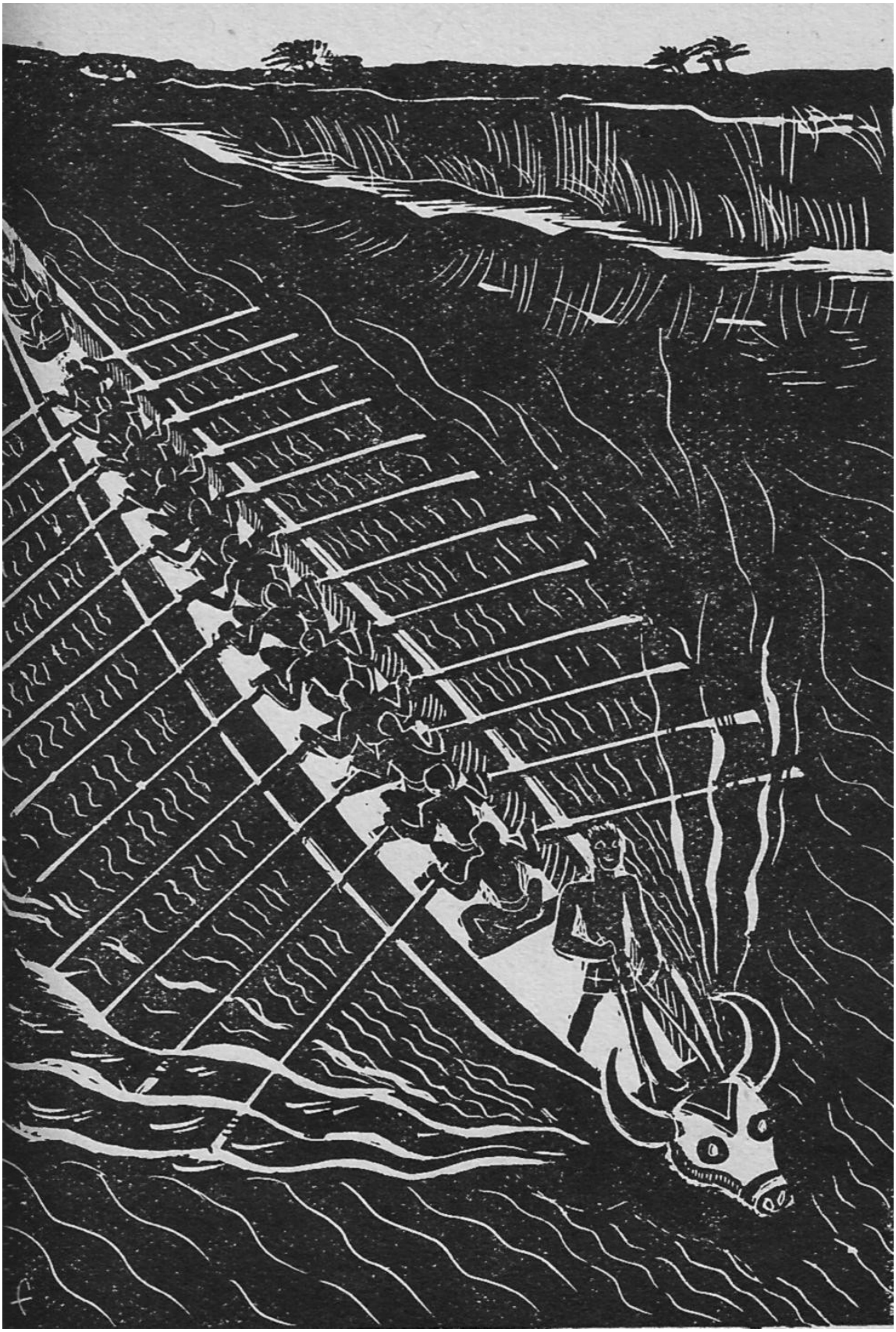
— Tu les connais ? demanda-t-il à son camarade.

— Je crois que oui, répondit celui-ci. Ce sont des hoploptérus spinosus, ou, en langage vulgaire, des siksak.

— Exact. Il est rare qu'ils volent à cette heure-ci aussi haut dans le ciel. Ils ont dû être effrayés par quelque hippopotame. Les voilà qui disparaissent maintenant derrière les roseaux. Sans doute vont-ils à la chasse aux escargots, dont ils sont si friands.

Comme il ne pouvait plus voir les volatiles descendus derrière un écran épais de joncs, il se rassit et continua :

— J'aime à croire que nous trouverons un bon chameau rapide, surtout. Celui qui sera désigné par le sort devra emporter avec lui des provisions pour six jours au moins. Mais l'autre n'aura rien d'autre à faire qu'à attendre, et à chercher à rencontrer ton frère aussitôt que possible. Tiens, mais j'y pense. Où faudra-t-il attendre ? En tout cas, pas à proximité de la sériba d'Om-et-Timsa.



Abd-es-Sirr pilotait maintenant avec tant d'ardeur que la barque filait avec la rapidité d'une flèche...

— Naturellement. Il ne faut pas être vu par la garnison d'Abou-el-Mot, répondit Lenoir en souriant. Tu pousseras plutôt jusqu'à la sériba de Madounga, dont les habitants sont amis de notre pilote. Il m'a dit que nous y serions bien accueillis. C'est d'ailleurs sur le chemin que suit mon frère vers le Sud ; tu ne pourras pas le manquer, si toutefois il arrive avant que je sois de retour d'Omboula.

— Comment, de retour d'Omboula ? Tu parles comme s'il était déjà décidé que tu partes. D'où as-tu sorti ça ?

— C'est toi-même qui l'as voulu.

— Moi ? Tu rêves, mon bon. Jamais de la vie.

— Qui a proposé que la chose soit décidée par le vol des oiseaux ? Moi ou toi ? Hein ? Eh bien, les oiseaux ont choisi, ne t'en déplaise.

— Les oiseaux ont bien voulu choisir ? Je ne sais rien de tout cela. Veux-tu avoir l'obligeance de t'expliquer, s'il te plaît ? Ou bien crois-tu par hasard que je sois un.... Au fait, si, je suis bien le dernier des imbéciles. Je n'y pensais plus du tout. Les hoploptérus spinosus, appelés vulgairement siksak, ont eu l'idée saugrenue de voler de gauche à droite...

Le Belge restait bouche bée devant cette vérité qu'il semblait avoir toutes les peines du monde à admettre.

— Ainsi donc, tu es d'accord que c'est bien moi qui suis désigné par le sort pour aller à Omboula ?

— Hélas, je dois bien l'admettre. Mais n'empêche que ces oiseaux de malheur auraient bien pu voler dans le sens contraire. Si j'avais eu mon fusil tout prêt à portée de ma main, je les aurais bien abattus. Dis, ne veux-tu pas tirer au sort, encore une fois ?

— Non, cette affaire est déjà réglée. N'en parlons plus !

Le Belge était si démonté, qu'il enfonça sa casquette sur ses yeux, de telle sorte qu'on ne voyait plus, de tout son visage, que son nez énorme. Des tressaillements nerveux qui parcouraient celui-ci, on pouvait déduire qu'il était en proie à la plus vive des inquiétudes, mais qu'il ne voulait point en faire part à son ami.

Pendant ce temps, les rameurs nègres tiraient sur les avirons avec une régularité admirable. Le courant du fleuve était fort rapide, aussi la barque continuait-elle à filer comme un poisson torpille. Malgré cette course impétueuse, le paysage ne changeait pas ; c'étaient toujours les mêmes berges, couvertes, à gauche, d'une forêt extrêmement dense, à droite, d'un inextricable fouillis de roseaux et de cannes à sucre sauvages.

Le temps passait vite. Le soleil avait atteint au zénith et descendaient maintenant vers le couchant, projetant sur le fleuve des ombres de plus en plus longues, qui accusaient, au sommet, les formes déchiquetées des couronnes des arbres. Soudain, le doumandji donna un coup de barre qui dirigea la barque brusquement vers la rive droite.

Lenoir interrogea des yeux le pilote, qui fit un signe du côté de la rive opposée :

— Nous approchons de la sériba d'Omm-et-timsa, expliqua-t-il. Si nous tenons à passer inaperçus, il faudra nous faufiler le long de la rive droite, aussi loin que possible de la sériba.

A ces mots, le Belge leva la tête pour la première fois depuis l'affaire des oiseaux. Il voulait jeter un coup d'œil sur la région dangereuse, et soudain son nez sembla flairer quelque chose, dans l'air.

— Qu'y a-t-il ? demanda Lenoir, qui connaissait cette habitude de son ami. Sens-tu quelque chose ?

— Parbleu. Et toi, tu ne sens rien ?

— Absolument rien. Je ne remarque rien d'insolite. Les nègres non plus, d'ailleurs, à en juger par le zèle qu'ils mettent à ramer. Il faut donc admettre que cette fois-ci, ton nez se sera trompé.

— Quoi ? Qu'est-ce que tu dis ? Mon nez se serait trompé ? Tu le connais mal, dans ce cas. C'est peut-être la seule chose sur laquelle je puisse compter sans crainte de me tromper.

— Soit. Mais alors, qu'est-ce que ce fameux nez te raconte ?

— Cela sent le feu !

— Le feu ? Diable, mais je ne vois aucune fumée ! railla Lenoir.

— Tu ne tarderas pas à la voir, répondit le « Père de la Cigogne », sans faire attention à l'ironie de son ami.

— C'est peut-être un feu qu'un indigène aura allumé pour frire un poisson ou un oiseau, insista son ami.

— Ce n'est pas là un feu pour frire de quoi se remplir l'estomac. Ça sent le brûlé ; ça sent le bois, la pierre et l'argile calcinés, comme si une maison était la proie des flammes. Je parie tout ce qu'on voudra, même ma tête, qu'il y a là-bas, à gauche, quelque bicoque en feu.

Lenoir lui-même sentit une légère odeur de brûlé. Presque en même temps, les Niam-niam levèrent la tête de dessus leurs avirons et remuèrent les narines. Le pilote se dressa sur son siège, tourna son visage vers la rive gauche du fleuve, aspira profondément et dit :

— Il y a le feu à la sériba d'Omm-et-Timsa. Cela ne peut pas être ailleurs. L'incendie doit être d'importance, car la fumée monte haut dans le ciel, on peut la voir par-dessus la cime des arbres.

Il montra du doigt une épaisse fumée qui s'élevait droit au-dessus de la forêt. Les nègres rentrèrent les avirons, attendant un signe ou un ordre du doumandji, qui scrutait la région avec son regard aigu.

— Toute la sériba brûle, dit-il enfin, après avoir humé l'air, senti l'odeur et examiné l'horizon. Aurait-on mis le feu exprès ? On ne s'expliquerait pas autrement qu'elle brûle tout entière. Il se peut que les Arabes l'aient complètement abandonnée, pour s'en construire une autre plus au sud. Il faut le demander à Lobo.

Celui-ci, qui avait dormi sans interruption depuis le départ, fut réveillé et questionné au sujet de cet incendie insolite. Quand il apprit de quoi il s'agissait, il ouvrit des yeux tout ronds d'étonnement. Il déclara ne rien savoir et n'avoir rien entendu à propos d'un déménagement possible vers le sud. Par mesure de prudence, Abd-es-Sirr dirigea la barque vers un amas de roseaux et l'y amarra. On coupa du jonc pour masquer l'embarcation de façon qu'on ne pût pas la voir de la berge, ou, qu'on la prît, dans le pire des cas, pour un train de bois à la dérive. Ainsi camouflée, elle fut détachée et dirigée de nouveau vers le milieu du courant, qui l'entraîna par sa seule force, les Niam-niam ayant reçu l'ordre de ne plus ramer et de se tenir cachés derrière les joncs.

Plus on avançait, plus l'odeur de brûlé devenait âcre. Les hommes se tenaient assis sur leurs bancs et observaient le rivage avec une attention décuplée à travers les roseaux qui entouraient la barque comme un vêtement. Lorsqu'on arriva plus près du foyer de l'incendie, le « Fils du mystère » montra la hauteur qui se dressait à gauche et dit :

— Là, derrière ces arbres, se trouve la sériba d'Abou-el-Mot. Voyez-vous l'épaisse fumée qui monte ? Cela ne peut provenir de l'incendie d'une simple cabane, mais de celui de toute la forteresse. Ses débris en argile fument encore.

Il dirigea ensuite son regard du côté du fleuve, et poussa un cri de surprise :

— Regardez, regardez ! cria-t-il. Sur le fleuve aussi, il y a le feu. Les roseaux sont en partie carbonisés, et ça fume encore derrière les joncs.

— Mais le fleuve ne peut pas brûler, que diable ! s'exclama le « Père de la cigogne ».

— Certes, le fleuve ne brûle pas, mais le noquer qui se trouve là-bas a dû fournir un bon aliment aux flammes. On y a sûrement mis le feu, et cela, seuls des ennemis d'Abou-el-Mot ont pu le faire. Les Djours auraient-ils attaqué la sériba, sachant qu'elle est faiblement défendue ? Il faut absolument que nous apprenions ce qui s'est passé.

— Mais il ne faudrait quand même pas diriger la barque directement vers la berge d'en face, objecta Lenoir.

— Evidemment non. Nous pousserons un peu plus loin en aval, et amarrerons dans quelque endroit bien protégé. Là, nous mettrons pied à terre et tâcherons d'apprendre ce qui a bien pu provoquer l'incendie de la sériba.

C'était vraiment une odeur de murailles calcinées qui flottait maintenant sur le fleuve, et les occupants de la barque étaient impatients de toucher terre.

Ils n'eurent pas longtemps à attendre. Abd-es-Sirr dirigea le noquer vers la berge, et dès qu'on atteignit le fond, il lança une corde de palmier autour d'un tronc d'arbre. Un nègre sauta à terre et enroula la corde plusieurs fois, jusqu'à ce qu'elle cessât de glisser sur l'écorce. Puis, après avoir donné aux Niam-niam l'ordre de ne pas quitter la barque, et leur avoir expliqué ce qu'ils auraient à faire en cas d'attaque, le pilote, accompagné des deux Européens, descendit et se dirigea vers l'intérieur de la forêt. Lenoir avait apporté ses jumelles et sa carabine à répétition, le Belge son fusil, le doumandji son javelot et sa massue.

Ils ne remarquèrent rien d'insolite dans la forêt même. Arrivés à la lisière, leur regard put embrasser toute la plaine qui se déroulait devant eux à perte de vue. Ils se trouvaient au nord de la sériba, qui s'étalait sous leurs yeux, montrant des décombres fumants, des amas de poutres et d'argile, et un inextricable fouillis d'objets brûlés et calcinés. On ne voyait dans l'enceinte pas un être vivant ; même les oiseaux en avaient été chassés par les flammes et la fumée.

Les trois hommes avançaient prudemment, se cachant tout le temps derrière les arbres devenus de plus en plus rares, au fur et à mesure qu'ils approchaient de l'ancienne palissade, complètement détruite. Bientôt, ils purent contempler l'intérieur de la sériba. Les tokouls n'étaient plus qu'un amas de cendres, et entre eux, le pilote aperçut soudain des ombres noires, qui allaient et venaient entre les huttes détruites.

— Des hommes ! chuchota Abd-es-Sirr. Qui cela peut-il bien être ? Si au moins on pouvait savoir si ce sont des Arabes !

— Nous allons savoir cela tout de suite ! dit Lenoir, qui sortit ses jumelles. Il examina la place et ajouta :

— Je ne vois que des nègres. Ils ne sont d'ailleurs pas très nombreux. Vingt, tout au plus.

— Sont-ils armés ? s'enquit le pilote.

— Ils n'ont que des perches, à l'aide desquelles ils fouillent dans les décombres.

— Ils essayent de sauver tout ce qui est encore à sauver. Quelle sorte de vêtements portent-ils ? demanda encore Abd-es-Sirr.

— Ils ne portent qu'un petit pagne autour des hanches. Leurs cheveux sont coiffés à la manière d'une couronne tressée au-dessus du front.

— Alors, ce sont des Djours, des amis, précisa le doumandji. Je me glisserai vers eux, mais si par hasard, je m'étais trompé et qu'ils m'attaquent je crierai : « Abou Laklak ! » Vous accourriez alors à mon secours.

Abd-es-Sirr se mit à ramper entre les décombres de la palissade. Puis il disparut derrière un tokoul en ruines. Pendant ce temps, Lenoir ne quittait pas ses jumelles, et il vit bientôt tous les nègres se rassembler autour d'un homme en burnous gris, qui n'était autre que le pilote. Celui-ci emmena avec lui un grand gaillard presque nu, et tous les deux se dirigèrent d'un pas rapide vers les blancs. Arrivés auprès d'eux, le doumandji et le nègre s'arrêtèrent, et ce dernier fit plusieurs révérences très profondes :

— Salam aleikoum ! dit-il. Soyez les bienvenus. Allah me fait une grâce insigne en vous envoyant ici. Moi et ma maison sommes à votre entière disposition, ainsi que tous mes guerriers.

Comme les deux Européens l'avaient salué très amicalement, le gros Djour s'approcha

davantage et continua :

— Je suis le cheik de la tribu des Djours. Nous vîmes aujourd'hui un grand feu dans la région de la sériba et accourûmes, afin d'aider les Arabes à l'éteindre. Mais quand nous arrivâmes, les Blancs étaient partis, et nous nous mîmes à sauver ce qu'il y avait encore à sauver.

— Où sont-ils partis ? demanda Lenoir.

— Seul Allah le sait.

— Et Abou-el-Mot, sais-tu où il se trouve ?

— Il se trouve dans le pays des Homr, mais il doit bientôt être de retour.

— Es-tu un de ses amis ?

Le cheik ouvrit sa bouche toute grande, et le rire qui découvrit ses dents signifiait sans doute que sa gaieté était toute diplomatique.

— Maître, dit-il en effet, nous sommes de pauvres gens, et un homme pauvre doit être l'ami de tous les puissants, s'il ne tient pas à être dévoré par eux. Toi aussi, je te servirai bien, car je sais que tu paies un bon prix.

— Connais-tu les chemins qui conduisent dans le pays des Belanda ?

— Tous les Djours les connaissent, maître.

— Je dois aller à Omboula. As-tu un homme prêt à me conduire là-bas ?

— N'importe quel Djour te conduira si tu lui donnes trois écus.

— C'est entendu. Qu'il m'y conduise et qu'il me ramène ensuite ici. Mais je ne le paierai qu'après.

— Allah te protège, effendi, mais tu dois payer tout de suite.

— Non !

— Alors je ne les aurai jamais, tes écus !

— Et pourquoi ? je te dis que je reviendrai.

— Tu ne reviendras jamais. Les Belandas te tueront et ton guide avec. Aussi celui-ci n'ira-t-il qu'aussi loin qu'il estimera que c'est sans danger.

— Ça au moins c'est franc. Dans ce cas, je n'ai pas besoin de guide et tu n'auras pas d'écus.

Le nègre se rendit compte qu'il avait fait une bêtise, et pour sauver au moins l'argent, il proposa :

— Aucun Djour ne va dans le pays des Bélandas, si ce n'est sous la protection d'une armée entière. Mais le guide que je te donnerai te conduira jusqu'à la frontière de leur pays ; là, il devra faire demi-tour, car il serait trop dangereux pour lui de pénétrer en territoire bélanda. C'est ce que te dira aussi le séyad ifyad[71]. Demande-lui, si tu ne me crois pas.

Lenoir fut extrêmement étonné d'apprendre qu'il y avait parmi les Djours un chasseur d'éléphants.

— Et avec quoi est-ce qu'il tue les éléphants ? s'enquit-il.

— Mais avec un fusil.

— Y a-t-il donc de ces fusils dans ta tribu ? insista Lenoir de plus en plus surpris.

— Dans ma tribu ? Non. Le seyad ifyal n'appartient pas à ma tribu.

— A laquelle alors ?

— Je n'en sais rien. Il n'est pas de la race des nègres comme nous, c'est un blanc. Nous ne le connaissions jusqu'à présent que de nom. C'est un homme célèbre dans le monde entier. C'est la première fois qu'il est venu, aujourd'hui, chez nous, juste au moment où nous vîmes les flammes

71 Chasseur d'éléphants.

entourer la sériba. Il nous a accompagnés jusqu'ici, pour voir ce qui s'était passé.

— Et où a-t-il l'intention d'aller ?

— Je l'ignore, maître. Nous n'avons pas encore eu le temps de parler de cela.

— Allons, conduis-nous à l'intérieur de l'enceinte ! lui ordonna Lenoir. Nous voulons voir, nous aussi, ce qu'il en reste.

— Volontiers, répondit le gros Djour. Vous êtes mes hôtes, il y a des poissons frits que nous vous donnerons à manger.

Le groupe se dirigea vers la sériba en ruines. Bientôt il tomba sur une dizaine de Djours qui entouraient le chasseur d'éléphant dont avait parlé leur cheik. C'était un homme de haute taille, à la peau brune et aux yeux noirs. Il avait l'air d'un Arabe métissé de nègre. Son visage était maigre et semblait porter les traces de beaucoup de malheurs.

— Voilà le seyad ifyal, le présenta le gros Djour à Lenoir. Il te confirmera qu'il est extrêmement dangereux d'aller au pays des Bélandas.

— Tu veux aller chez les Bélandas ? demanda le chasseur d'éléphants à Lenoir.

— Oui, répondit celui-ci.

— Alors, tu es un homme courageux. A quelle tribu appartiens-tu ?

— A aucune, je suis d'Europe. Et toi, à quelle tribu appartiens-tu ?

— Moi je descends des Dar Roungas, et possédais dans le temps beaucoup d'esclaves. Mais un jour, un ennemi me ravit mon fils unique et en fit à son tour un esclave. Depuis ce jour, j'ai juré de combattre l'esclavage, et j'ai confié tout mon avoir à mon frère. Quant à moi, je suis parti à la recherche de mon fils, et j'ai traversé mille pays.

— Et tu ne l'as pas retrouvé ?

— Hélas non. Bien des années se sont écoulées depuis que je n'ai plus revu mon pays. Je n'ai pas revu mon ennemi non plus. Je n'en ai pu découvrir aucune trace. Maintenant je viens de chez les Idris et pars bientôt au pays des Bélandas et des Bakoubar.

— Mais tu m'as dit qu'il y avait danger de mort d'aller au pays des Bélandas, s'étonna Lenoir.

— Oui, si on leur dit qu'on vient de chez les Djours. Mais toi, que veux-tu y faire ?

— Je veux, dit le Blanc à voix basse, avertir les habitants d'un village qu'Abd-el-Mot a l'intention de les attaquer.

— Est-ce que les Djours, fit le chasseur d'éléphants tout aussi bas, afin de ne pas être entendu par les nègres qui l'entouraient, savent que tu y vas dans ce but ?

— Je ne leur en ai rien dit !

— N'en souffle pas un mot, le conseilla le Dar Rounga, car les Djours sont les amis d'Abd-el-Mot. Venez plutôt de ce côté, ajouta-t-il, en s'adressant à Lenoir et au Belge (le pilote était parti mettre les Niam-niam au courant de la situation). Nous pourrons causer sans être dérangés par ces hommes.

Les deux Européens suivirent l'Arabe vers un amas de décombres plus éloigné, et là, ils racontèrent leurs dernières aventures, Lenoir l'affaire des esclaves échappés à Abd-el-Mot, le chasseur d'éléphants ses tribulations chez les dernières peuplades qu'il avait visitées dans l'espoir de retrouver son fils.

— Je t'accompagnerai chez les Bélandas, dit l'Arabe en guise de conclusion. Seulement, il me faut une nouvelle monture, car le bœuf qui m'a amené jusqu'ici est complètement exténué.

— Moi aussi je vais acheter un cheval ou un chameau. As-tu de l'argent ?

— Moi ? je n'ai jamais d'argent. Tout ce dont j'ai besoin, je le troque contre des dents d'ivoire. J'ai toujours avec moi une bête qui les porte sur son dos, et dès que j'ai besoin de quelque chose, je cède quelques morceaux, selon le marché.

C’était un homme de haute taille, au visage maigre...

— Alors, c'est entendu, fit Lenoir, reprenant le cours de leur conversation. Nous partons ensemble.

— C'est entendu. Mais il faut absolument persuader les Djours que tu as renoncé d'aller à Oloumba. Ce sont des gens peu sûrs, et s'ils apprennent dans quel but tu vas chez les Bélandas, ils sont capables de prévenir Abd-el-Mot. Je leur dirai que vous continuez votre route par le fleuve, et que vous vous dirigerez directement sur Khartoum. Va, par conséquent, rejoindre tes compagnons dans ta barque, et ce soir, je te retrouverai sur la berge ; ainsi, nous ferons route sur Oloumba, sans que personne s'en doute.

Lenoir fut d'accord avec les propositions du seyad-ifyald, et accompagné par le Belge, il s'en retourna vers la barque, après avoir chargé l'Arabe de lui procurer une monture chez les Djours. Le Dar Rounga se dirigea de son côté vers le village des nègres, où il apprit que deux messagers d'Abou-el-Mot étaient arrivés entre temps, envoyés par leur chef pour chercher des provisions à la sériba.

Abou-el-Mot se trouvait, d'après leurs dires, à deux jours de marche d'Omm-et-Timsa. Il avait fait une razzia dans le pays des Nuehr, où il avait racolé plusieurs dizaines d'esclaves, et il avait maintenant besoin d'aliments en grande quantité. Les messagers avaient poussé de hauts cris en voyant les ruines lamentables, seuls vestiges de la grande forteresse du chasseur d'esclaves, et ils s'étaient empressés de reprendre le chemin du retour, afin d'en informer leur patron.

Cet incident, ainsi que la fureur du cheik des Djours, qui se voyait dépouillé de ses écus, en apprenant par le Dar Rounga l'intention de Lenoir de renoncer à son voyage dans le pays des Bélandas, n'étaient point faits pour favoriser les démarches du seyad-ifyal, qui voulait non seulement acheter des chevaux, mais aussi se pourvoir de quelques provisions pour le voyage. De plus, presque tous les hommes du village s'étaient mis à boire la mérissa qu'ils avaient découverte dans une fosse de la sériba, échappée aux atteintes des flammes, et ils étaient saouls comme des bourriques.

Finalement, le chasseur d'éléphants réussit à conclure le marché : il acheta deux chameaux aux longues jambes, de ceux qui trottent rapidement, ainsi que plusieurs kilos de kirsa. Le tout pour cinq écus, prix dérisoire, mais qui s'expliquait du fait que les chameaux périssent, dans cette région du Soudan, dès la venue de la saison humide, qui était, en effet, assez proche à cette époque de l'année.

Pendant que le Dar Rounga faisait ses préparatifs au village, Lenoir et le Belge, qui avaient regagné leur barque, mirent le pilote au courant de ce qu'ils avaient arrangé avec le chasseur d'éléphants.

Dès que le soir fut arrivé, les deux amis, accompagnés d'un Niam-niam, se dirigèrent vers le lieu du rendez-vous, non loin de la berge. Ils attendirent longtemps, et Lenoir commençait même à s'inquiéter, redoutant une trahison possible de la part du Dar Rounga. Mais bientôt, il perçut un bruit de pas, et quelques minutes plus tard, on entendit de l'intérieur de la forêt l'appel de l'Arabe :

— Ia iskab el bet hé, bonnes gens !

Lenoir reconnut la voix de son futur compagnon de voyage ; il demanda néanmoins :

— Min haïda ? — Qui est là ?

— El seyad-ifyal — le chasseur d'éléphants ! répondit la voix, et quelques secondes après, le chasseur apparut lui-même, tirant derrière lui deux chameaux.

— Vous allez partir tout de suite, n'est-ce pas ? demanda le Belge au chasseur, après que celui-ci eut expliqué les raisons de son retard, et raconté notamment le passage des deux messagers d'Abou-el-Mot.

— Nous lèverons l'ancre tout de suite, afin d'arriver à Madounga avant Abou-el-Mot.

— Vous, dit le seyad-ifyal, vous pouvez en effet partir, mais moi et mon compagnon ne

pourrons commencer notre voyage que demain matin.

— Pourquoi si tard ? demanda Lenoir non sans surprise.

— Pour deux raisons. Vous êtes chrétiens, et ignorez par conséquent qu'un musulman n'entreprend un voyage qu'à l'heure de l'Asr, c'est-à-dire trois heures de l'après-midi. A la rigueur, il peut partir à l'aube, après la prière du fagr, mais il ne doit jamais faire route après la prière du el-achia, à la tombée de la nuit. Je respecte les exigences de votre croyance, permettez donc que je tienne également à ce que vous respectiez celles de ma religion. Et d'autre part, même si nous partions maintenant, à quoi cela nous servirait-il ? Nous devons suivre les traces des chasseurs d'esclaves. Or, dans l'obscurité de la nuit, il nous est de toute façon impossible de les voir.

— Mais si nous attendons jusqu'à demain matin, objecta Lenoir, les Djours nous verront ici, et ils puiseront dans ma présence de nouveaux soupçons.

— Sois tranquille, ils ne viendront pas ici. Ils sont ivres comme des porcs, et dormiront toute la matinée.

— Dans ce cas, fit le « Père de la cigogne », il ne me reste plus qu'à partir. Dieu fasse que nous nous retrouvions le plus tôt possible, dit-il à son compagnon de voyage, en lui tendant la main. Maintenant que le moment de la séparation est venu, j'ai comme une idée que les Bélandas ne méritent guère que tu risques ta vie pour leurs beaux yeux.

Mais comme Lenoir esquissait un geste de dénégation, le Belge reprit :

Ben oui, si ta conscience te commande d'y aller, il n'y a plus qu'à prier Dieu qu'il te protège et qu'il te ramène sain et sauf. Ou bien, veux-tu que je parte à ta place ? Il est encore temps de changer de rôle !

Il souriait, mais ne parvenait point à dissimuler l'émotion qui l'étreignait, en voyant partir son ami.

— Il ne peut plus en être question, cher vieil ami, répondit Lenoir, que gagnait l'émotion de son camarade.

Il lui serra fortement la main, mais le Belge fit brusquement demi-tour, et courut tant qu'il put dans la direction du fleuve. Le Niam-niam le suivit, et Lenoir resta seul avec le chasseur d'éléphants. L'obscurité était maintenant complète, et l'on n'entendait plus, dans toute la forêt, que le crissement de quelque grillon attardé.

— Cher, cher ami, répéta Lenoir tout bas, te reverrai-je ?...

# CHAPITRE IX

## LE RÉCIT DU CHASSEUR D'ÉLÉPHANTS

La nuit s'écoula lentement. Absorbés par leurs réflexions, les deux hommes, restés seuls dans la forêt, n'échangèrent que peu de mots. Et quoique chacun d'eux eût aimé connaître les aventures de l'autre, ils s'abstinrent de toute question, de peur de manquer aux règles de la politesse et de la discrétion.

Un siksak poussa un cri ; réveillé par lui, tout le peuple des canards sauvages et autres volatiles qui foisonnent sur les bords d'un fleuve africain, commença à caqueter, siffler, roucouler et piailler à l'envi. Bientôt, les étoiles de l'Orient pâlirent, et une lueur de plus en plus intense gagna l'horizon. Le chasseur d'éléphants s'agenouilla sur sa couverture et dit la prière du matin « el fagr ». A peine terminait-il ses dévotions, que l'aube fit place au jour éclatant. Les deux hommes sautèrent sur la selle des chameaux et partirent dans la direction du sud.

Le voyage commençait, salué par les chauds rayons du soleil. Les deux compagnons savaient-ils comment il finirait ? La région qu'ils traversaient était la même qui avait vu, la veille, la terrible poursuite des deux esclaves. A gauche, à quelques centaines de mètres, le village des Djours était plongé dans le silence le plus complet. Aucun être humain ne semblait encore éveillé, et nos deux voyageurs purent passer inaperçus.

Lenoir vit que le Dar Rounga s'était muni d'une ample provision de nourriture : plusieurs poulets pendaient aux deux côtés de la selle, des sachets de farine, des fruits secs et des poissons frits complétaient les vivres. Sous ce rapport, on pouvait donc être tranquille. Moins rassurants s'avéraient les chameaux, qui étaient la paire la plus pitoyable que le Cheik des Djours ait trouvée dans ses étables. Impossible de les faire trotter plus vite : la saison des pluies les avait laissés dans un piteux état, et de profondes cicatrices marquaient sur la peau l'endroit des plaies qui les avaient rongés.

C'est vers midi à peine que les voyageurs arrivèrent dans la région où Tolo et Lobo avaient échappé à leurs ennemis. Le Nil faisait là un coude vers l'est, tandis que les traces des Arabes d'Abd-el-Mot tournaient brusquement vers le sud-ouest. La chaleur du midi devint torride, et les chameaux ralentirent encore davantage leur marche.

— Est-ce que les Djours n'avaient pas de meilleures bêtes ? demanda finalement Lenoir. J'ai l'impression que des chevaux eussent mieux fait notre affaire.

— Des chevaux ? répondit le Dar Rounga ; ils n'en avaient plus du tout, et quant aux chameaux, j'ai dû prendre ceux qu'on voulut bien me vendre.

— Mais ils avaient encore des bœufs de selle, insista Lenoir.

— Ils n'avaient pas de bœufs non plus. Tous sont partis avec la ghasoua d'Abd-el-Mot. Allah nous protège, car lui seul sait ce qu'il adviendra de nous avec ces maudites bêtes.

— Moi je sais ce qui arrivera. Nous arriverons trop tard à Omboula, plus tard même que les fantassins du chasseur d'esclaves, qui ont une journée entière d'avance. Il me semble que ces chameaux tomberaient à chaque pas, si on voulait les pousser plus vivement.

— Attends, je connais un moyen pour les faire marcher plus vite.

Le Dar Rounga saisit une branche de souarah, la coupa avec son couteau et en fit une petite flûte. Lorsque l'instrument improvisé fut prêt, l'Arabe en sortit quelques sons. L'étonnement de Lenoir ne fut pas mince, en voyant les chameaux tendre leurs oreilles et commencer un petit trot rapide, qu'on n'eût jamais espéré d'eux.

— Je t'en ferai une, pour toi aussi, dit l'Arabe à Lenoir. Comme cela, quand je serai fatigué d'avoir soufflé, tu me relaieras.

— Mais c'est parfait, répondit le Roumi, qui avait retrouvé sa bonne humeur. J'espère que nous pourrons continuer notre voyage au trot jusqu'à Omboula.

Il eut également une petite flûte, et toute l'après-midi les deux cavaliers se relayèrent et firent ainsi couvrir par leurs montures un bon bout de chemin.

Celui-ci conduisait à travers une plaine aride, brûlée par le soleil ardent du Soudan. C'est à peine au crépuscule que les voyageurs arrivèrent à un petit étang, dont les eaux étaient cependant très basses, de sorte qu'il y avait suffisamment de roseaux secs pour allumer un bon feu. C'est ce que firent les deux hommes dès la tombée de la nuit ; ils firent rôtir un poulet, et dès qu'ils eurent attaché les chameaux, assez loin de l'étang ou pullulaient les crocodiles, ils se préparèrent pour le repos de la nuit. Ils dormirent à tour de rôle, et sauf un coup de fusil destiné à un saurien qui s'était hasardé trop près du feu, la nuit se passa sans incidents.

Dès l'aube, le voyage continua au trot. La région qu'ils traversaient était cette fois plus riante que celle de la veille. Le fleuve, plus proche, rendait la terre plus fertile, et l'on voyait distinctement les traces laissées par la ghasoua. Peu après midi, les voyageurs atteignirent l'endroit où les Arabes avaient passé la nuit précédente ; ils accordèrent une heure de repos aux chameaux, et Lenoir fit rôtir une cane sauvage qu'il venait d'abattre non loin de la berge du Nil. Le chasseur d'éléphants ne parlait pas beaucoup ; il semblait aimer le silence, et son compagnon n'avait aucune raison plausible pour l'inciter à parler.

Dans l'après-midi, le terrain commença à devenir accidenté. Les boababs géants firent leur apparition ; les traces des ghasoua suivaient maintenant le fleuve à une distance de cent mètres environ de la rive. Les deux chameaux, qui avaient trotté assez vite dans la matinée, durent ralentir à cause des arbres et des arbustes qui encombraient le chemin, et dès que le soleil disparut derrière l'horizon, le Dar Rounga choisit près d'un baobab une bonne place pour la halte nocturne. Il alluma quatre feux, au milieu desquels il fît asseoir les deux bêtes, tout près d'eux. Les voyageurs se mirent ensuite en devoir de dévorer une oie sauvage à la chair exquise. Lorsqu'ils s'apprêtèrent à s'enrouler dans leurs couvertures, ils perçurent un grognement, et il leur sembla que quelqu'un piétinait des branches sèches.

— Allah, djamous, djamous, s'écria l'Arabe. Un buffle, un buffle ! et en un clin d'œil, ils saisirent leurs fusils.

Il était temps, car l'énorme bête fonçait déjà sur eux, sans se soucier des feux qui les entouraient. Deux coups partirent en même temps. Le fauve, atteint à l'oreille et au cœur, s'affaissa, et rendit le dernier soupir en frissonnant.

Le Dar Rounga examina la bête, et constata que son coup à lui n'avait fait que transpercer le bout de l'oreille. Sans Lenoir, le buffle l'eût réduit en purée, car la blessure qu'il lui avait faite ne pouvait pas même compter comme telle.

— Tu es un brave chasseur, dit gravement l'Arabe au Roumi. Ne veux-tu pas me dire ton nom, afin que je le recommande à la protection d'Allah ?

— Je veux bien, mais tu ne pourrais pas le prononcer comme il faut. Aussi appelle moi Aswad[72], cela suffira. Mais je voudrais bien que tu me dises maintenant ton nom aussi. Je ne l'ai jamais entendu prononcer.

— Quand j'ai quitté le village des Dar Rounga, j'ai juré par Allah de renoncer à mon nom jusqu'à ce qu'il m'accordât la grâce de retrouver mon fils. Comme je ne l'ai pas encore retrouvé, je ne peux te dire mon véritable nom. On m'appelle partout le chasseur d'éléphants ; si tu ne veux pas de ce nom, tu n'as qu'à m'appeler Bana Ibn[73], qui me convient parfaitement.

— Je t'appellerai par ce nom, puisque tu as juré de taire l'autre, le véritable. Mais as-tu aussi juré de garder le secret sur les circonstances qui ont accompagné le rapt de ton fils ?

— Non, effendi. Comment pourrais-je espérer le retrouver, si je n'en parlais pas à tout le monde ? J'ai raconté mon malheur à des centaines de personnes, mais nul n'a pu me donner jusqu'à présent une indication utile. Je crains que mon fils ne soit mort, mais je ne cesserai pourtant de le chercher, dussé-je errer en pays étranger jusqu'à mon dernier souffle.

Il mit sa main sur les yeux, afin de cacher la profonde tristesse qu'ils exprimaient ; puis, il continua :

— J'étais l'homme le plus riche et le plus considéré de ma tribu. J'étais le chef de mes guerriers, et le premier au Conseil des sages. Je m'estimais le plus heureux des hommes, et je l'étais en vérité, jusqu'à ce que le malheur me frappât et fit de moi un pauvre vagabond. J'aimais ma femme et mon fils unique plus que tout au monde. J'avais donné à mon enfant le nom de Messouf-et-Tméni Sawabi-Ilidjr[74] et quand...

— Comment s'appelait le garçon ? l'interrompit Lenoir. Messouf-et-Tméni Sawabi-Ilidjr ? Pourquoi lui as-tu donné ce nom ?

— Parce qu'il est né avec huit orteils seulement, quatre à chaque pied. Cela n'arrive-t-il pas dans votre pays ? Chez nous c'est assez rare.

— Chez nous aussi. Il y en a aussi qui naissent avec un orteil ou un doigt de trop.

— Les doigts de mon enfant étaient au nombre de dix, comme chez tous les hommes. Mais s'il lui manquait un orteil à chaque pied, Allah lui avait donné en échange une intelligence surprenante et une âme bénie. Il était le plus précoce de toute la tribu, et à l'âge de trois ans seulement, il faisait preuve d'autant de sagesse qu'un homme de trente. Il arriva à cette époque qu'un marchand d'esclaves vînt dans notre village pour nous offrir quelques serfs. C'étaient des garçons et des fillettes, quelques jeunes femmes aussi se trouvaient parmi eux. Tous étaient des nègres, sauf un jeune homme qui avait la peau claire, les cheveux lisses et le visage pâle. Le marchand installa chez nous un véritable marché, où il étala ses balles de tissus, ses objets de Damas et du Caire, et près duquel il attacha également les esclaves. Des hommes de toute la région s'amenèrent à notre campement pour traiter avec lui. Le jeune homme blanc ne cessait de pleurer, mais il ne disait pas un mot, car on lui avait arraché la langue. Huit jours s'étaient déjà écoulés depuis que le marchand s'était installé dans le village, lorsqu'un homme, accompagné de plusieurs cavaliers, vint chez nous et accusa le marchand de lui avoir enlevé son fils. Le père avait suivi les traces du voleur, et l'avait enfin rejoint à Dar Rounga. Le marchand nia tant qu'il put ; il jura par Allah ne pas connaître l'homme qui l'accusait. Comme il était notre hôte, notre devoir était de le protéger contre l'hostilité des nouveaux venus, mais le récit de ces derniers semblait si véridique, que nous ne pouvions nous empêcher de les croire.

Je fis garder le jeune homme réclamé par son père, et ordonnai de tenter l'épreuve suivante : on ferait réunir toute la population du village sur la grande place, et l'on dirait au père et à ses cavaliers de se mêler parmi la foule. On ferait sortir ensuite le jeune homme en question, et l'on

72 Noir en arabe.
73 Sans fils.
74 Messouf aux huit orteils.

déduirait de son attitude de quel côté était la vérité.

C'est ce que nous fîmes. Le lendemain, on amena le garçon sur la grande place. Mais à peine avait-il aperçu l'étranger dans un groupe, qu'il s'élança vers lui et se mit à l'embrasser et à le caresser. Il salua également les, personnes qui avaient accompagné celui-ci, au fur et à mesure qu'il les apercevait parmi les groupes de la population. N'était-ce pas là la meilleure preuve que le jeune homme était le fils de l'étranger ?

— Sans aucun doute ! répondit Aswad Lenoir.

— Je réunis le conseil du village et l'on fut unanime à condamner le marchand à la peine capitale. Auparavant, il devait être fouetté pour avoir mutilé le jeune garçon. Ce dernier devait recevoir en échange toutes les marchandises du ravisseur.

— Et ce verdict fut exécuté ?

— En partie seulement. Car deux jours après, le marchand réussit à s'enfuir, et il n'avait reçu en tout et pour tout que vingt coups de fouet. Mes guerriers furent envoyés tout de suite sur ses traces, mais il fut impossible de le retrouver. Aussi le père du jeune homme dut-il se contenter d'avoir retrouvé son fils, et il s'en retourna avec ses compagnons et les marchandises à Birket-Fatma, qui était son village.

— Et cet événement est en relation avec l'enlèvement de ton fils ?

— Oui. Quelques semaines plus tard, je reçus par un messager une lettre du marchand d'esclaves, où il m'écrivait qu'il avait été condamné à tort et qu'il saurait se venger de mon injustice. Or, un mois plus tard, je me trouvais avec ma famille et mes guerriers dans un village voisin, où l'on nous avait invités à prendre part à une fantasia. A peine la fête s'était-elle terminée dans la joie, qu'on m'informa de la disparition de mon fils. Il avait été enlevé pendant la nuit, alors que tout le monde prenait part au festin. Une lettre attachée à un pieu m'annonçait que mon fils devait remplacer le jeune homme que j'avais rendu à son père, et que je ne le reverrais jamais plus.

— C'est incroyable ! s'exclama Aswad.

— Et pourtant, c'est ainsi que la chose arriva ! répondit le chasseur d'éléphants. Depuis, j'ai traversé tous les pays de l'Afrique et de l'Arabie. Quinze années se sont écoulées depuis que j'ai quitté mon village ; je vis du produit de ma chasse, je vagabonde de tribu en tribu, mais il ne m'a pas encore été donné de retrouver la trace de mon fils. Oh ! je n'ai qu'un désir. Je prie Allah tous les jours de me mettre de nouveau en face de ce maudit marchand. L'enfer lui-même ne doit pas connaître les tortures que je destine à l'artisan de mon malheur !

Le malheureux père avait prononcé ces mots avec une telle haine que son compagnon frissonna.

— Allah est miséricordieux et tout-puissant ! lui dit Lenoir pour le consoler. Peut-être as-tu traité tes propres esclaves avec cruauté, et il a voulu te châtier.

L'Arabe gémit et dit après quelques secondes d'hésitation :

— Oui, j'ai été moi-même un maître assez dur. Plus d'un de mes nègres est mort sous les coups de fouet, et j'ai fait arracher la langue à plusieurs. Je me rappelle même avoir coupé la main d'un esclave qui m'avait offensé. Mais après la disparition de mon fils, les remords me saisirent, et j'ai libéré tous mes esclaves.

Je suis convaincu que tu retrouveras ton fils ! lui dit Lenoir.

— Jamais, jamais ! répondit le vieillard d'une voix désespérée.

— Pourquoi désespères-tu de la clémence d'Allah ? Qui te dit qu'il ne considère pas maintenant tes souffrances suffisantes, pour mettre un terme à tes tortures en replaçant ton fils sur ton chemin ?

— S'il voulait m'aider à retrouver mon fils, il l'aurait fait depuis longtemps, répondit, découragé, le seyad-ifyal.

— Ne perds pas courage, Bana Ibn. Qui sait, j'ai peut-être moi-même rencontré ton fils dans les régions que j'ai parcourues depuis que je suis en Afrique !

Le chasseur d'éléphants regarda Lenoir avec attention. Il semblait sonder le visage illuminé de son compagnon, et il lui demanda d'une voix basse et un peu tremblante :

— Connais-tu une personne qui pourrait être mon fils ?

— Oui.

— Quel âge a-t-il ?

— Environ dix-huit ans.

— Et où se trouve-t-il ?

— Chez les Niam-niam.

— Sais-tu comme il s'appelle ?

— On l'appelle Abd-es-Sirr, « Fils du mystère ». C'est la preuve qu'il est d'une origine inconnue dans le pays où il vit maintenant. Or, à la cour du roi des Niam-niam, ce « Fils du mystère » a un ami, le propre fils du roi, et j'ai surpris celui-ci appeler une fois son camarade « Messouf ».

— Allah est grand ! Mais il y a tant de Messouf en terre africaine, qu'il se peut que tout cela ne soit qu'une coïncidence. Or, la seule chose qui me convaincrait, c'est la preuve irréfutable : ce Messouf a-t-il quatre ou cinq orteils à chaque pied ? En posant cette question à Lenoir, Bana Ibn tremblait de tous ses membres, tant son émotion était grande.

Avant de répondre, Lenoir regarda son compagnon bien en face. Puis il lui dit d'un ton ferme :

— Le Messouf que je connais a quatre orteils à chaque pieds !

— Allah kérim, Allah a kbar ! s'écria le chasseur de toutes ses forces. Mon cœur bat plus vite, et il me semble que mes cheveux redeviennent noirs. Je voudrais clamer mon bonheur, mais...

Bana Ibn s'arrêta brusquement, et saisissant le bras de Lenoir, il lui dit fiévreusement :

— Mais es-tu bien sûr que tout ce que tu me dis là soit vrai ?

Son bonheur lui paraissait trop imprévu, pour qu'il n'en doutât pas.

— Tout ce que je t'ai dit est rigoureusement vrai ! répondit Lenoir avec force.

— Tu m'as dit que ce jeune homme était l'ami du fils d'un prince, et que tu l'as entendu parler. Or, je suis persuadé que mon fils ne peut pas parler, si tant est qu'il vive encore.

— Et pourquoi cela ? demanda Aswad, surpris du scepticisme subit de son interlocuteur.

— Parce que dans sa lettre, le marchand d'esclaves qui l'a enlevé, m'annonçait qu'il lui arracherait la langue.

— Peut-être ce bandit ne t'a-t-il menacé de le faire que pour augmenter ta souffrance. Il n'avait, en réalité, aucun intérêt à arracher la langue à ton fils. Il est vrai que dans le temps, on se servait quelquefois d'esclaves muets pour certaines actions inavouables. Mais aujourd'hui, un maître a besoin d'esclaves qui puissent parler, pour exécuter ses ordres avec plus de facilité. Très rares sont encore les gens qui achèteraient des esclaves privés de leur faculté de parler. C'est ce que ton marchand ne saurait ignorer. Aussi ai-je toutes les raisons de croire qu'il n'a pas mutilé ton fils.

— Tout cela est très bien raisonné. Mais tu oublies qu'il a enlevé mon fils pour se venger, et non pas pour sa valeur marchande. De plus, il avait tout intérêt à le rendre muet, afin de ne pas être trahi.

— Je serais d'accord avec toi, si ton fils avait été plus âgé. Et même dans ce dernier cas, le mutisme de ton enfant n'eût guère présenté au marchand toutes les garanties nécessaires. Un muet peut fort bien apprendre à écrire et relater par écrit tout ce qu'il sait. Mais ton fils n'avait que trois ans à l'époque de son enlèvement. A cet âge-là, quelques mois suffisent pour chasser toutes les impressions antérieures, et le marchand d'esclaves se sera dit, sans doute, que le garçon oublierait

tout, dès qu'il vivrait dans un milieu différent.

— Effendi, ton raisonnement n'est pas mauvais, et j'en suis fort content, encore que, si tout cela est exact, je doive m'habituer à la pensée que mon fils a tout oublié de sa vie passée auprès de ses parents.

— Hélas ! je ne peux pas te renseigner sur ce dernier point. Le « Fils du mystère » ne parle jamais de lui-même, jamais de son passé ; mais je sais qu'il nourrit dans son cœur la pensée d'une vengeance secrète, et il n'est pas impossible que ce soit l'homme qui l'a enlevé que vise son désir.

Depuis longtemps, l'Arabe ne tenait plus son regard rivé au sol, comme il l'avait fait durant son récit empreint d'une profonde tristesse. Les paroles de Lenoir l'avaient fait se redresser, et maintenant il sauta même sur ses pieds, en entendant que son fils présumé nourrissait le secret désir de se venger. Lenoir s'était redressé lui aussi, et son compagnon se tenait maintenant devant lui vibrant d'espoir !

— Tu dis, une vengeance ? Une vengeance ? demanda-t-il. Peut-être a-t-il tout oublié, tout, sauf son enlèvement. Dis-moi, Aswad, depuis combien de temps se trouve-t-il chez les Niam-niam ? Y est-il allé depuis l'époque de sa disparition ?

— Non, il n'y est que depuis deux ans. Il est venu chez les Niam-niam tout seul, et il y est resté sans dire à qui que ce soit qui il était et d'où il venait. C'est pourquoi il fut appelé « Fils du mystère ».

— Et que fait-il chez ces nègres ? Comment vit-il ?

— Le fils du roi des Niam-niam le rencontra un jour dans la forêt, et il l'amena chez son père. Le jeune homme savait manier les armes, et il se montra dès le commencement si courageux et si fier, que le roi l'admit comme soldat dans sa garde particulière. Il s'est vite attiré les sympathies de tous ceux qu'il aborda par la suite, et son intelligence est fort appréciée par l'entourage de son maître. Il connaît presque tous les peuples du territoire qui s'étend entre le Nil et les Grands Lacs, et il parle plusieurs langues et dialectes pratiqués dans ces parages, sans compter l'arabe.

— Il connaît l'arabe aussi ? s'enquit Bana Ibn avec joie.

— Oui, il connaît aussi l'arabe. Mais ce n'est pas tout. Il a une multitude de talents et aptitudes, tout à fait inconnues des gens parmi lesquels il vit. Bref, il sait tant de choses et il est si adroit, que chaque Niam-niam devrait l'envier, s'il n'en était pas aimé.

— Oui, son cœur est pur et droit, j'en suis sûr ! Ainsi d'après ce que tu me dis, il ne partage donc point la condition inférieure d'un nègre quelconque, demanda Bana Ibn, le visage éclairé pour la première fois par un sourire joyeux.

— Non, et tu as raison en disant que son cœur est pur et droit, reprit Lenoir. Il sait qu'il est supérieur aux nègres. Cette certitude se lit dans tout son être, dans tout son aspect extérieur, mais sa fierté est de celles qui ne blessent point. Chaque fois que je l'ai observé, j'ai eu l'impression d'avoir devant moi un cheval noble et jeune, mêlé par hasard à des chevaux de race plus vile. Il paît avec eux, il fait partie de leur troupe, il s'accorde avec eux, mais le premier coup d'œil nous dit qu'il portera un jour une selle plus riche, un cavalier plus noble que ses compagnons.

— Allah, Allah ! s'écria le chasseur, en joignant les mains. Oh ! s'il était mon fils, si seulement il était mon fils ! Et après quelques secondes, il reprit, haletant :

— Je dois aller chez les Niam-niam ; il faut que je le voie, il faut que le voie !

— Tu l'as déjà vu ! lui dit Lenoir en riant.

— Moi ? je l'aurais déjà vu ? Où ? Dis-moi vite, où ? répéta le vieillard.

— Tu l'as vu dans les ruines de la sériba d'Omm-et-Timsa. N'as-tu pas observé ce jeune homme, qui était avec nous, et qui est allé seul chez le cheik des Djours, afin de lui annoncer notre arrivée ?

— Je l'ai vu, effendi, je l'ai vu. J'ai pris grand plaisir à le regarder. C'était donc lui. Oh !

Mohamed, et vous tous, saints califes ! Le jeune homme était tout près de moi, et je n'ai pas senti qu'il était peut-être celui que je cherche depuis de si longues années. Dis-moi vite, où est-il maintenant ? s'adressa-t-il de nouveau à Lenoir.

— Il est parti avec mon compagnon le Belge pour la sériba Madounga. C'est lui le pilote de ma barque.

— Machallah ! Je sais que tes hommes doivent t'attendre à la sériba que tu viens de nommer. J'irai maintenant avec toi à Omboula, et puis, je reviendrai voir ce « Fils du mystère ». Oui, effendi, tu avais raison de dire qu'il ne fallait jamais désespérer de la clémence d'Allah. Je suis devenu brusquement un autre homme, comme si j'étais né une seconde fois. Et cela, je le dois d'abord à Allah, et ensuite à toi. Dis-moi, veux-tu être mon ami, mon frère ?

— Volontiers, de tout cœur ! répondit Lenoir. Voici ma main, je te la donne !

— Et voici la mienne. Sais-tu quelle est la formule avec laquelle on scelle une amitié à la vie à la mort ? « Es soubil'es soubi, el oumr la oumr[75] ». Répète ces mots, si tu veux qu'Allah sanctionne notre alliance !

Lenoir répéta la formule ; sur quoi, l'Arabe l'enlaça de ses deux bras, l'embrassa sur la joue et lui dit :

— Maintenant, nous ne faisons qu'un ! Nous sommes, à partir d'aujourd'hui, une seule personne. Moi, je suis toi, et toi, tu es moi. Malheur à celui qui oserait m'offenser et t'offenser.

75 Amitié pour amitié, la vie pour la vie.

# CHAPITRE X

## DANS LES CHAINES DE L'ESCLAVAGE

Le chasseur d'éléphants était tellement ému et heureux qu'il ne put dormir de toute la nuit. Il veilla près du feu et permit ainsi à Lenoir de prendre un bon repos. Rien ne vint réveiller celui-ci pendant son sommeil ; à l'aube, il ouvrit les yeux et vit son compagnon occupé à dire sa prière du matin. Il en profita pour s'occuper à son tour des préparatifs du départ : il mena d'abord les chameaux au bord de l'eau où ils s'abreuvèrent ; ensuite, il fit cuire quelques pains à la mode du pays, et lorsque tout fut prêt et que l'Arabe eut terminé sa prière, ils reprirent leur route vers le sud.

Ils étaient tous deux convaincus qu'ils rattraperaient les chasseurs d'esclaves vers midi. Mais leurs prévisions ne devaient pas de réaliser. La piste qu'ils suivaient serpentait le long du fleuve ; une dense forêt d'arbustes séparait celui-ci de la steppe toute proche. Nos deux voyageurs avançaient de front et s'entretenaient à haute voix, pensant qu'il n'était pas nécessaire de s'imposer une trop grande prudence dans cette solitude. A un moment donné, les arbustes devinrent si denses, que Lenoir dut prendre la tête ; mais à peine avait-il fait une dizaine de mètres, qu'il fit faire brusquement demi-tour à sa monture pour se dissimuler derrière un taillis : « Sapristi ! » jura-t-il ».

— Qu'y-a-t-il ? demanda Bana Ibn, qui l'avait rejoint.

— Un pas de plus, et j'étais découvert, expliqua Aswad.

— Par qui ?

— Par des hommes qui se tiennent là, dans la steppe, où paissent des troupeaux de bœufs. Ce sont des Arabes et des nègres.

— Qui cela peut bien être ? se demanda le chasseur d'éléphants.

— Nous le saurons tout de suite. Épions ces hommes de quelque endroit bien caché, où ils ne puissent nous voir.

Il fit signe à son compagnon, qui descendit à son tour de sa monture, et ils gagnèrent à quatre pattes un petit buisson d'où l'on pouvait embrasser la plaine à perte de vue.

A gauche, à la lisière de la forêt, ils virent environ quarante hommes, de toutes les couleurs et habillés de toutes les façons. Ils avaient leurs fusils à côté d'eux, et gesticulaient tous ensemble, mais il était impossible à Lenoir et à Bana Ibn de distinguer un seul mot de ce qu'ils disaient. Devant eux, dans la steppe herbue, paissaient des bœufs, des chevaux et quelques chameaux, gardés du côté de la plaine, par une dizaine d'hommes.

— Sais-tu qui ils sont ? demanda Aswad à son compagnon.

— Parbleu, fit celui-ci. C'est la garnison de la sériba qui a incendié et pillé cette dernière.

— C'est aussi mon avis, répondit Aswad. Mais je ne puis comprendre comment ces hommes

osent camper ici. Je ne comprends pas non plus pourquoi ils ont pris la même direction qu'Abd-el-Mot. Ils ne tarderont pas à tomber entre ses mains, comme un fruit mûr.

— Ou inversement, observa l'Arabe, en faisant le geste de poignarder.

— Comment dois-je l'entendre ?

— J'ai entendu dire aux Djours qu'Abd-el-Mot n'était pas très aimé de ses soldats. C'est un chef d'une cruauté peu commune. Cela explique que la garnison restée à la sériba y ait mis le feu et soit partie avec tout ce qu'elle contenait de précieux. Je présume que ces cinquante hommes fonderont une nouvelle sériba plus au sud ; mais comme une bande de cinquante hommes est absolument insuffisante pour chasser des esclaves, le vieux tchaouch a certaiment l'intention de gagner à sa cause une bonne partie de ses camarades partis avec la ghasoua.

— Je pense que ton raisonnement est juste, fit Lenoir.

— C'est la seule explication du fait qu'il soit parti dans la même direction que son chef, continua Bana Ibn. Il attendra le retour de ses camarades et tentera de leur faire abandonner leur ancienne condition de soldats d'Abou-el-Mot. Et je suis sûr que la plupart suivront son conseil, car il leur promettra certainement une solde plus grasse que celle qu'ils touchaient jusqu'ici.

— Et si ces hommes réussissent dans leurs desseins, qu'adviendra-t-il d'Abd-el-Mot ?

— Il sera très probablement tué par eux, puisque sa mort leur permettra de s'emparer de tous ses biens sans autre forme. Supposition faite, évidemment, que l'attaque projetée par Abd-el-Mot contre le village d'Omboula réussisse. Cependant, même si Abd-el-Mot est tué et que la garnison révoltée finisse par mettre la main sur tout ce qu'il aura rapporté de son expédition, nos bandits ne jouiront pas longtemps de leur succès.

— Qu'est-ce qui te le fais supposer ?

— Pense donc à Abou-el-Mot, qui sera bientôt de retour à Omm-et-Timsa avec ses trois cents Nuehr. Arrivé à sa sériba incendiée, il sera tout de suite mis au courant par les Djours, et il n'aura plus qu'une pensée : punir les fuyards. Il les rattrapera ici où ailleurs, et le résultat sera que tous ces bandits s'entre-dévoreront comme des vautours. Ce dont Allah n'aura qu'à se féliciter. Mais cela n'empêche pas que la présence de ces hommes ici nous oblige en attendant à faire un grand détour, car il est absolument indispensable que nous passions inaperçus.

— Hélas ! il faudra bien nous y résigner. Si nous montons à dos de chameaux, ils nous verront tout de suite, d'autant plus que l'air est aujourd'hui plus pur que d'habitude. Nous devrons rebrousser chemin et gagner la plaine beaucoup plus au nord, afin de contourner le campement des pillards à une grande distance. Cela nous coûtera au moins trois ou quatre heures, et ce ne sera guère avant la tombée de la nuit que nous cheminerons de nouveau sur les traces d'Abd-el-Mot.

— Le retard sera d'au moins quatre heures, confirma Bana Ibn. Ne nous attardons donc pas, et tâchons que ces bandits nous perdent de vue aussitôt que possible.

Ils remontèrent sur leurs chameaux et refirent un bon bout du chemin qu'ils avaient parcouru le matin. Puis, reprenant la direction du sud, ils sortirent en rase campagne, assez loin du campement du tchaouch, qu'ils apercevaient maintenant comme une mince bande noire à la lisière de la forêt. Lenoir prit ses jumelles et distingua les hommes et les bêtes, les premiers assis là où il les avait vus tout à l'heure, les autres paissaient toujours parmi les hautes herbes de la steppe.

Après deux heures de marche, les voyageurs changèrent de nouveau de direction afin de revenir sur les traces de ceux qu'ils suivaient. Ils se dirigèrent alors vers l'est, et après trois heures et demie ils reprirent enfin la piste d'Abd-el-Mot. Le paysage avait changé d'aspect ; les chameaux avançaient maintenant, assez péniblement, à travers des rochers dénudés et d'une teinte presque rouge. Puis, ils atteignirent de nouveau la steppe, que de hautes montagnes bordaient à l'horizon.

— Les montagnes de Pambisa ! s'écria Bana Ibn, en apercevant les hauteurs loin au sud.

— C'est à leur pied qu'est situé Omboula, n'est-ce pas ? demanda Aswad-Lenoir. Quand

penses-tu que nous pourrons y arriver ?

Le chasseur d'éléphants leva les yeux vers le couchant, hocha la tête, et répondit :

— Hum ! Le soleil est déjà assez bas. Il nous sera impossible d'arriver avant qu'il ne fasse déjà nuit. A moins que ces chameaux de malheur se mettent à trotter plus vite qu'ils ne l'ont fait depuis ce matin.

— Si nous n'arrivons pas avant la tombée de la nuit, il sera trop tard, dit Lenoir, d'un ton où perçait un profond découragement.

— Ne dis pas cela, répliqua Bana Ibn. Aucun chasseur d'esclaves n'attaque un village en plein jour. Les pillards attendent de préférence jusqu'aux premières lueurs de l'aube pour foncer sur leur proie. Aussi aurons-nous amplement le temps de rejoindre les habitants d'Omboula et de les avertir du danger qui les menace.

— Tu crois donc qu'Abd-el-Mot aura choisi quelque cachette où il attend le moment propice pour attaquer ? demanda Aswad.

— Ce n'est pas non plus dans les habitudes d'une ghasoua, de se cacher en groupe et d'attendre ainsi jusqu'à l'aube. Lorsqu'un convoi de chasseurs d'esclaves est arrivé à une demi-journée de marche de l'objectif qu'il se propose d'attaquer, il se disloque en plusieurs groupes, qui s'approchent du village de tous les côtés. Si un habitant du village a le malheur de les rencontrer en route, il est tout de suite abattu. De sorte que les agresseurs finissent par former une chaîne autour de l'agglomération, qu'ils n'attaquent qu'à la fin de la nuit. Ils mettent d'abord le feu à la haie qui entoure le village. Les habitants, réveillés par les flammes, ne peuvent plus s'échapper, ceux qui se défendent sont tués sur place. Les vieillards, les femmes âgées, et même les hommes d'âge mûr, sont abattus ou abandonnés au milieu des huttes incendiées à leur tour, après que tout a été raflé à l'intérieur. Ce sont surtout les garçons, les jeunes filles et les jeunes femmes que les chasseurs d'esclaves préfèrent enlever. Mais encore plus précieux à leurs yeux est le bétail, qu'ils réussissent à prendre presque toujours sans aucune difficulté, étant donné que les animaux sont attachés ensemble dans un enclos. Mais, s'interrompit brusquement le seyad-idyal, qu'est-ce que c'est que cette bande noire que l'on aperçoit là-bas devant nous ?

Il montra du doigt quelque chose de foncé, qui semblait serpenter dans la direction de la montagne. Lenoir prit ses jumelles, et tranquillisa son compagnon.

— Ce sont des arbres, dit-il en riant.

— Dans ce cas, précisa le chasseur d'éléphants, il y a sûrement un petit ruisseau à leurs pieds. Cela nous permettra d'abreuver convenablement nos chameaux, qui ne peuvent presque plus se tenir debout.

La supposition de Bana Ibn s'avéra juste. Après une heure de marche, ils atteignirent un lit très large, mais presque desséché. Un mince filet d'eau coulait au milieu, et l'on voyait distinctement les traces de la ghasoua, gravées dans l'argile humide.

— C'est incompréhensible, s'étonna Lenoir, en examinant ces traces. Les hommes ne se sont pas même arrêtés pour abreuver leurs animaux.

— Je ne comprends pas non plus, avoua Bana Ibn. Quoi qu'il en soit, nos chameaux sont bien plus fatigués que ne semblent être les leurs, et le moins qu'on puisse faire c'est de leur accorder quelque repos.

Les voyageurs descendirent, et menèrent les deux bêtes au bord de l'eau. En dévalant le talus qui séparait le ruisseau de la ligne des arbres, nos deux compagnons ne se doutaient point que les chasseurs d'esclaves s'étaient arrêtés non loin de là. En effet, Lenoir et Bana Ibn n'avaient pas observé qu'au delà du chor[76], il y avait un petit bras entouré d'un bouquet d'arbres. C'est là qu'Abd-el-Mot avait établi son camp, en attendant qu'il fût temps d'attaquer le village. Il avait décidé

76 Rivière.

d'exécuter l'agression non pas selon les habitudes des chasseurs d'esclaves, telles que le seyad ifyal les avait expliquées à Lenoir. Il n'avait ni envoyé de patrouilles de reconnaissance, ni dispersé ses hommes en plusieurs groupes pour encercler le village. Il avait préféré se cacher dans le petit bois ignoré de nos voyageurs, et y attendre la venue de la nuit.

En traversant le lit du chor, deux de ses hommes avaient aperçu une euphorbe, poussée tout en haut de la berge. Ils s'y étaient arrêtés, avaient entaillé l'écorce de l'arbre pour faire couler un peu de latex dans un récipient, et attendaient que celui-ci fût plein. Or, en regardant par hasard du côté de la berge d'en face, ils virent Lenoir et Bana Ibn dévaler tranquillement le talus avec leurs chameaux.

— Deux blancs ! chuchota l'un des soldats d'Abd-el-Mot. (C'étaient tous deux des nègres Djours, vêtus uniquement d'un pagne, mais armés d'un fusil et d'un poignard).

— Que peuvent-ils bien chercher dans cette région ? demanda l'autre. Ils ne sont pas des nôtres, et comme il n'y a dans cette direction, qu'un seul village Omboula, ils ont sûrement l'intention d'y aller. Il ne faut pas qu'Abd-el-Mot les laisse passer.

Cachés derrière l'euphorbe, ils virent les deux voyageurs s'arrêter au bord de l'eau et s'y asseoir, attendant que leurs chameaux se désaltèrent.

— C'est bien ! reprit le premier des nègres d'Abd-el-Mot. Ils se sont assis sans se douter de notre présence. Nous saurons bientôt qui ils sont et ce qu'ils cherchent dans ces parages. Toi, reste, et ne fais pas de bruit ; ordonna-t-il à son camarade. Moi, je vais me glisser jusqu'au buisson qui est à côté d'eux, et vais tâcher d'entendre ce qu'ils disent.

Le nègre se laissa glisser comme une couleuvre le long de la berge en pente ; arrivé au buisson, il se recroquevilla avec la souplesse particulière à sa race, et se mit à écouter. Quand il crut en savoir assez, il grimpa de nouveau jusqu'en haut, et s'allongeant aux côtés de son camarade il lui chuchota :

— Je n'ai pas pu apprendre qui ils sont et d'où ils viennent, car ils n'ont pas parlé de ça. Mais je sais ce qu'ils ont l'intention de faire. Ils savent que nous voulons attaquer Omboula, et ils tiennent à en avertir les habitants du village avant qu'il ne soit trop tard. Viens vite ! Il faut en prévenir Abd-el-Mot.

Ils dévalèrent le talus qui descendait vers le petit bras de la rivière où se trouvait le camp de leur chef, et mirent celui-ci au courant de tout ce qu'ils venaient d'apprendre. Abd-el-Mot était assis à l'ombre d'un acacia. Ses sous-officiers étaient assis autour de lui, et plus loin, éparpillés sous les arbres, se tenaient ses hommes, à proximité des bêtes attachées en plusieurs groupes.

Lorsqu'il eut entendu le rapport des deux Djours, il se dressa sur ses jambes et demanda d'une voix courroucée :

— Tu dis qu'il y a deux Blancs de l'autre côté du talus ? Et qu'ils veulent nous trahir ? Ils ne nous échapperont pas. Allons les voir. Peut-on les observer sans que nous soyons vus par eux ?

— Oui, maître. Si tu veux je t'y conduirai, répondit celui qui avait écouté derrière le buisson.

— Tout de suite, conduis-moi tout de suite, lui ordonna Abd-el-Mot avec rudesse. Et toi, s'adressa-t-il au second des nègres, emporte quelques cordes.

Il choisit une douzaine de ses soldats les plus adroits et se rendit avec eux vers le chor. Arrivés en haut de la berge, et se dissimulant avec soin derrière les arbustes, ils observaient les deux voyageurs, ou plutôt leurs têtes seulement, les seules parties de leur corps qui émergeaient derrière le buisson.

Il n'est guère difficile de les entourer, sans qu'ils s'en aperçoivent, décréta Abd-el-Mot. Glissez-vous doucement jusqu'au buisson, et attaquez-les soudain, avant qu'ils aient le temps de saisir leurs armes. Si vous réussissez, chacun de vous aura un esclave, mais si vous échouez, celui qui en aura été la cause sera fusillé. Maintenant, en avant !

Les soldats se laissèrent glisser sur la pente de la berge, exactement comme l'avait fait tantôt le Djour, et se rassemblèrent derrière le buisson. Puis, sur un signal de l'un d'eux, ils s'abattirent sur les deux voyageurs qui n'eurent pas même le temps de se rendre un compte exact de ce qui leur arrivait. Après une lutte brève et silencieuse, ils furent maîtrisés — l'attaque avait réussi. Abd-el-Mot s'en retourna sous son acacia où il fut immédiatement entouré par ses sous-officiers.

— Ces chiens ont voulu nous trahir ! dit-il. Ils mourront tout de suite, fussent-ils les frères mêmes du khédive d'Égypte.

Quelques minutes après, les soldats amenaient avec eux les deux prisonniers soigneusement ligotés. Deux nègres suivaient avec les chameaux.

Poussés à coups de pieds et de poings, Lenoir et Bana Ibn ne revinrent de leur étonnement que lorsqu'ils furent lâchés par les soldats et qu'ils se virent face à face avec Abd-el-Mot.

— Effendi, commença le chasseur d'éléphants, d'un ton plein de fierté, comment se fait-il que tes hommes...

Il s'arrêta au milieu de la phrase, la bouche ouverte, les yeux écarquillés. Ses membres semblaient avoir perdu toute faculté de mouvement. Il se tenait là, au milieu du cercle des pillards, comme l'image personnifiée de la stupeur. De son côté, Abd-el-Mot avait également sursauté aux premiers mots de son prisonnier. Mais sa frayeur fit tout de suite place à une joie sauvage, et ses yeux luisaient étrangement.

— L'émir ! s'écria-t-il, féroce et exultant. Barak el Kasi[77], l'émir de Kénadem :

— Ebrid ben Lafsa, le marchand d'esclaves ! murmura de son côté, Bana Ibn.

— Oui, je suis Ebrid ben Lafsa ! jubila Abd-el-Mot. Lui, et pas un autre. Tu m'as donc reconnu, fils de chien ?

— E-brid-be-Laf-sa ! répéta le chasseur d'éléphants revenant peu à peu de son ahurissement. Oh ! Allah, c'est lui, c'est lui !

— Oui, c'est moi ! Regarde-moi bien ! C'est moi, l'homme que tu as condamné à mort, l'homme à qui tu as pris ses esclaves, l'homme que tu as fait fouetter plusieurs fois, et qui serait mort sous les coups, s'il n'avait pas réussi à s'enfuir. C'est moi l'homme qui a dû éviter pendant quinze ans ton territoire, c'est moi qui n'a eu depuis qu'un seul grand désir : voir Barak-el-Kasi à ses pieds et le fouler dans la poussière.

— Où est mon fils ? demanda l'Arabe, le regard fixé sur la bouche d'Abd-el-Mot.

Il semblait ne pas même avoir entendu les menaces proférées par le chasseur d'esclaves.

Une grimace diabolique courut sur le visage de celui-ci.

— Ton fils ? hurla-t-il. Tu veux savoir où est ton fils ? Eh bien, apprends-le : il est loin dans le sud, chez les mangeurs d'hommes.

— Alors, il vit ! Allah est miséricordieux, qu'il soit loué éternellement !

— Doucement, doucement, l'interrompit Abd-el-Mot, ne t'empresse pas de le louer si généreusement. Ton fils vit bien, mais ce serait pour lui mille fois mieux qu'il fût mort, car il est le dernier et le plus pitoyable des esclaves d'un chef de tribu, à qui j'en ai fait cadeau à condition qu'il le batte tous les jours. Je l'ai vu il y a quelque temps : son corps est dévoré par des pustules et il est complètement aveugle ; il se meurt lentement et ne peut le dire à personne, car je lui ai arraché la langue. Tu entends bien, pas coupé, arraché.

Une terreur folle se lisait sur le visage du seyad ifyal ; il voulut dire quelque chose, mais aucun mot ne sortit de sa bouche.

— Eh bien, tu ne te réjouis plus de savoir ton fils en vie ? reprit Abd-el-Mot, dont la joie devenait de plus en plus féroce. Sa mort sera épouvantable, mais elle ne sera rien à côté de celle que

77 Barak le Sévère.

je te prépare. Tu es en mon pouvoir, émir orgueilleux, et je te jure de te faire subir toutes les tortures que l'homme a imaginées pour tourmenter ses semblables !

— Allah, Allah, souffla l'émir, qui tomba à genoux.

— Ah ! Ah ! tu tombes à genoux devant moi, pour implorer ma grâce ? Très bien mon ami, implore-la et lamente-toi tant que tu peux. Mais sache que j'écouterai tes plaintes quand le diable laissera s'échapper une âme de l'enfer. Entends-tu ?

Comme père, l'émir pouvait bien se laisser accabler par la faiblesse ; comme homme, il était fort et fier. Aussi il se redressa rapidement et répondit, les yeux fulgurants :

— Que dis-tu ? Implorer ta grâce, me lamenter devant toi ? Chien, comment oses-tu dire cela. Tu oublies que je suis Barak el Kasi, émir de Kénadem, et que je ne me suis mis à genoux devant personne, sinon devant Allah. Implorer ma grâce, à toi. misérable larve, dont la hyène elle-même ne voudrait point ? Jamais tu ne me verras m'abaisser devant toi !

Déjà Abd-el-Mot s'était levé de sa place et ses poings se crispaient de rage, mais il se contint et dit :

— Ah ! chien, tu voudrais me faire sortir de mes gonds, afin que je te tue tout de suite, et que tu échappes aux tortures que je te destine ! Non, tu proférerais les plus grandes injures à mon adresse que je n'en tiendrais pas compte. Je veux bien te tuer, mais la mort que j'ai choisie pour toi durera des jours et des jours, des mois et des mois. Et si tu ne cesses de m'injurier, je t'arracherai la langue, comme à ton fils.

— Arrache-la ! répliqua l'Arabe. Tu n'en es pas moins un chien que fuient tous les autres chiens, parce que tu as la gale.

Mais même devant cette offense, la plus terrible que puisse imaginer un musulman, Abd-el-Mot se retint. Il se contenta de dire :

— Oui, je te l'arracherai, mais pas aujourd'hui, car je n'en ai pas le temps. Ce n'est pas le moment de traîner un blessé avec moi. Mais plus tard, je te ferai fouetter tous les jours jusqu'au sang. En attendant, il faut que tu sois assez fort pour marcher avec nous. Mais retiens bien ceci : aucun de tes mots ne sera oublié.

Il se tut pendant quelques secondes et ne continua qu'après avoir jeté un coup d'œil sur Lenoir, qu'il avait à peine regardé jusqu'alors.

— Maintenant, réponds à mes questions. D'où viens-tu et où vas-tu ?

— Demande tout ce que tu voudras. Je ne té répondrai pas, dit l'émir en se détournant.

— Bien, je vois qu'il sera nécessaire qu'on t'apprenne aussi à répondre ! ricana Abd-el-Mot. Apportez une chéba[78], vous autres, s'écria-t-il aux soldats qui avaient suivi la scène avec une attention passionnée. L'ordre fut exécuté, et l'émir eut le cou engoncé dans une sorte de joug humain qui lui enlevait toute possibilité de s'échapper. Puis Abd-el-Mot se tourna vers Lenoir, à qui il demanda d'une voix sombre :

— Dis-nous qui tu es. Mais tâche de ne pas mentir car je te fais fouetter séance tenante.

Lenoir savait qu'il allait être immobilisé, comme l'émir, par une chéba ; il savait aussi que le chasseur d'esclaves était obligé de le ménager pour l'instant. Aussi regarda-t-il Abd-el-Mot avec mépris et dit simplement :

— De quel droit me poses-tu cette question ?

Le bourreau sursauta à ces paroles. Puis, revenu de son étonnement, il éclata de rire et dit :

— Allah fait tous les jours des miracles. Serais-tu le sultan de Stamboul, ou peut-être le khédive du Caire ? A t'entendre, c'est le moins qu'on en puisse présumer. Alors tu veux savoir de

78 Une longue branche se terminant par une fourche, qui est appliquée sur le cou d'un prisonnier pendant la marche, et qui l'empêche de s'enfuir.

quel droit je te pose des questions ? C'est bien simple : tu es mon prisonnier, voilà tout.

— Et de quel droit m'as-tu attaqué et ligoté ?

— J'ai fait ce qui m'a plu. Maintenant, tu le sais, nous sommes ici en ghasoua, et je ne saurais tolérer qu'on m'espionne, comprends-tu ? Vous vouliez avertir les Belandas, n'est-ce pas ?

— Qu'en sais-tu ?

— Vous vous êtes trahis. Mes hommes vous ont entendu parler, lorsque vous étiez au bord du chor. Qui vous a appris que nous allions à Omboula ?

— Tu le sauras peut-être plus tard. De moi, tu n'auras aucun renseignement.

— Quoi ? fit Abd-el-Mot, d'une voix tremblante de colère. Tu ne sais pas non plus te servir de ta langue ? Dans ce cas, je te la ferai arracher comme à ton compagnon.

— Peuh ! Tu n'oseras pas, car ce serait ta perdition. Sache que je ne suis pas un Arabe, mais un Européen, et mon gouvernement te demandera des comptes.

— Ha, ha, ha, ha ! éclata Abd-el-Mot. Tu n'es pas un peu fou ? Crois-tu vraiment que je prends tes menaces au sérieux ? Tu es un Franc[79], donc un chrétien.

— Oui !

— Qu'Allah t'envoie en enfer, ghiaour maudit. Et tu oses encore me menacer ! Il n'y a pas de lois ici autres que ma volonté. Si je te mets à mort, comment veux-tu que ton gouvernement l'apprenne ? Et s'il l'apprend, comment pourra-t-il s'emparer de moi ? Le pouvoir de khédive lui-même ne s'étend pas jusqu'ici, celui du chacal mécréant dont tu parles, encore moins. Nous t'avons trouvé en compagnie de l'émir. Tu es son ami, aussi subiras-tu le même sort que lui. Quel est ton nom ?

— Je te ne le dirai pas, car il est trop honnête pour tes oreilles.

— Chien ! hurla le chasseur d'esclaves. Tu dépasses la mesure. L'émir peut m'injurier sans que je le tue tout de suite, puisqu'il faut qu'il expie son orgueil et que je me venge. Mais toi, je peux te mettre à mort séance tenante. Si tu m'offenses encore une fois, tu es perdu !

— C'est possible, répliqua Lenoir, tu peux me faire assassiner parce que j'ai les mains liées et qu'il m'est impossible de me défendre. Mais n'oublie pas que ton action ne restera pas impunie. Des amis à moi sont dans la région, et ils ne tarderont pas à te trouver.

Cette menace fit son effet. Abd-el-Mot n'avait déjà plus la même assurance lorsqu'il demanda :

— Tu as des amis par ici ? Et quels sont-ils, ces amis ?

— Cela non plus ne te regarde point. Je ne te reconnais pas le droit de m'interroger ainsi. Tout ce que je te dirai, c'est qu'ils savent où je suis et où j'allais. Si je ne retourne pas chez eux, ils supposeront que tu m'as assassiné.

— Tu pourrais très bien avoir succombé en route à un accident. Personne ne pourra prouver que c'est moi qui t'ai tué.

— Ne sois pas dupe de tes illusions ! On interrogera chacun de tes hommes. Et puis, comment expliqueras-tu ma mort à Abou-el-Mot ? Sache que si d'ici quatre jours je ne suis pas de retour, il sera fait prisonnier.

— Est-ce qu'Abou-el-Mot te connais ?

— Non, mais si tu me tues, il apprendra à connaître les miens.

L'attitude hautaine et décidée du Blanc ne manqua pas d'intimider le chasseur d'esclaves, Lenoir s'en aperçut tout de suite et il en profita pour tenter d'améliorer le sort de son compagnon. Il continua dans ces termes :

79 Nom que les Orientaux donnent aux Européens d'Occident.

— Je demande à être délié tout de suite. Qu'on me rende mes armes et tout ce dont j'ai été dépouillé par tes soldats. L'émir de Kénadem est mon ami comme tu viens de le dire, et tout ce qui lui arrivera, je le considérerai comme arrivé à moi-même. Il sera vengé au même titre que moi.

Il dut reconnaître tout de suite qu'il était allé un peu loin, car Abd-el-Mot l'interrompit blême de colère :

— Prends garde, homme ! S'il y a ici quelqu'un qui doit commander et poser des conditions c'est moi, et personne d'autre. Apportez une seconde chéba, cria-t-il à ses hommes, et appliquez-la tout de suite au cou de ce fils de chien.

Ainsi fut fait. Lorsque le chasseur vit les deux amis côte à côte, immobilisés par la fourche de bois, il ne put s'empêcher de rire avec mépris :

— Vous voilà dit-il, réunis sous le même joug, comme de véritables amis que vous êtes. Et comme vous devez renoncer à avertir les Belandas de ce qui les attend, je vous ménagerai un spectacle qui ne manquera pas de réjouir vos cœurs. Je vous emmènerai ce soir avec moi et vous ferai assister à l'attaque que j'ai projetée contre leur village. Jusque là, je me verrai forcé de vous faire attacher à un arbre, pour que l'idée ne vous vienne pas de vous enfuir la chéba au cou.

Lenoir et Barak-el-Kasi furent traînés sous les huées des soldats jusqu'à un baobab, au tronc duquel ils furent attachés avec une grosse corde. Lorsqu'ils furent seuls, l'émir ne put s'empêcher de dire :

— Quelle différence entre la réalité et ce que j'avais imaginé. Bien loin de recevoir la mort de ma main, le ravisseur de mon enfant me martyrisera cruellement jusqu'à ce que je rende mon dernier soupir.

— Il n'est pas sûr qu'il ose le faire ! murmura Lenoir.

— Il l'osera ! tu peux en être certain. Allah l'a voulu ainsi. Nous ne pouvons rien contre sa volonté. Mais ce qui attriste mon âme, c'est de te voir subir le même sort par ma faute.

— Ne parle pas ainsi, c'est aussi de ma faute, si nous sommes aujourd'hui attachés à ce tronc. Nous avons été d'une déplorable imprudence, et nous devions, avant de nous arrêter au bord du chor, nous assurer que les alentours étaient libres de tout danger.

— Ce qui est fait, est fait, répondit l'émir. Nous ne pouvons plus rien y changer... Oh ! si seulement rien n'était vrai de ce qu'il a dit de mon fils. Je supporterais volontiers toutes les tortures que cet homme me destine, pourvu que je sois sûr que mon fils ne subît pas le sort décrit par ce bandit.

— Tu crois donc ce qu'Abd-el-Mot a dit de ton fils ?

— Tu n'y crois pas ?

— Non, il a dit tout cela pour te torturer, pour te rendre deux fois plus malheureux.

— Tu crois sincèrement qu'il a menti ?

— Absolument. Crois moi, il n'y a pas un mot de vrai dans tout ce qu'il a raconté. Je suis convaincu que le « Fils du mystère » est ton fils. J'espère même pouvoir te démontrer qu'Abd-el-Mot a tout inventé.

— Comment me le prouveras-tu ?

— Attends jusqu'à ce qu'il nous parle de nouveau. En attendant ne désespère pas de toute possibilité de fuite. Bien entendu, il ne faut guère y penser en ce moment. Mais Abd-el-Mot sera bien obligé de ménager nos forces jusqu'au retour. Cette nuit, il attaquera le village. Demain, les hommes fêteront l'événement par des réjouissances, et ce n'est que le lendemain qu'il se prépareront au retour. Cela fait qu'ils regagneront la sériba d'Omm-et-Timsa. D'ici là, bien des choses peuvent survenir. Et puis, n'oublions pas non plus que la sériba n'est plus qu'un monceau de ruines. Il faudra cependant bien se garder d'en souffler un mot à Abd-el-Mot.

— Penses-tu, demanda l'émir à Lenoir, que l'incendie de la sériba nous sera d'un profit

quelconque ?

— Naturellement. Si les projets que nous prêtons au tchaouch se réalisent, Abd-el-Mot est perdu, et nous serons libres.

— Allah kérim — Dieu est miséricordieux ! Tu verses du baume sur les plaies de mon cœur.

Entre temps, les chasseurs d'esclaves avaient commencé à charger les bœufs, les chameaux et les chevaux. On se préparait au départ, car le soleil était déjà tout près de la ligne de l'horizon, et Abd-el-Mot voulait faire vite. Il revint voir les deux prisonniers et leur dit d'un ton ironique :

— Je m'excuse auprès de ces effendis d'être forcé de les faire aller à pied. Mais en échange, je leur ferai l'honneur de les attacher à mon propre cheval. Et toi, émir respectable, tu pourras te souvenir à cette occasion de ton fils, que j'ai traîné de la même façon lors de son enlèvement.

— Nous le savons, répondit Lenoir d'une voix calme.

— Que sais-tu, ghiaour maudit ?

— Ce que tu as fait du petit Messouf.

Abd-el-Mot lança un long regard au Blanc ; puis, il lui dit avec dédain :

— Tu rêves. Où étais-tu à cette époque ?

— J'étais chez moi, dans mon pays. Mais Allah est tout puissant ; il sait tout et dirige les hommes à travers mille et un miracles. Ainsi, je connais l'enfant que tu as enlevé jadis à l'émir.

— Tu dis que tu le connais ? Impossible, fit le chasseur d'esclaves en reculant d'un pas.

— Je dis la vérité, moi. Je ne mens pas comme toi. Tu n'as pas atteint ton but, au contraire : en voulant tourmenter l'émir, tu lui as fourni la meilleure occasion de se réjouir.

— Ou bien tu es fou, ou bien Allah m'a subitement enlevé la raison. Je ne comprends rien de ce que tu me dis.

— Dans ce cas, je vais m'expliquer un peu plus clairement. Je ne connais l'émir que depuis trois jours, et j'ignore son passé. Or, tu as parlé tantôt de son fils. Cela a piqué ma curiosité, et je l'ai questionné pendant que nous étions seuls, ici. Il m'a tout dit, et Allah a voulu que je puisse transformer sa peine en joie. Car, ainsi que je viens de te le dire, je connais son fils.

Abd-el-Mot ne put contenir sa surprise et il demanda sans se rendre compte qu'il se trahissait :

— Où est-il ? où se trouve-t-il ?

— En tout cas, il ne se trouve pas là où tu as dit l'avoir vu, et si tu veux tout savoir, sache qu'il se trouve chez mes amis et compagnons. Il n'est ni aveugle, ni malade, et peut parler comme moi et toi, car tu ne lui as pas arraché la langue. C'est un garçon superbe, et son père le pressera contre son cœur avec joie.

— C'est ce qu'il aura grand'peine à faire ! hurla Abd-el-Mot, furieux. Pour le moment vous êtes encore mes prisonniers, et je veillerai à ce que le père et le fils ne se revoient que dans l'au-delà. Qui pouvait savoir que la femme du prince s'enfuirait avec le garçon ?

Lenoir jubilait en son for intérieur ; il avait réussi à arracher à Abd-el-Mot quelques paroles imprudentes, qui avaient suffi pour prouver son mensonge. Maintenant, il voulait aviver son dépit, et il lui dit sans ménagement :

— Tu ne t'y es pas pris avec assez d'intelligence. C'est qu'Allah ne t'a pas donné assez de cervelle !

— Tais-toi, chacal ! Est-ce que le lac de Moukamba n'est pas assez loin de Dar Rounga ? Ne faut-il pas voyager pendant plusieurs mois pour aller de là-bas jusqu'au pays des Matwa ?

— Je ne le conteste pas. Mais les faits te prouvent que tu aurais dû l'emmener bien plus loin dans le sud. C'était une bêtise de le vendre au prince des Matwa.

— Ne m'injurie pas, si tu tiens à ne pas succomber sous les coups. Le prince m'a payé dix

fois autant qu'il n'aurait dû payer pour un esclave ordinaire ; il voulait le gaver, afin de pouvoir goûter une fois de la chair d'un blanc. Est-ce ma faute si sa femme, qui ne l'aimait pas a pris la fuite avec le petit, qu'elle chérissait ?

— En tout cas, tout ceci a contrecarré tes sombres projets. Je connais et j'aime le jeune homme, et comme, maintenant, j'ai retrouvé son père par le plus grand des hasards, ils ne tarderont pas à être réunis.

— C'est au plus profond de l'enfer qu'ils se réuniront ! Et toi avec eux ! brailla le bandit, qui sortit son couteau. Mais Lenoir le regarda sans se démonter, et le provoqua :

— Enfonce-le dans ma poitrine si tu l'oses. Ce coup de poignard te coûtera la vie, car en me tuant, tu supprimes la seule personne qui soit capable de te sauver.

Ce fut avec un étonnement sans bornes que le chasseur d'esclaves répéta :

— Me sauver ? Toi, me sauver, moi ? De qui et de quoi donc ?

— De la vengeance de Messouf, du jeune homme que tu as enlevé à son père. Il suit tes traces et je suis son ami. Il a avec lui des protecteurs puissants, qui lui offrent leur concours parce qu'il est le fils d'un émir. Si tu retournes à ta sériba, tu es perdu, et ta mort serait deux fois plus horrible, si l'on apprenait que j'ai succombé à ta fureur !

Lenoir avait parlé avec tant de conviction, que le marchand d'esclaves resta pendant quelques minutes absorbé dans une profonde méditation. Puis, d'une voix sifflante :

— Tu es aussi rusé que le renard, mais ne t'abuses pas. Je saurai si ce que tu dis est vrai ou faux. Et gare à toi, si tu m'as menti. D'abord comment me sauveras-tu si tes histoires sont vraies ? Où devrais-je aller une fois l'attaque d'Omboula finie ? Je dois retourner auprès d'Abou-el-Mot, à sa sériba, où est toute la fortune que je possède. Si je devais t'écouter et fuir, je serais aussi pauvre qu'un mendiant de Kartoum.

Lenoir estimait la partie déjà gagnée, quand tout à coup, s'adressant à l'émir qui n'avait pas dit un seul mot, Abd-el-Mot demanda :

— Que ferais-tu si je te rendais la liberté ?

Tiendrais-tu toujours à te venger de moi ?

Cette question tout à fait imprévue pouvait être grosse de conséquences. La réponse allait peut-être décider du sort des deux prisonniers, aussi l'émir chercha-t-il un faux-fuyant. Il murmura :

— Seul Allah le sait !

— Ce n'est ni oui ni non, le brusqua Abd-el-Mot. Je te demande au nom du Prophète et des saints califes et je t'invite à dire la vérité : Penseras-tu toujours à la vengeance, si je te rends la liberté ?

— Allah seul le sait ! répéta l'émir.

— C'est la seule réponse que tu sais donner ?

— Oui, confirma le chasseur d'éléphants, imperturbable.

— Dans ce cas, je n'ai rien à demander. Qu'Allah décide de notre sort à tous.

Il fit demi-tour et s'en alla vers l'endroit où ses hommes étaient en train de charger les bagages sur les bêtes.

Quand il eut disparu, l'émir respira profondément. Il devait se faire violence pour ne pas crier, mais il murmura :

— Ami, frère, tu avais raison ! Mon fils n'est pas mort, ni estropié.

— Je le savais bien, répondit Lenoir, lui-même heureux du bonheur de son compagnon.

Ils riaient tous deux comme des enfants.

— Et comme il a marché. Il nous a tout dit sans même se douter que nous ignorions jusqu'au

dernier mot. Mais pourquoi n'as-tu pas dit oui ? Ta réponse affirmative nous aurait peut-être valu la liberté immédiate. Tu ne peux donc pas lui pardonner ?

— Jamais ! fit l'émir. Ce serait un péché contre la loi du désert, et même contre la loi du Prophète. Et même si je voulais enfreindre ces lois, je ne le pourrais pas sans violer mon serment. J'ai juré de me venger, et je me vengerai.

A peine avait-il prononcé ce mot, que le chasseur d'esclaves réapparut :

— Nous partons, dit-il. Si vous avez faim ou soif, dites-le tout de suite, car vous n'aurez rien pendant la marche.

— Nous n'avons besoin de rien ! répondit Lenoir, qui regarda l'émir, comme s'il voulait attirer son attention sur le changement qui s'était opéré dans la conduite d'Abd-el-Mot.

Les deux prisonniers furent emmenés et attachés avec une corde à la selle d'un bœuf. Abd-el-Mot donnait entre temps ses ordres : vingt hommes devaient aller en reconnaissance, et prirent à cet effet les chevaux les plus rapides. Cent autres devaient les suivre de près, et encercler le village à une distance de quelques centaines de mètres. Quant au reste de la troupe, elle se mit en mouvement après une dizaine de minutes seulement, respectant ainsi les habitudes de toute ghasoua.

Le soleil avait déjà disparu derrière la chaîne des Pisamba, et les chasseurs d'esclaves s'arrêtèrent pour dire la prière du soir. L'émir, quoique terriblement incommodé par la chéba qui lui pesait lourdement sur les épaules, s'agenouilla également et s'acquitta avec ferveur du devoir rituel. Sur son visage se lisait toute la joie qu'il avait de savoir son fils sain et sauf.

Pendant toute la marche, Lenoir ne cessa de réfléchir sur les moyens possibles de sauver, malgré tout, le village. Il eut soudain une idée dont la réalisation pouvait lui coûter la vie, mais il résolut néanmoins de la mettre à exécution. S'approchant davantage de l'émir, qui cheminait péniblement à côté de lui, il lui chuchota dans l'oreille :

— Je vais quand même sauver le village !

Son compagnon de captivité le regarda avec surprise, car il estimait une telle entreprise impossible.

— Mais que feras-tu ? lui demanda-t-il du même ton.

— Une chose très simple. Je crierai de toutes mes forces, de façon qu'on m'entende dans tout le village et que ma voix réveille tous les habitants.

— Allah te protège. Mais tu sacrifies ta vie, sans même sauver un seul Bélanda. Le village est encerclé, et personne ne pourra s'échapper. Tes cris ne feraient qu'augmenter la misère de ces malheureux, car il vaut mieux être abattu pendant le sommeil qu'à l'état de veille.

Les raisons de l'émir étaient irréfutables. Lenoir n'eut cependant pas le temps de répondre, car à la même seconde, un sous-officier s'approcha d'eux, pour annoncer à Abd-el-Mot, qui se tenait derrière, que tout était prêt pour l'attaque.

— Allume un feu, en guise de signal pour les autres ! lui ordonna Abd-el-Mot.

L'ordre fut exécuté et quelques minutes après, on vit, à droite et à gauche, une multitude de feux se propager le long de la haie qui entourait le village. Trente secondes suffirent pour transformer cette palissade en un immense brasier circulaire.

— Les gardiens du bétail sont déjà réveillés, cria Abd-el-Mot qui surveillait les opérations du haut de son cheval. Abattez-les sans retard.

Les coups de feu achevèrent de réveiller toute la population de cette Omboula malheureuse ; on vit les hommes, les femmes et les enfants sortir des tokouls et constater avec effroi leur perte. Les flammes ne laissaient aucune possibilité de fuite. Déjà, les étincelles s'envolaient de tous côtés, il suffisait que l'une d'elles atteignît le chaume sec d'un tokoul, pour que la hutte devint en quelques secondes la proie du feu.

Tout le village brûlait maintenant, et pour ne pas exposer la population à être carbonisée sur

place, les soldats pratiquèrent une large ouverture dans la haie, en jetant dessus quelques couvertures mouillées dans le puits voisin. Les habitants se ruèrent tous vers cette porte de salut, mais les chasseurs d'esclaves s'étaient postés en grand nombre devant elle, et les gens leur tombaient pour ainsi dans les bras.

Les hommes plus âgés, ainsi que les vieilles femmes, étaient abattus sans hésitation. Les garçons et les filles étaient tout de suite ligotés avec des cordes et précipités dans une petite clairière près du puits. Plus loin, les soldats étaient occupés à maintenir le bétail échappé de l'enclos avec leurs longues lances, et les gémissements des blessés et des prisonniers se mêlaient aux mugissement désespérés des bêtes effrayées par la vue et l'odeur de l'incendie.

Lorsque l'opération fut terminée, Abd-el-Mot donna l'ordre de compter le butin. Il ne fallait guère songer à dormir. L'agitation était telle dans la foule des soldats et des prisonniers, la joie des premiers et le désespoir des derniers, se manifestaient par un tel vacarme, que l'endroit semblait avoir été ravagé par un cataclysme.

Il fallut plusieurs heures pour faire un compte exact de ce qui tombait dans les mains des chasseurs d'esclaves. Près de mille hommes, autant de têtes de bétail, sans compter les provisions enfouies sous un tokoul et qui avaient échappé à l'incendie.

Abd-el-Mot était d'une humeur exquise, et il s'adressa presque amicalement à Lenoir, à qui il demanda s'il n'avait pas faim.

— Ce n'est guère le moment de manger, lui répondit celui-ci, outré par les scènes inhumaines dont il avait été témoin.

— Comme tu voudras, riposta le chasseur d'hommes. A ta place, je me réjouirais de pouvoir raconter mes malheurs à tant de nouveaux camarades.

— Tu peux railler, mais un jour, tu seras torturé par les esprits de toutes tes victimes, et ni Allah, ni le Prophète ne pourront t'aider.

— Je devrais te punir pour toutes tes insolences, mais mon cœur est joyeux, et pour te prouver que je ne suis pas si méchant que tu crois, je t'accorderai une faveur. Comme vous êtes fatigués, et que la chéba vous empêche de dormir, je vous la ferai enlever, et j'espère que vous me saurez gré au moins de cette action.

Il donna à quelques soldats l'ordre d'enlever leur joug aux deux prisonniers, mais leurs mains restèrent attachées à la queue des chébas, de sorte qu'ils durent se poser sur la fourche, pour ne pas tordre leur bras.

La nuit passée à Omboula fut la plus épouvantable que Lenoir eut connue de sa vie. Il ne put fermer l'œil de toute la nuit, tant son esprit était préoccupé par les choses atroces qui s'étaient passées devant ses yeux. Mais le lendemain, il allait assister à la dernière et à la plus horrible des cruautés dont Abd-el-Mot semblait l'artisan infatigable. Comme les enfants en bas âge allaient sans doute encombrer le convoi, le chef de la ghasoua donna l'ordre de les tuer sans exception. Ce fut une scène que Lenoir ne put jamais oublier, et elle dépassa en horreur tout ce qui avait précédé, peut-être parce que le massacre fut exécuté en plein jour.

— Tu es un Satan, cria Lenoir au comble de l'exaspération au chasseur d'esclaves, qui faisait des gorges chaudes de la fureur du Blanc.

— Menace, aboie, chien, lui répondit Abd-el-Mot avec un rire dédaigneux. Pour le moment, je suis forcé de te ménager. Mais une fois de retour, à la sériba, je saurai te faire sentir ma vengeance de telle sorte, que tous les tourments de l'enfer te paraîtront à côté empreints d'une volupté céleste.

FIN

---

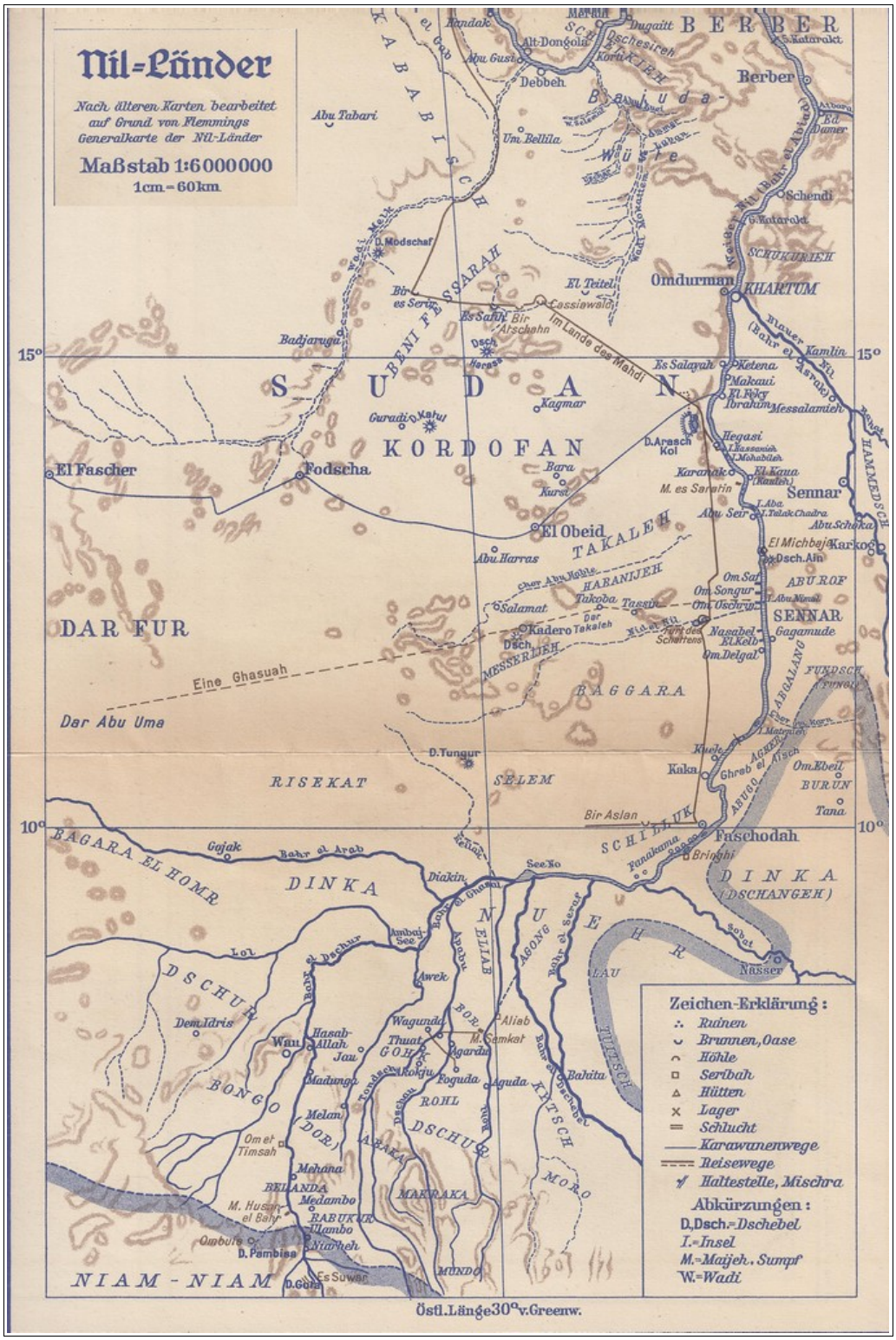
IMPRIMERIE FRANÇAISE DE L'ÉDITION, 12 RUE DE L'ABBÉ-DE-L'ÉPÉE – PARIS Ve

## Table des matières (ajoutée par winnetou.fr)

01 - Le « père des quatre yeux »
02 -Une djélaba
03 - Au « puits du lion »
04 - Abou-el-Mot
05 - Justice au bord du Nil
06 - Sombres projets
07 – La fuite
08 - Un nouveau compagnon de voyage
09 - Le récit du chasseur d'éléphants
10 - Dans les chaînes de l'esclavage

05 juin 2019

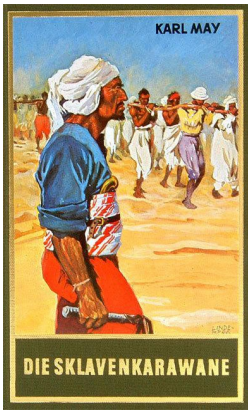
**Carte de la zone d'action**




Source : Lankarten mit Reisewegen zu Karl May's Erzählungen – 2. Der Orient- Karl-May-Verlag.

Winnetou.fr a effectué la correction des erreurs typographiques les plus flagrantes.

Le roman traduit en français a été très raccourci et de nombreux passages descriptifs ont été supprimés ou résumés. Winnetou.fr a traduit quelques paragraphes pour donner des exemples des coupures effectuées.




Die Sklavenkarawane (La caravane d'esclaves) se déroule en Afrique et plus particulièrement au Soudan. Il a été publié pour la première fois d'octobre 1889 à septembre 1890 dans le magazine « *Der Gute Kamerad* » (Le bon camarade).

En 1893, le récit est apparu pour la première fois sous forme de livre aux éditions « *Union Deutsche Verlagsgesellschaft* ».

Après la mort de May (1912), le roman Die Sklavenkarawane a été ajouté à la série « *Gesammelte Werke* » du Karl May Verlag sous le numéro 41.

Pour la version française, le roman a été coupé en deux. La première partie, « *La caravane des esclaves* », est la traduction des chapitres 1 à 10. La fin du roman a été publiée sous le titre « *La chasse au négriers* ».

Un film du même nom a été réalisé en 1958 par Georg Marischka (Durée 1 h 37)

C'était le premier film de Karl May en couleur. Cependant, le scénario est éloigné du roman original dans lequel Kara Ben Nemsi et Hadji Halef Omar n'apparaissent pas. La première du film a eu lieu le 11 décembre 1958 à Düsseldorf.

Résumé : L'Allemand Kara Ben Nemsi se bat avec son compagnon arabe Hadji Halef Omar de la tribu de Haddedihn contre les négriers de la redoutable bande d'Abou el Mot. Ils ont rejoint une caravane, mais sont attaqués et capturés. Kara et Halef parviennent à s'échapper. Ils se dirigent vers le Nil pour atteindre Faschoda. Là-bas, Kara libère Senitza d'un harem et obtient de l'aide de l'esclave Hamid. Hamid qui a été enlevé est en fait le fils d'un prince. Il veut épouser Senitza.

Quand Abu El Mot est acculé, il enlève la belle Senitza et prend Hamid en otage. Dans le village indigène de Omballa, il arrive également à capturer Kara, qui est sauvé ensuite par Halef.

Kara Ben Nemsi parvient à libérer Senitza et rendre inoffensif Abu El Mot.

Au box-office, la caravane d'esclaves a connu un succès satisfaisant et une suite à été tournée sous le titre « Le lion de Babylone ».

# Pour aller plus loin

## La traite négrière en Afrique par les musulmans

Après la mort du prophète Mahomet et la soumission de la péninsule arabe, les musulmans ont conquis les rives méridionales et orientales de la Méditerranée. Multipliant les prises de guerre, ils ont prolongé dans ces régions l'esclavage à la mode antique. Ils ont inauguré aussi une longue et douloureuse traite négrière qui a saigné l'Afrique noire jusqu'à la fin du XIXe siècle.

La traite négrière en Afrique par les musulmans est datée par un événement historique incontestable qui marque l'invention de la traite négrière par les musulmans : en 652, une troupe commandée par Abd ibn Sarth part loin vers le sud en remontant le Nil et s'empare de Dongola. Malgré la résistance des Nubiens, le roi Kalidurat dut se soumettre en promettant de construire une mosquée et en accordant tous les ans un quota d'esclaves. L'accord est formel : « *Vous livrerez chaque année trois cent soixante esclaves des deux sexes qui seront choisis parmi les meilleurs de votre pays et envoyé à l'iman des musulmans* ». Il s'agit du traité de Bakht conservé dans les archives diplomatiques musulmanes.

Très tôt, du fait de la rapidité même de leurs conquêtes, les Arabes vont se heurter à une pénurie d'esclaves. Comme ils ne peuvent asservir les populations des pays soumis à leur loi musulmane, ils se voient dans l'obligation d'importer en nombre croissant des esclaves des pays tiers, qu'ils soient ou non en voie d'islamisation.

Cette traite a concerné dix-sept millions de victimes tuées, castrées ou asservies, pendant plus de treize siècles sans interruption. Les razziés étaient contraints de traverser le désert à pied pour rejoindre le Maghreb, l'Égypte ou la péninsule Arabique via Zanzibar, par bateaux…

### Une économie fondée sur l'esclavage

Dans le monde musulman, les esclaves étaient fort recherchés pour bon nombre d'activités contrairement à la traite transatlantique qui avait pour objectif le développement des exploitations agricoles. L'esclavage devient rapidement l'un des piliers de l'économie du fait de très nombreuses prises de guerre et de l'avènement d'une très riche bourgeoisie urbaine.

Dans la société arabomusulmane, les domaines suivants étaient pourvoyeurs de demandes d'esclaves:

- Le personnel de maison, l'industrie et l'agriculture : Pour les tâches domestiques et les travaux des ateliers et des champs, les musulmans recourent à d'innombrables esclaves en provenance surtout d'Afrique noire, mais aussi des pays slaves et de l'Europe méditerranéenne. Ces esclaves sont en général castrés[80] et maltraités.
- Les armées : C'était le domaine des jeunes adultes ou des adolescents, car facilement influençables. Leurs maîtres en faisaient des bataillons de fanatiques (les janissaires) prêts à mourir pour Allah.

### Esclaves noirs en terre d'islam

Les spécialistes évaluent de douze à dix-huit millions d'individus le nombre d'Africains victimes de la traite arabe au cours du dernier millénaire, du VIIe au XXe siècle. C'est à peu près autant que la traite européenne à travers l'océan Atlantique, du XVIe siècle au XIXe siècle.

Cette traite négrière se doubla d'un aspect méconnu : le génocide des noirs considérés comme des sous-hommes par la société musulmane !

L'historien arabe Ibn Khaldoun (1332-1406) décrit cet état d'esprit dans *Les Prolégomènes* : *« Il est vrai que la plupart des nègres s'habituent facilement à la servitude ; mais cette disposition*

80 La castration poursuit deux objectifs principaux : empêcher que les esclaves étrangers ne fassent souche ; éviter les relations sexuelles entre les femmes des harems et leurs serviteurs.

*résulte, ainsi que nous l'avons dit ailleurs, d'une infériorité d'organisation qui les rapproche des animaux. D'autres hommes ont pu consentir à entrer dans un état de servitude, mais cela a été avec l'espoir d'atteindre aux honneurs, aux richesses et à la puissance (...) quelquefois même ils se dévorent les uns les autres : aussi ne méritent-ils pas d'être comptés parmi les hommes ».* Ces propos précèdent de deux siècles la traite atlantique des Occidentaux.

Au-delà de cette utilisation massive dans toute l'économie musulmane, l'anthropologue et économiste franco-sénégalais Tidiane N'Diaye déclare que « *Le douloureux chapitre de la déportation des Africains en terre d'Islam est comparable à un génocide. Cette déportation ne s'est pas seulement limitée à la privation de liberté et au travail forcé. Elle fut aussi - et dans une large mesure- une véritable entreprise programmée de ce que l'on pourrait qualifier "d'extinction ethnique par castration"*[81] ».

Pourtant, cette traite négrière a été minimisée, contrairement à la traite occidentale vers l'Amérique. Pourquoi ? Parce que seule la conversion à l'islam permettait d'échapper à l'esclavage, mais n'a pas épargné les Noirs. Toutefois, de nos jours la majeure partie de l'Afrique est devenue musulmane, d'où une forme de fraternité religieuse entre le côté « blanc » et le côté « noir » du continent, et une volonté commune de « voiler » ce génocide.

**Esclaves blancs en terre d'islam**

À la fin du Moyen Âge, le vivier s'épuise, les musulmans se tournent alors vers les pirates qui écument la Méditerranée. Ces derniers effectuent des razzias sur les villages côtiers des rivages européens, y compris même dans l'océan Atlantique jusqu'aux limites du cercle polaire. En 1627, des Barbaresques algérois lancent un raid sur l'Islande et en ramènent 400 captifs. Le souvenir des combats livrés par les habitants à ces pirates perdure dans la tête de prisonnier maure qui sert d'emblème à la Corse.

On évalue à plus d'un million le nombre d'habitants enlevés en Europe occidentale entre le XVIe et le XVIIIe siècle, au temps de François 1er, Louis XIV et Louis XV. Ces esclaves, surtout des hommes, sont exploités de la pire des façons dans les orangeraies, les carrières de pierres, les galères ou encore les chantiers d'Afrique du nord.

En Europe orientale et dans les Balkans, pendant la même période, les Ottomans prélèvent environ trois millions d'esclaves.

Jusqu'au début du XIXe siècle, les princes de la côte nord-africaine tirent eux-mêmes de grands profits de la piraterie en imposant de lourds tributs aux armateurs occidentaux en échange de la garantie que leurs navires ne seront pas attaqués par les pirates. En 1805, le président américain Thomas Jefferson lance une expédition navale contre le dey de Tripoli, en Libye, pour l'obliger à renoncer à ce racket. Le *dey* d'Alger le poursuivra quant à lui les actions de piraterie jusqu'à la conquête française en 1830.

**Conclusion**

*« Comparé à la traite des Noirs organisée par les Européens, le trafic d'esclaves du monde musulman a démarré plus tôt, a duré plus longtemps et, ce qui est plus important, a touché un plus grand nombre d'esclaves »*, écrit en résumé l'économiste Paul Bairoch[82]. Cet auteur note qu'il ne reste plus guère de trace des esclaves noirs en terre d'islam en raison de la généralisation de la castration, des mauvais traitements et d'une très forte mortalité, alors que leurs descendants sont au nombre d'environ 70 millions sur le continent américain[83]. On peut également noter que l'état islamique à remis en vigueur l'esclavagisme.

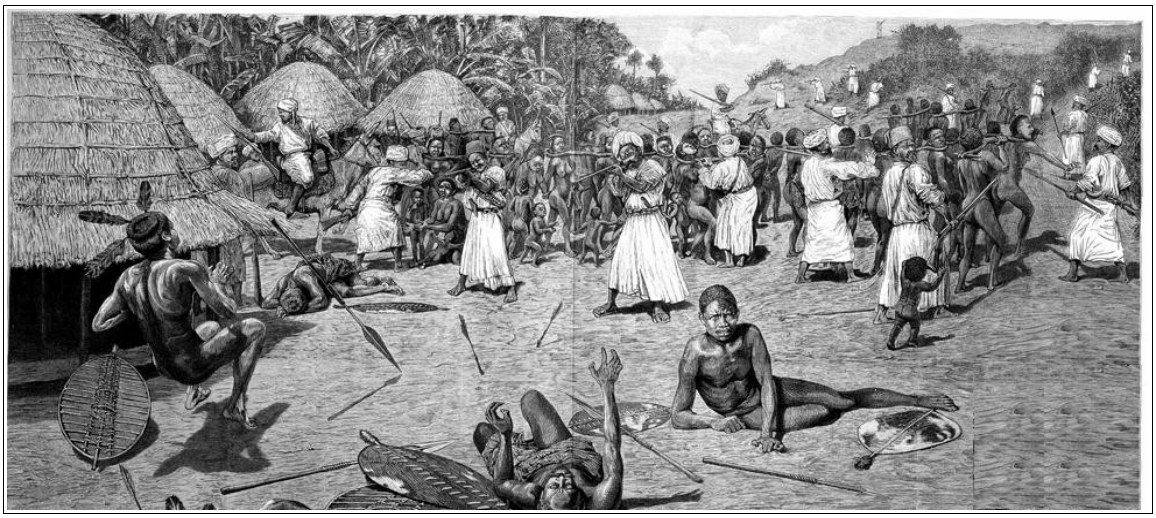
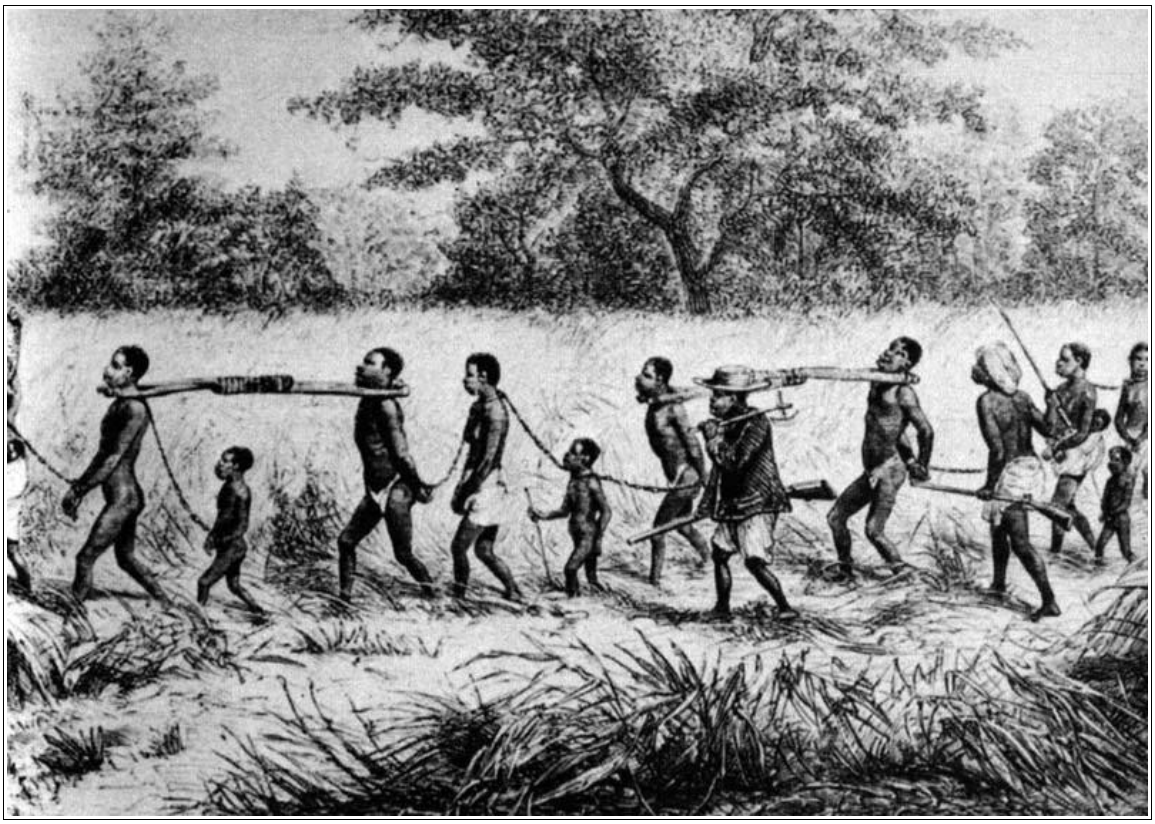
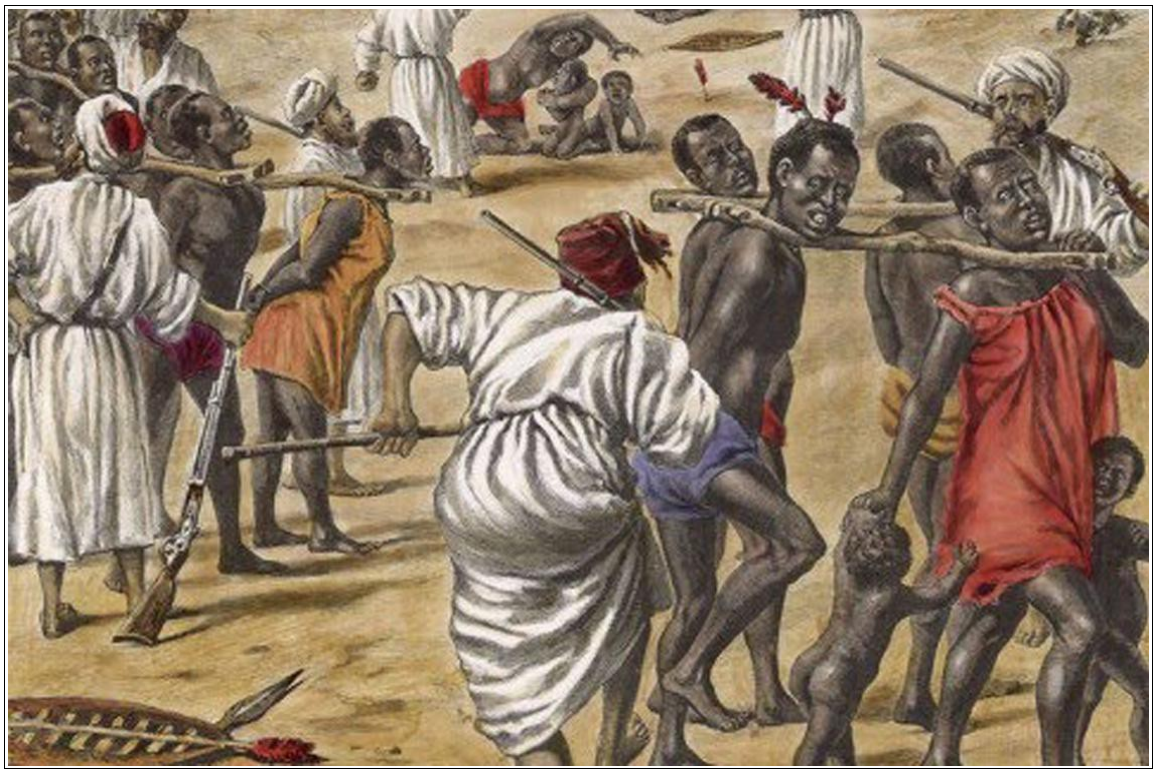
---

81 Tidiane N'Diaye, L'éclipse des Dieux, Grandeur et désespérance des peuples noirs, Éditions du Rocher/Le Serpent à plumes, mars 2006.

82 Paul Bairoch, Mythes et paradoxes de l'histoire économique, La Découverte, 1994.

83 Notons que les Arabes du golfe Persique poursuivent la même politique que leurs ancêtres. Ils recourent massivement à des travailleurs étrangers tout en empêchant ceux-ci de faire souche sur place.

**<u>Sources d'inspiration</u>** :

- https://www.herodote.net/622_au_XXe_si_cle-synthese-12.php
- http://histoirerevisitee.over-blog.com/dossier-la-traite-negriere-des-musulmans-en-afrique-652-1964.html

**Quelques illustrations**